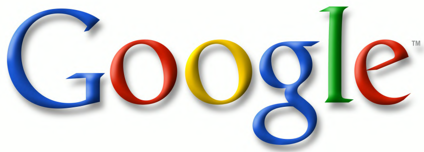
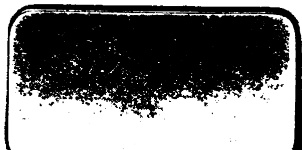






ALMANACH

DES

MUSES.

42e VOLUME.

ALMANACH

DES

MUSES.

42e VOLUME.

AVIS.

Les Auteurs qui voudront faire *insérer* ou *annoncer* des Poésies dans ce Recueil sont priés de les adresser, *avant le* 20 *octobre*, à l'Éditeur de l'*Almanach des Muses*, rue *du Gros-Chenet*, *n*° 488.

Il prévient que la très-grande quantité de lettres qu'il reçoit à ce sujet le met dans l'*impossibilité de répondre à aucune*. Celles envoyées *sans être affranchies* restent à la poste.

On trouve chez le même libraire, rue de Savoie, n° 6.

L'ALMANACH DES PROSATEURS, 5 vol. in-12, figures.

Le CHANSONNIER DES GRACES, 10 vol. in-18. figures et musique.

ALMANACH DES MUSES,

POUR M. DCCCVI.

Quarante-deuxième volume de la Collection.



A PARIS,

Chez F. Louis, libraire, rue de Savoie, n° 6.

M. DCCCVI.



ALMANACH DES MUSES,

OU

CHOIX DE POÉSIES FUGITIVES

DE L'AN XIII — 1805.

ODE SUR LE COURONNEMENT DE L'EMPEREUR NAPOLÉON.

L'AIRAIN tonne, une foule immense
S'agite, se presse à mes yeux;
Quel est ce héros qui s'avance,
L'air calme, le front radieux?

Si j'en crois le dieu qui m'inspire,
C'est le sauveur de notre empire,
Fameux par ses brillans succès ;
Amant chéri de la victoire,
Qui n'existe que pour la gloire
Et pour le bonheur des Français!

C'est lui dont la brûlante Afrique
Raconte les faits merveilleux,
Et qui de l'Aigle germanique
Arrêta le vol orgueilleux ;
C'est lui dont la main protectrice
Combla l'horrible précipice
Qui s'ouvrait pour nous engloutir ;
Il nous rendit une patrie,
Et de notre propre furie
C'est lui qui sut nous garantir.

Du Nord les phalanges guerrières,
Oubliant nos premiers exploits,
Menaçaient déjà nos frontières,
Et voulaient nous dicter des lois ;
Déjà la perfide Angleterre
Sous le poids affreux de la guerre
Croyait notre empire accablé ;
Napoléon paraît : la France
Ouvre son cœur à l'espérance,
Et nos ennemis ont tremblé.

Il paraît, et l'Autriche altière
Voit fuir ses nombreux bataillons ;

Comme un vil amas de poussière
Que le vent chasse en tourbillons;
Son bras enchaîne la victoire,
Il revient couronné de gloire
Nous combler de nouveaux bienfaits;
Et des fureurs de l'anarchie
Notre république affranchie
Respire libre de forfaits.

Il parle : ô pouvoir d'un grand homme!
Les arts fleurissent à sa voix;
Les beaux jours d'Athène et de Rome
Renaissent encore une fois;
Le bronze et le marbre respirent;
Les Français sur la toile admirent
Les triomphes de leurs guerriers;
Et, pleins d'audace et de génie,
Les nourrissons de Polymnie
Vont cueillir d'immortels lauriers.

Des miracles de l'industrie
Tous nos départemens couverts
Font de notre heureuse patrie
La merveille de l'univers;
Le Germain, le Breton, l'Ibère,
Le Sarmate, l'Europe entière
Accourt à nos solennités;
Et Paris, bravant ses rivales,
Entre toutes les capitales,
S'élève reine des cités.

La paix à l'abondance unie
Règne dans nos moindres hameaux ;
Tout s'anime au feu du génie
Qui sut mettre un terme à nos maux ;
Ainsi, dans ta course ordonnée,
Soleil, monarque de l'année,
Tu répands tes dons précieux ;
Et des champs tu fais croître l'herbe
Aussi bien que l'arbre superbe
Qui lève son front jusqu'aux cieux.

Dans un gothique labyrinthe
De coutumes, d'obscurs arrêts,
La chicane bravait sans crainte
Thémis et ses justes décrets ;
Mais ce monstre noirci de crimes
Au fond des ténébreux abîmes
Aujourd'hui rugit enchaîné ;
On ne verra plus l'innocence
De la fraude et de la licence
Craindre le trait empoisonné.

Ils sont passés ces jours sinistres
Où, dans notre orgueil criminel,
Des enfers aveugles ministres,
Nous insultions à l'Éternel.
Ah ! s'il se peut, à la mémoire
Cachons l'épouvantable histoire
De nos erreurs, de nos excès.
Et toi, Religion sacrée,

Fille du ciel, vierge adorée,
Reviens unir tous les Français.

Reviens, Napoléon t'appelle:
Qui peut méconnaître ta loi?
Lorsque des héros le modèle
Abaisse son front devant toi?
Sors de tes demeures funèbres;
Un jour pur succède aux ténèbres
Qui te dérobaient à nos yeux;
Tu reparais, la tolérance,
La paix et la douce espérance
Précèdent tes pas glorieux.

Voilà par quels nobles services
S'obtient le droit de gouverner;
Voilà sous quels heureux auspices,
Napoléon, tu vas régner!
Retentissez, chants d'alégresse!
Que nos transports et notre ivresse
Au monde apprennent notre choix!
Le ciel lui-même vous inspire,
Français, le sceptre de l'empire
Appartient au vainqueur des Rois.

M. A. Jay.

AUX TRADUCTEURS.

GARDEZ-VOUS bien du mot à mot,
Horace et le goût le renie.
Tout pédant traduit comme un sot :
C'est la grace, c'est l'harmonie,
Les images, la passion,
Non le mot, mais l'expression
Que doit rendre un libre génie.
Le plus fidèle traducteur
Est celui qui semble moins l'être.
Qui suit pas à pas son auteur,
Est un valet qui suit son maître.

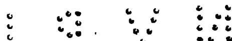
M. LE BRUN.

TRADUCTION DE SANNAZAR,

Sur un Sablier qu'un amant, en mourant, avait ordonné qu'on remplît de ses cendres.

VOIS ce cristal rempli d'une poudre mobile :
Du temps qui vient et fuit indicateur agile,
Il renferme Damon qui brûla pour Myrrha :
Dans ce vase il voulut que l'on gardât sa cendre,
Pour montrer, à qui la verra,
Qu'un amant au repos ne doit jamais s'attendre.

M. BOUFFLERS.



A MADAME LE BRUN,

PARTIE DE FRANCE POUR L'ITALIE LE 6 OCTOBRE 1789.

1789.

A TRAVERS l'aspect formidable
De mille fusils citoyens,
Au bruit du tambour redoutable
De nos Césars parisiens,
Lorsque par-tout dans ta patrie
On n'entend plus que l'harmonie
Et du canon et du tocsin,
Et que Paris voit dans son sein
Des bacchantes, en pleine orgie,
Chargeant de fers un souverain
Trop faible, hélas! et trop humain,
A regret lui laisser la vie;
Héroïne mal-aguerrie,
Tu vas courir les grands chemins,
Et chercher des jours plus sereins
Sous le beau ciel de l'Italie.
Combien avant que ce séjour,
Aimable sœur, t'ait recueillie,
Mon cœur, qui jamais ne t'oublie,
Tremblera pour toi chaque jour!
De nos gardes nationales
Tu vas d'abord fixer les yeux;

Puis les magistrats soupçonneux
De nos hordes municipales
T'interrogent à qui mieux mieux.
Ils ne comprendront qu'avec peine
Que pour agrandir son talent
Un artiste aille innocemment
Visiter la plage lointaine
Où sur ses pas, à tout moment,
S'élève le débris savant
De la splendeur grecque et romaine.
Ne rêvant jamais qu'attentat,
Ils penseront que ce voyage
Où la gloire seule t'engage
Cache un complot contre l'état,
Et que fuyant nos Érostrates,
Tu vas te joindre, sans pudeur,
A ces maudits aristocrates
Qui nous ont fait, dans leur fureur,
Si peu de mal et tant de peur.
Vingt fois avant de voir le Tibre,
Voilà donc l'artiste arrêté,
Et réclamant sa liberté
Dans le royaume le plus libre :
Heureuse encore, assurément,
Si tout le peuple répétant
Le bon mot du Paris moderne,
Ne délibère très-gaiment
Qu'en attendant le jugement
Il faut te mettre à la lanterne!
Mais aussi pour fuir, quel moment!

Eh quoi ! le spectacle magique
D'une monarchie, en trois mois,
Étouffant ses antiques lois
Sous le pouvoir démocratique ;
L'étalage métaphysique
Du rang de l'homme et de ses droits ;
L'assemblage sans doute unique
De mille orateurs à la fois
Parlant, criant, allant aux voix
Pour sauver la chose publique,
Et l'empire mis aux abois
Par l'éloquence épidémique
De tous ces Démosthènes rois ;
De nos petits sénats bourgeois
Les séances cacophoniques ;
Pour prix de leurs honteux exploits,
De vils soldats chargés de croix
Et de rubans patriotiques ;
De vingt châteaux incendiés
Le coup d'œil vraiment pittoresque ;
L'attitude chevaleresque
De nos grenadiers de trois pieds ;
Un roi qui ne sort que par grace,
Qu'on garde à vue en son jardin,
Heureux de pouvoir le matin
Faire deux tours sur sa terrasse ;
Nos aimables divisions,
Notre misère et nos largesses,
Nos sincères adhésions
Et nos fraternelles adresses ;

Nos disputes sur le *veto*,
Nos cafés, nos clubs, nos nouvelles,
Nos mensonges in-octavo,
Et nos journaux et nos libelles
A six deniers le numéro;
Notre vaisselle à la monnoie,
Le trésor royal sans argent,
Et la France s'extasiant,
Et tout Paris ivre de joie;
Voilà ce que tu veux quitter!
C'est ce qu'à peine on pourra croire,
Et, pour jouir de notre gloire,
Parmi nous tu devais rester.
Mais tandis que sur mon pupître,
Ridant mon front, broyant du noir,
Au vent glacé de mon manoir,
Je te griffonne cette épître,
J'apprends qu'un heureux voiturin,
T'emportant loin de la frontière,
Touche au terme de sa carrière,
Et va dételer à Turin.
A la fin mon ame respire;
Les dangers étaient pour nous deux,
Il n'en est plus, ma crainte expire,
Et le plaisir mouille mes yeux
De ces pleurs si délicieux
Que l'art voudrait en vain décrire.
Que ne puis-je au moins partager
Les fatigues de ton voyage,
Être témoin du juste hommage

Que rend sans doute l'étranger
A la Rosalba de notre âge,
Et sur l'italique rivage
Sentir, paisible passager,
Le prix du calme après l'orage !
Oublier ces affreux momens
Et de discorde et d'anarchie,
Ces spectacles, ces jeux sanglans
Inventés par la barbarie,
Où sur une lance avilie
J'ai vu des cranes dégoûtans
Charmer les yeux étincelans
D'une populace en furie !...
A ces mots, le tranchant acier
Taille en vain ma plume rebelle,
Entre mes doigts elle chancelle,
Et je crois sentir le papier
Sous ma main s'échapper comme elle.

C'en est donc fait, ils ne sont plus
Ces jours si chers à la mémoire,
Ces siècles heureux que l'histoire
Ne comptait que par nos vertus.
La nation la plus aimable
De jour en jour s'abâtardit,
Et l'on frissonne au seul récit
Des crimes dont elle est coupable.
Plus de grace, d'urbanité,
D'enjouement, de galanterie.
Une subite frénésie,
Une aveugle férocité,

Ont remplacé la courtoisie,
L'estimable simplicité,
La franchise et la loyauté
De l'ancienne chevalerie.
Une ligue de novateurs,
Des légions de discoureurs,
Des pétitions téméraires,
Des motions bien sanguinaires,
Les droits les plus saints méconnus,
Les états, les rangs confondus,
Tous les hommes égaux par force,
Et les femmes et les maris
Sur un point, un instant unis,
Se pâmant d'aise au mot divorce;
Des principes à contre-sens,
Des sermens jusque dans les rues,
Des Lycurgues tombés des nues,
Des enragés, des enrageans,
Des *Te Deum* et des revues,
C'est à présent, chaque matin,
Grace à nos chroniques exquises,
De nos malheurs, de nos sottises,
Ce qui forme le bulletin.

Non que, frondeur impitoyable
Du travail des nouveaux venus,
Et partisan des vieux abus,
Je m'obstine à trouver louable
Le mal qui n'existera plus.
Sans doute l'œil de la prudence,
Le compas de la prévoyance

Devaient remettre à leur niveau
Et la recette et la dépense ;
Sans doute un systême nouveau,
En rétablissant la balance,
Comblait le déficit immense
Qui semblait être le tombeau
Où descendait bientôt la France ;
Sans doute à l'injuste opulence
Il fallait par humanité
Arracher le droit détesté
D'opprimer la faible indigence ;
De leur pouvoir illimité
Il fallait rendre responsables
Les agens de l'autorité ;
Ravir à d'orgueilleux coupables
Les honneurs de l'impunité ;
Réserver pour notre défense
Et ces tours et ces ponts-levis,
Geolier affreux de l'innocence
Souvent livrée à la vengeance
De la maîtresse d'un commis ;
Il fallait voir anéantis
Des priviléges homicides ;
Il fallait enfin des subsides
Plus également répartis ;
Mais hélas ! d'une race entière
Fallait-il aggraver les maux,
Et la plonger dans le chaos
En lui promettant la lumière ?
Ah ! j'en appelle à la raison,

Est-il à propos, est-il sage,
Pour réparer un seul étage
D'abattre toute la maison ?
Image trop juste, peut-être,
De ce fou qui dans son taudis
Faisait briser porte et fenêtre
Pour détourner un vent-coulis.
Sans la chaîne douce et légère
Qui me liait à la beauté,
Aux talens, à l'aménité,
Et qu'en époux heureux de plaire
Je porte avec docilité,
Qu'avec plaisir j'aurais quitté
Cette ville aujourd'hui si fière
D'un sauvageon de liberté
Que des bords d'un autre hémisphère
Apporta le souffle empesté
D'un ouragan incendiaire !
Qu'avec plaisir j'aurais laissé
Ces discussions orageuses
Où toujours on se voit placé
Près du démocrate insensé
Ou du royaliste en pleureuses ;
Ces clubs soi-disant fraternels,
D'assassinats toujours avides,
Sappant les trônes, les autels,
Infectant au loin les mortels
De leurs maximes régicides ;
Cette cohorte de rimeurs,
Bâtards de Pindare et d'Alcée,

Qui, dans une ode compassée,
Du temps présent sots louangeurs,
Couvrent de leurs vers détracteurs
L'idole aujourd'hui renversée
Qu'hier, en la chargeant de fleurs,
Leur main avare eût encensée ;
De la cour ces plats déserteurs,
Au manége (1) grands travailleurs
Qui vont lançant leurs anathêmes
Contre les graces, les faveurs,
Les dignités et les honneurs
Qu'on les a vu piller eux-mêmes ;
Ces vestales de quarante ans
Qui du serrail de nos sultans
Esclaves à peine envolées,
Déjà se mettent sur les rangs
Pour faire le procès aux grands
Qui tant de fois les ont meublées ;
Ces vils pasteurs d'un vil troupeau,
Renégats du christianisme,
Qui, dans leur fier patriotisme,
Prêts à créer un dieu nouveau,
Semblent n'avoir que dans Rousseau
Étudié leur catéchisme ;
Ces baromètres ambulans,

(1) L'Assemblée nationale et les législatures qui l'ont suivie tenaient leurs séances, près des Tuileries, dans une salle construite sur l'emplacement où précédemment était établi un manége.

Au moindre vent tournant la tête,
Qui, pour mieux nous marquer le temps,
Dans ces derniers événemens,
Restent fixés à la tempête;
Ces infatigables échos
De projets fous, de noirs complots,
Ces insupportables caillettes;
Cette volière d'étourneaux
Voyant, comme autant d'Epictètes,
Nos Barnaves, nos Mirabeaux;
Ces dindons bardés d'épaulettes,
Ces petits coqs nationaux
En gros bonnets, en grands chapeaux
Masqués de plumes et d'aigrettes!
Oui, plus heureux, je jouirais
De ces temples, de ces palais,
De la pompe majestueuse
Qu'étale encore à tes regards
Cette capitale fameuse
Et de l'univers et des arts.
Respirant l'air que tu respires,
Je verrais le reste imposant
De ce colosse vieillissant,
Jadis l'écueil de tant d'empires,
Fier de survivre à leur néant.
Là, dans mes douces rêveries,
Horace ou Tibulle à la main,
A travers des routes fleuries,
Au hasard, suivant mon chemin,
J'irais dans les vertes allées

Que bordent le myrte amoureux
Et le cyprès silencieux,
Pour y dresser des mausolées
A ces poètes demi-dieux.
Mais c'est toi qui serais mon guide
Quand je voudrais, d'un pied timide,
Visiter tous ces monumens
Audacieux rivaux du temps,
Et ces immenses galeries
Par tant de chefs-d'œuvre embellies,
Où Raphaël et le Guerchin
Le Guide et le Dominicain,
Animant leurs toiles savantes,
Ont laissé pour leurs descendans
Des modèles désespérans
Et des leçons toujours vivantes.
Parfois, quand le dieu du repos
Exauçant enfin ma prière,
Avec la nuit, sur ma paupière
Laisse descendre ses pavots,
Dans l'erreur du plus doux mensonge,
Mollement bercé par un songe,
Près de toi je me sens porté ;
D'une aimable réalité
Je goûte alors toute l'ivresse,
Je te parle, ma main te presse ;
Mais, à mon réveil trop hâté,
Quel tourment pour moi, quelle peine
Quand je ne vois plus que la Seine
Et son rivage ensanglanté !

Partez, du moins, volez près d'elle,
Tristes enfans de mon loisir,
Qu'une muse à mes vœux fidelle
N'a créés que pour voir périr.
D'une presse licencieuse
Vous n'aurez pas les vains honneurs;
Vous n'entendrez pas des lecteurs
La foule avide et curieuse
Ou vous reprocher vos noirceurs,
Ou vanter votre grace heureuse;
Mais d'un ami qui vous lira,
De celle qui vous recevra
Si vous obtenez le suffrage,
Soyez contens de votre sort:
Partez donc, que votre voyage
Ne soit marqué d'aucun naufrage,
Qu'un bon vent vous conduise au port;
Et d'une recherche (1) importune
Si vous évitez la rumeur,
Rendez graces à la fortune
Qui vous sauve de la fureur
Du tribunal inquisiteur
Du Manége et de la Commune.

M. VIGÉE.

---

(1) L'Assemblée nationale et la Commune de Paris avaient formé l'une et l'autre un Comité de Recherches chargé de découvrir et arrêter tous ceux qui, par leurs discours, leurs écrits ou leurs actions tenteraient d'empêcher le cours de la révolution.

LE DERVICHE ET LE SULTAN.

APOLOGUE.

Fléau de ses états, un farouche sultan
Ne dormait plus. Tant pis ! le sommeil d'un tyran,
Dit un sage par excellence,
Fait le repos de l'innocence.
Un jour, las de chercher ce sommeil qui le fuit,
De son palais il sort sans bruit,
Vole au désert : peut-être un remords salutaire
Dirige-t-il ses pas vers ce lieu solitaire.
Là vivait, loin du monde, un derviche pieux;
Détaché des biens de la terre,
Déjà, par la pensée, il habitait les cieux,
Et reposait alors couché sur une pierre.
« Ce misérable ! il dort, dit le sultan, et moi !...
« Moi qui peux à mon gré disposer de sa vie,
« Il faut que je lui porte envie ! »
Il soupire à ces mots. « Hola ! réveille-toi ;
« Écoute et réponds à ton maître :
« En te voyant dormir ainsi
« Il est aisé de reconnaître
« Que tu vis exempt de souci ;
« Mais ton lit c'est la pierre, et, couché de la sorte,
« Comment peux-tu dormir aussi bien? »-- « Eh ! qu'importe,
« Dit le dervis, de sommeiller
« Sur le duvet ou sur la dure ?

« J'ai fait un peu de bien, ma conscience est pure :
« Est-il un plus doux oreiller ?

M. Le Bailly.

MADRIGAL.

Je rêvais cette nuit que vous étiez Minerve ;
Vous aviez son maintien, ses traits, ses agrémens,
Et tout ce que le ciel accorda sans réserve
A cette reine des talens.
L'Amour vous regardait, il répandait des larmes ;
Sans demander pourquoi, je le devine bien ;
Au changement vous perdiez de vos charmes,
Et votre esprit n'y gagnait rien.

MORALITÉ.

Avant de louer un beau jour,
Attends que le soleil ait achevé son tour :
Pour louer une belle vie
Attends que la mort l'ait suivie.

M. Burat.

L'HONNEUR EN DANGER.

ROMANCE DU VIEUX TEMPS.

Ne suis qu'une pauvre bergère,
N'ai d'autre bien que mes fuseaux ;
Mon lit est un peu de fougère,
Ma cabane, un toit de roseaux :
Chevalier du plus haut parage
Vient pourtant me prier d'amour ;
Mais honneur dit : Si tu n'es sage,
Triste regret aura son tour.

Vois souvent jeunes pastourelles
Toutes belles de chaînes d'or :
Les pastoureaux s'en vont loin d'elles,
Et devers moi prennent l'essor :
N'ai pourtant dessus mon corsage,
Dentelles, ni rubans, ni fleurs ;
Mais honneur dit : Quand on est sage,
C'est parure qui plaît aux cœurs.

Dans ceux qui fuyaient mes compagnes
Viens de trouver un doux ami.
C'est le plus beau de nos montagnes,
Et le plus tendre, Dieu merci !
Quand ses regards et son langage
Me pressent pour aveux d'amour,

Honneur parle.... moi, quel dommage!
L'entends moins bien qu'un autre jour.

Quand Sylvain m'appelle sa mie
Et pose sa main sur mon cœur,
De plaisir je me sens ravie;
Vous le dis bien avec candeur.
Mon ami parle de sa peine;
N'y comprends rien, mais je rougis :
Honneur me tient, Sylvain m'entraîne....
Ne sais plus à qui j'obéis.

Mme de MONTANCLOS.

CONSEILS AUX BELLES.

DÉFENDEZ-VOUS, laides; soyez bien prudes:
De dent, de griffe, armez bien votre honneur;
Mais ne prenez des manières si rudes,
Belles qu'amour fit pour notre bonheur.
Aux blonds épis il faut un moissonneur;
La grappe veut qu'un vendangeur la goûte.
Oïez Gaussin : à des prudes, sans doute,
Gaussin disait, excusant le baiser :
« Plaisir si doux, et qui si peu me coûte,
« Las ! au prochain comment le refuser ?

M. LE BRUN.

L'ENNEMI DU LUXE.

CONTE.

Honneur au grave sénéchal
D'une cité de la basse Armorique,
Plus économe et plus moral
Que profond dans la politique !
Du luxe ennemi capital,
Il le traitait de fléau domestique :
Pas plus loin n'allait sa logique.
Mais qu'importe qu'un sénéchal
Sur ce chapitre-là raisonne bien ou mal ?
Forcé d'entreprendre un voyage,
Pour un procès au barreau de Paris,
Du conducteur de ses brebis
Il lui convient de faire un page :
Tous deux en modeste équipage,
Vont se gîter au faubourg Saint-Denis.
On court, on plaide; un an se passe.
Tout en allant, le pauvre pastoureau
Remarque à ses grègues de peau,
Par-ci, par-là, mainte crevasse;
Le rempart, en tombant, allait livrer la place :
Il fallut bien parler.... « Maître, trouvez-vous beau,
« Convenable, décent, qu'à tout venant je montre
« Ce qu'on cache à Quimper ?...Prenez pitié de lui;
« Et permettez qu'il vous remontre

Le besoin qu'il a d'un étui.... »
— « Eh quoi! déjà du luxe au printemps de ton âge!
« Des goûts pervers!... ô le maudit pays!
« Va, mon enfant, tu te perds à Paris;
« Reprends, crois-moi, le chemin du village. »

M. Devenet.

VERS

Sur le Portrait de S. M. l'Impératrice et Reine.

L'ORIGINAL aisément se devine:
Chaque trait peint la grace unie à la bonté.
Le cœur en est ému, l'œil en est enchanté;
Et la bouche soudain a nommé Joséphine.

M. Vigée.

SUR L'IMPRIMERIE.

MAUDIT soit le premier dont le mobile airain
Sut au papier muet attacher la parole!
Un imprimeur, qui me désole,
Vient de m'estropier trois vers dans un quatrain.

M. le Brun.

EPITRE

D'UN MALHEUREUX A SON CHIEN.

De mon réduit gardien sûr et fidèle,
Toi dont les soins ont pour moi tant de prix,
Toi des amis parfaits le plus parfait modèle,
Médor, c'est à toi que j'écris.
Des biens que m'enleva la fortune inhumaine,
Quand tu me restes seul pour adoucir ma peine,
Je te dois ce tribut : du sein de la douleur,
Écrire à l'amitié, c'est rêver le bonheur.

Il fut un temps, Médor, où l'opulence
Autour de ton maître adoré
Semait le faste et l'abondance :
D'un peuple de valets je marchais entouré ;
Des mets les plus exquis ma table était couverte :
Chez moi tout respirait l'éclat et les grandeurs ;
Et, comme à tout venant ma bourse était ouverte,
Je ne manquais pas d'emprunteurs.
A la ville aujourd'hui, demain à la campagne,
Parmi les festins et les jeux,
Ma main dans le cristal fumeux
Faisait petiller le champagne.
On me trouvait charmant, on citait mes bons mots,
Tous mes jours se marquaient par des plaisirs nouveaux ;
Je n'avais qu'à vouloir ; dispensateur des graces,

Je donnais, à mon gré, les emplois et les places.
Je ne pouvais former un seul desir
Sans trouver des amis ardens à le saisir.
De tous côtés une cohorte
De protégés et de flatteurs,
Pour obtenir quelques faveurs
Nuit et jour assiégeaient ma porte.
Et, tant chez les humains, malgré leur vanité,
La bassesse est toujours auprès de la fierté,
Pour être inscrit sur mes tablettes,
Il t'en souvient, Médor, on te faisait la cour;
Les riches, les puissans du jour
Ne t'abordaient jamais sans t'offrir des gimblettes.
Si, parfois, avec toi, dans nos cercles brillans,
Sans trop déroger à l'usage,
J'allais passer quelques instans,
La porte à notre aspect s'ouvrait à deux battans:
Et tandis qu'à longs traits, enivré de l'hommage,
Je savourais l'encens que je me croyais dû,
Sur un riche coussin mollement étendu,
Médor, à mes côtés, semblait un personnage.
Ah! combien les temps ont changé!
Aujourd'hui ton malheureux maître,
De protecteur devenu protégé,
Chaque jour se voit méconnaître.
Depuis que le cruel destin
Qui des faibles mortels se joue,
Sans nul espoir de lendemain,
M'a mis au plus bas de sa roue,
Aux regards d'un proscrit de sa grandeur déchu,

Adulateurs faux et perfides,
Amis, valets, parens avides,
Ainsi qu'une ombre ont disparu;
Je ne vois que des cœurs de glace
Profanant le nom d'amitié;
L'estime au mépris a fait place,
Et le respect à la pitié.
D'un être infortuné qu'un sort aveugle immole,
Pour eux le malheur est un jeu;
L'ambition est leur idole,
Et l'intérêt seul est leur dieu.
Ceux même qui, pour m'être utiles
Quand je n'avais besoin de rien,
Auraient, adorateurs serviles,
Et de leur temps et de leur bien
Fait sans effort le sacrifice,
Avec plaisir semblent m'humilier.
Pour réclamer quelque léger service,
Vais-je, en tremblant, les supplier?
Au mois de juin, comme en décembre,
On me reçoit dans l'antichambre,
Et tu restes sur l'escalier.

Mais pourquoi me plaindre des hommes?
Au sort commun je suis soumis:
En tout temps, en tous lieux, comme au siècle où nous sommes,
La fortune, en fuyant, emporta les amis.
Il en est cependant de vrais et de fidèles;
On le dit, je le crois; d'autres l'ont éprouvé:
Mais en souffrant du sort les atteintes cruelles,

Doublement malheureux, je n'en ai pas trouvé.
Que dis-je ? ... ah ! bon Médor, pardonne.
Aigri par les revers, trop prompt à m'affliger,
A l'aspect des ingrats, lorsque mon sang bouillonne,
Puis-je, ingrat à mon tour, à ce point t'outrager ?
Oh ! non !... sans répandre des larmes,
Je ne me souviendrai jamais
Du jour affreux et plein de charmes
Où d'un prix si touchant tu payas mes bienfaits.
Pour un emploi d'assez faible importance,
Dont son appui me promettait le don,
Un favori de la puissance
Me parut de Médor souhaiter l'abandon.
Solliciteur encor novice,
Je voulais m'épargner ce triste sacrifice ;
Mais en vain mon esprit flottait irrésolu :
Le vœu d'un homme en place est un ordre absolu.
Aussi, soit crainte de déplaire,
Soit besoin de crédit, soit espoir de faveur,
Soit aveuglement, soit terreur,
Pour un bienfait douteux, donnant un vrai salaire,
Je cédai... Mais hélas ! dans le fond de mon cœur
Il se prolonge encor cet accent de douleur,
Ce long gémissement que Médor fit entendre,
Quand, le désespoir dans les yeux,
Seul, je m'éloignai de ces lieux
Où des amis je laissais le plus tendre.
De quel trait je fus déchiré,
Quand, prêt à franchir la barrière,
Je vis des pleurs amers sillonner ta paupière !

D'un sentiment plaintif ton regard pénétré
Semblait me dire : « Eh ! quoi ! ta rigueur m'abandonne !
« Peux-tu bien, sans frémir, te séparer de moi !
« Si tu m'exiles loin de toi,
« Malheureux ! pour t'aimer tu n'auras plus personne ! »
Par cette affreuse idée, interdit, atterré,
De ce funeste lieu je sors désespéré,
Je fuis... Mais, le dirai-je ? un fardeau plus pénible,
En pesant sur mon cœur, vient l'accabler encor.
Je connaissais Médor, bon, fidèle, sensible,
Mais l'aisance bientôt aura séduit Médor.
De la détresse à l'abondance
Il a trop, près de moi, mesuré la distance !
Au milieu des festins nombreux,
Des mets exquis et savoureux
Que va lui prodiguer la superbe opulence,
Pourra-t-il regretter le pain de l'indigence ?
Je porterai vers lui des regards superflus ;
Dans une heure Médor ne me connaîtra plus.
Errant au hasard par la ville,
Sans pouvoir échapper au chagrin qui me suit,
Succombant sous l'effort d'une marche inutile,
A mon réduit obscur j'arrive avec la nuit.
Tout à coup, avec violence,
Par un bras inconnu je me vois assailli :
D'une secrette horreur mes sens ont tressailli ;
J'étais sans armes, sans défense,
Je résiste pourtant, mais, dans l'ombre surpris,
Je ne pouvais parer l'atteinte meurtrière,
Quand soudain un vengeur, attiré par mes cris,

De mon sexe, qu'on injurie,
Je me déclare le soutien :
Je vais être juge et partie;
Ainsi, messieurs, tenez-vous bien.

Vous condamnez notre folie,
Mais à tort, messieurs les railleurs;
Car elle est à femme jolie
Ce que le parfum est aux fleurs.
Au contraire, nos goûts frivoles
Devraient, je pense, vous charmer....
Et ne faut-il pas être folles
Pour consentir à vous aimer ?

Madame PERRIER.

A DAPHNÉ,

EN LUI ENVOYANT

LE CHANSONNIER DES GRACES.

RECEVEZ ce recueil, Daphné,
Comme un gage de ma tendresse;
Aux Graces il fut destiné,
Et je l'envoie à son adresse.

M. ATTENOUX.

SALIX ET PHOLOÉ,

OU

L'ORIGINE DU SAULE.

MÉTAMORPHOSE.

AMANT de Pholoé, le beau Salix, un jour,
Sous l'ombrage d'un bois soupirait son amour.
Pholoé, tendre et sage, en cette solitude
Souvent laissait errer sa molle inquiétude;
Tantôt joignant sa voix à la voix des oiseaux,
Tantôt rêvant, assise au bord des clairs ruisseaux;
Parfois cueillant des fleurs, et de ces fleurs moins belles
Relevant sans apprêt ses graces naturelles.
Son berger, s'il paraît, lui cause un doux plaisir;
Mais elle aime sans crime, et sourit sans rougir.
Lui, mêlant, jusqu'alors fidèle à l'innocence,
Le respect au desir, la crainte à l'espérance,
Il attendait qu'Hymen, de roses couronné,
Vînt proclamer l'époux dans l'amant fortuné.

Qui peut compter, hélas! sur ta vaine promesse,
Faible Raison? l'Amour se rit de ta sagesse.
Pholoé, ce jour-là, sous un berceau lointain,
Se confiait, paisible, à la fraicheur du bain:
Là, d'épais alisiers, penchés sur l'onde pure,
Protégeaient sa pudeur d'un rideau de verdure;

Le calme de ces lieux, leur silence écarté,
Ce demi-jour des bois, plus doux que la clarté,
Tout lui dit : « Ne crains pas un regard téméraire;
« Belle nymphe, pour toi veille ici le Mystère. »
Cependant, vers cette onde, ouverte à tant d'appas,
Le hasard, non le crime, avait conduit tes pas,
Salix; et, seul coupable, à travers le feuillage,
Zéphir t'a révélé les secrets du rivage.
Dieux! que d'attraits offerts à ton œil enflammé!
Pâris fut moins ému, quand, sur l'Ida charmé,
Il vit, galant arbitre, et Junon sans parure,
Et Minerve sans voile, et Vénus sans ceinture.
Ici, des flots mouvans le limpide cristal
Trahit d'un sein de lis le contour virginal;
Là, sur l'azur des eaux levant ses tresses blondes,
Elle semble Vénus sortant du sein des ondes.
Salix rougit, se trouble : un feu séditieux
Dans ses veines s'allume, étincelle en ses yeux :
Il veut parler, sa voix expire; et vers la rive,
Demi courbé, l'œil fixe, et l'oreille attentive,
Il tremble que son souffle, agitant les rameaux,
De leur bruit délateur n'épouvante les eaux.

Mais sur ces bords peu sûrs, Pholoé, sans alarmes,
Va reprendre le lin qui doit cacher ses charmes :
Légère, elle s'avance; et chaque mouvement
Livre un nouveau trésor à son avide amant.
Insensé! que fait-il? quel délire l'égare?
Il s'élance, il s'écrie : « Arrête, au moins, barbare!
« La gaze défend mal des assauts du desir;
« Tombe en mes bras sans voile, ou tu me vois mourir! »

« Ciel ! . . . » Ce fut le seul cri de la vierge éperdue ;
Mais à ce cri d'effroi l'onde au loin s'est émue ;
Au fond de ses roseaux la naïade a frémi,
D'un murmure plaintif le bois sombre a gémi,
Et Diane, accourue à ce bruit qui l'attire,
L'arc en main, va venger l'honneur de son empire.
Ta présence, ô déesse ! a sauvé la pudeur ;
Mais l'outrage imparfait arme encor ta fureur.
Salix fuyait : soudain, frappé dans ta colère,
O prodige ! ses pieds s'attachent à la terre ;
Tronc noueux, pour courir il fait de vains efforts ;
Une prison d'écorce enveloppe son corps ;
De son teint qui verdit les roses se ternissent ;
Ses cheveux dans les airs en longs rameaux jaillissent ;
Ses bras, que vers les cieux il tendait supplians,
Symboles de douleur, retombent languissans :
Saule, il chérit les eaux ; et son pâle feuillage
De sa maîtresse absente y cherche encor l'image.

M. DE GUERLE.

SUR UN AVARE.

PAUL a de l'or en abondance ;
Il pourrait en jouir, mais il se garde bien
De faire la moindre dépense :
Paul se prive de tout pour ne manquer de rien.

M. HILAIRE-VERNERY.

LE ROCHER.

ROCHER, agreste monument,
Sois l'interprète de mon ame;
Cède sous la main d'un amant
Qui vient te confier sa flâme.
Long-temps pour Fanny j'ai tracé
Des vers sur l'arbre du bocage,
Et, par un heureux assemblage,
Son nom au mien entrelacé
De nos deux cœurs offrait l'image;
Mais son écorce trop volage
Se renouvelle, et mon ouvrage
Chaque printemps est effacé.
Mais toi, dont l'antique existence
Promet un plus long avenir,
Tu garderas le souvenir
De mon amour, de ma constance.
L'onde qui te ceint de ses flots
Murmure de son impuissance;
Le Temps même, armé de sa faux,
Ne peut vaincre ta résistance :
Pour moi seul tes flancs amollis
Parlent déjà de ma maîtresse;
Les traits s'enchaînent, et je lis
Le serment de l'aimer sans cesse.

M. A***

LE CORBEAU.

FABLE.

Un vieil oiseau, de sanguinaire engeance,
Le plus vorace des corbeaux,
Las de fouiller dans les tombeaux
Pour y trouver sa subsistance,
Résolut d'attaquer les animaux vivans.
Le voilà donc qui s'évertue,
Et, sans nulle pitié, se rue
D'abord sur les plus innocens.
La terreur est au voisinage;
La gent timide des oiseaux,
Et rossignols, et passereaux
Sont les victimes de sa rage.
Malheur à qui sur son passage
Trouvait l'animal carnassier!
S'il n'osait défendre sa vie,
Il était traité sans quartier.

Voyant tant d'audace impunie,
Notre corbeau, bouffi d'orgueil,
A d'autres exploits s'encourage;
Sur des oiseaux de haut parage
Il veut aussi porter le deuil;
Mais il n'eut pas le même accueil,
Et vit changer les destins de la guerre.
De toutes parts, le pauvre hère

Fut traité, comme on dit, *unguibus et rostro.*

« — Oh ! c'est trop loin, mons du Corbeau,
Pousser ta stupide insolence ;
Tu prends le mépris pour la peur.
Nous croyant aussi sans défense,
Sur nous tu portes ta fureur.
Pour de tels combats la nature
Se refuse à tous tes efforts :
Puisqu'il te faut une pâture,
Retourne déchirer les morts. »

M. H. D.

AU ROI DE PRUSSE.

1751.

On dit que tout prédicateur
Dément assez souvent ce qu'il annonce en chaire :
Grand roi, soit dit sans vous déplaire,
Vous êtes de la même humeur.
Vous nous annoncez avec zèle
Une importante vérité ;
Mais vous allez pourtant à l'immortalité,
En nous prêchant l'ame mortelle.

VOLTAIRE.

A ÉLÉONORE.

LE PREMIER AMOUR.

TRADUCTION DE MÉTASTASE.

HÉLAS ! rien n'éteint donc cette flamme amoureuse
Qui la première fois dévore notre cœur ?
Le temps même, le temps n'en peut être vainqueur ;
C'est un feu recouvert d'une cendre trompeuse.
Qui souvent n'a pas cru, sans crainte et sans danger,
Pouvoir l'entretenir dans le fond de son ame ?
L'insensé ! tout à coup vient un zéphyr léger,
Il souffle, et dans l'instant étincelle la flâme.

De mon Éléonore ai-je fixé les yeux,
Aussitôt dans mon sein se réveillent mes feux ;
De nouveau je soupire et meurs d'amour pour elle ;
J'interroge mon sort dans les yeux de ma belle.
Oui, la voir et brûler est l'effet d'un moment ;
Tout excite mes feux, tout leur sert d'aliment.
Ici, je pense au jour où j'aimai ma maîtresse,
Et là, je me souviens de mon premier serment ;
Ce lieu dit ses rigueurs, cet autre sa tendresse ;
Celui-ci sa fierté, celui-là sa faiblesse :
Ici je l'offensai, plus loin je fis ma paix.
Que dirai-je de plus ? les nymphes, les bergères,
Que pour tromper mes sens et bannir ses attraits,
Poursuivent tour à tour mes ardeurs passagères,

Hélas ! me font aux siens penser plus que jamais.
A Sylvie, à Cloris, prêt à rendre les armes,
Si j'admire leur taille, ou leurs yeux, ou leurs traits,
Mon cœur, lorsque ma bouche exagère leurs charmes,
Répond : Éléonore a cent fois plus d'attraits.

Désormais ne crains rien de ce cœur qui t'adore,
De toi seule je suis et veux être amoureux ;
Et chaque jour je dis : Mon sort est trop heureux,
Si je passe ce jour aux pieds d'Éléonore.

M. Auguste DE LABOUÏSSE.

VERS

A Madame..... qui m'avait reproché vivement de ne lui avoir point envoyé le Journal de Vaucluse.

JE n'ai point à vos pieds déposé mon journal ;
La plus cruelle des disgraces
A puni cet oubli fatal.
Pardon ; si j'écrivais la Chronique des Graces,
Je ne commettrais point ce délit capital.
Mon bulletin riant, de leur troupe gentille
Réfléchirait alors les charmes attirans,
Et je vous l'offrirais, comme on dédie aux grands
Une histoire de leur famille.

M. H. MOREL.

LES COURONNES.

ODE.

Un antique palais, contemporain des âges,
Que le temps affermit au milieu des ravages,
Attire des mortels les regards et les vœux :
Son fondement repose au centre de la terre ;
Le séjour du tonnerre
Nous dérobe à jamais son dôme nébuleux.

Souverain adoré de tous tant que nous sommes,
C'est là que le Destin, réglant le sort des hommes,
Fait briller sa faveur ou tonner son courroux ;
Là, les biens et les maux, les pleurs et l'allégresse,
Le crime et la sagesse
Attendent son signal pour descendre sur nous.

Que vois-je ? autour de lui des couronnes pressées
En groupes verdoyans s'élèvent entassées,
Et d'attributs divers étonnent mes esprits ;
La foule des humains à leur aspect s'agite,
Vole, se précipite,
Et par de longs efforts s'arrache leurs débris.

Des hommes teints de sang, viennent, au bruit des armes,
Avides d'un laurier qui doit causer nos larmes,

Ils tendent vers le dieu leurs parricides mains :
Ce dieu frémit d'horreur, et jetant sur leurs têtes
Le gage des conquêtes,
Il les a proclamés le fléau des humains.

Tandis que je frissonne à cette affreuse image,
Se présente au Destin une troupe volage,
Qu'entourent les Amours et les jeunes Plaisirs ;
Du myrte de Cypris, des roses bocagères
Les guirlandes légères,
Objet de leurs transports, vont combler leurs desirs.

A leur empressement le dieu les abandonne ;
Mais de la Volupté la perfide couronne
Après l'éclat d'un jour impose un long affront :
Malheureux ! ils vont voir leurs fêtes insensées
Par la honte éclipsées
Plus vîte que ces fleurs qui meurent sur leur front !

Pères des citoyens, législateurs sublimes,
Vous qui, nous dévoilant les plus sages maximes,
Posâtes une digue au torrent des forfaits ;
Venez, sauveurs de Sparte, et de Rome et d'Athène ;
La majesté du chêne
Étale ses rameaux pour payer vos bienfaits.

Tu t'avances près d'eux, toi, l'orgueil de la France,
Toi dont tous les succès éveillent l'espérance :
C'est peu qu'un diadême ait ceint ton front vainqueur,
Vois encor devant toi la couronne navale,

Et l'aigle impériale
Planant sur l'olivier du pacificateur.

Qu'elle y repose enfin ! et si la calomnie
Veut de ses noirs poisons obscurcir ton génie,
Oppose aux cœurs jaloux ce feuillage immortel.
La main de Tisiphone, en ses sombres repaires,
A tressé des vipères ;
Cette couronne est due à leur front criminel.

Tel au palais du Sort, frappé de ces spectacles,
De l'immuable dieu j'entendais les oracles,
Lorsque du sanctuaire une effrayante voix,
Comme un coup de tonnerre ébranlant les deux pôles,
M'apporta ces paroles :
« Parmi tant d'attributs as-tu porté ton choix ? »

— Laisse-moi, répondis-je, oublié dans la foule ;
Que dans l'obscurité ma vie en paix s'écoule:
Cher à mes nourrissons, seul bonheur de mes ans,
Je ne suis plus à moi, je suis à mes élèves ;
Le plus doux de mes rêves
C'est de leur obtenir tes célestes présens.

Mais loin, toujours loin d'eux la palme funéraire
Qu'à des héros brigands réserve ta colère !
Loin les pampres de l'Inde et les tissus de fleurs,
Et les couronnes d'or de ces riches coupables,
Qui, foulant leurs semblables,
Sont heureux de nos maux et brillent de nos pleurs !

Je ne veux pas non plus que leur ame hautaine
Élance vers ton trône une espérance vaine
Pour les prix destinés aux potentats fameux;
Moins encor, Dieu puissant! quelle soit assez vile
Pour ravir à Zoïle
La tresse de serpens qui souille ses cheveux.

Mais le laurier des arts fleurit pour la jeunesse.
Oh! si tu veux sourire aux vœux de ma tendresse,
Voilà leur seul desir, voilà leur seul trésor!
Cent couronnes en vain tenteraient leur audace;
La gloire du Parnasse
Est plus noble à leurs yeux et plus durable encor.

Ainsi parlait mon cœur, lorsque, du haut du temple,
Des esprits immortels que l'univers contemple,
Ont réfléchi vers moi l'éclat de leurs rayons:
J'ai vu Linus, Homère, et les nouveaux Orphées,
De leurs brillans trophées
Au gré de mes souhaits détacher les festons.

Triomphez, mes amis! le Destin vous exauce:
Pour fêter en son nom votre muse précoce,
J'apporte les lauriers dont vous étiez jaloux:
Accourez, contemplez ces apprêts magnifiques;
Nos superbes portiques
Sont pleins de votre gloire, et rayonnent pour vous.

Pour vous! et des mortels, des héros que la gloire
A désignés d'avance au burin de l'histoire,

Au bruit de vos succès se laissent entraîner !
O de votre splendeur époque heureuse et sainte !
Ils sont dans cette enceinte,
Et c'est vous cependant que je viens couronner !

Que dis-je? de leurs mains vous recevez le gage
Qui, d'un génie heureux payant le noble usage,
Ouvre à votre espérance un superbe avenir.
Ah ! si l'amour du beau meurt jamais dans votre ame,
Pour rallumer sa flamme,
Gardez de leur faveur l'orgueilleux souvenir.

Des neuf sœurs de Phébus les préceptes sublimes
Du Pinde sous vos pas aplanissant les cimes,
Ont su vous séparer du vulgaire sans nom :
Je fais plus en ce jour ; j'instruis vos cœurs fidèles,
Par d'illustres modèles :
Un grand homme est toujours une grande leçon.

Oui, vainement le Sort, facile à mes demandes,
De l'éclat des talens a paré vos guirlandes,
Elles se flétriront sur vos fronts abattus,
Si, comme les mortels que ce beau jour assemble,
Vous ne joignez ensemble
La couronne des arts et celle des vertus.

M. Ferlus.

STANCES

SUR L'AMITIÉ DES DEUX SEXES.

A MAD***

CETTE Amitié, sœur de l'Amour,
N'a point la fougue de son frère ;
Mais elle est tendre et vive tour à tour,
Et son flambeau brûle autant qu'il éclaire.

L'Amour sans doute est plus jaloux,
Mais il n'est pas aussi fidèle ;
Tous ses plaisirs sont mieux goûtés par elle,
Et sont suivis d'intermèdes plus doux.

Elle a pour bandeau le mystère ;
Au lieu de carquois un miroir ;
Et les défauts que ne voit pas le frère,
L'œil de la sœur feint de ne pas les voir.

Ah ! si l'Amour n'avait point d'aile,
On s'y tromperait aujourd'hui ;
A sa constance on le prendrait pour elle,
A ses transports on la prendrait pour lui.

- M. FAYOLLE.

FRAGMENT

*Du premier chant d'un Poème intitulé l'*ANNÉE CHAMPÊTRE.

FLORÉAL au printemps ouvre enfin la carrière.
Le soleil qui sur l'horison
Versait obliquement sa timide lumière,
Recouvrant et sa force et sa splendeur première,
En fait hommage au dieu de la jeune saison.
Je le vois ce dieu qui s'avance,
Porté sur l'aile des Zéphirs,
L'Abondance le suit, et l'Espoir le devance.
De mobiles cristaux, de liquides saphirs
Pendent à ces boutons humides de rosée;
L'émail de la nature a repris ses couleurs;
L'Aurore, qui cachait ses pleurs,
Aujourd'hui les prodigue; et la terre arrosée
De son prodigue sein fait jaillir mille fleurs.
Les voyez-vous ces innombrables filles
Écloses des baisers du Zéphire amoureux,
Dans ces champs rajeunis, peuplés d'amans heureux,
Embellir les vallons, les jardins, les charmilles?
Des jasmins; des lilas les naissantes familles,
Du flexible rosier les mobiles arceaux,
Sous le dôme de ces berceaux
Étalant à l'envi leur nouvelle parure,
Unissent, de me plaire également jaloux,
Aux plus riches couleurs les parfums les plus doux.
Je respire, au milieu d'une mer de verdure,

Cette fraîcheur des bois qui n'est point la froidure.
Mon cœur ne peut suffire à ses sensations.
Entouré de séductions,
Je parcours ces forêts, ces champs que j'idolâtre;
Et l'univers me semble un magique théâtre
De songes et de fictions.
C'est sans doute dans ce délire,
Dans cette extase où plonge un beau jour de printemps,
Que les amis des arts, les maîtres de la lyre,
Les poètes des premiers temps,
Ont senti palpiter, sous l'écorce d'un hêtre,
Et le cœur et le sein d'une nymphe champêtre.
Ils n'ont pu voir dans le vague des airs
Ondoyer des forêts l'errante chevelure,
Et de leurs jeunes rameaux verts
Peuplés de mille oiseaux, émus de leurs concerts,
Entendre le doux bruit, l'agréable murmure,
Sans croire qu'en effet l'arbre fût animé.
Ce laurier, dont la feuille est le sceau de la gloire,
Fut d'Apollon jadis un objet trop aimé;
Ce roseau, de Syrinx attestant la victoire,
Ce roseau qui soupire encor,
Recela du dieu Pan une nymphe adorée;
La terre fut Cybèle et devint plus sacrée;
L'imagination, libre dans son essor,
Peupla les bois, les champs, de déités riantes;
Flore dans chaque rose eut Zéphir pour amant;
Et l'erreur, une fois fille du sentiment,
Une fois enfanta des fictions charmantes.

M. André Murville.

MINVANE.

Chant imité d'Ossian.

Minvane, inquiète, éperdue,
Loin de Ryno son tendre amant,
Sur le roc de Morven contemplait tristement
Les mers et leur vaste étendue.
Nos guerriers revenaient vainqueurs;
Elle les voit de loin; tremblante elle s'écrie :
« Ryno, viens-tu revoir une amante chérie?
« Où donc es-tu, Ryno? viens essuyer mes pleurs. »
Nos regards, baissés vers la terre,
Lui répondaient : Ryno n'est plus;
Il est tombé dans les champs de la guerre,
Entouré d'ennemis vaincus.
Son ame est au sein d'un nuage;
Et, le long des monts et des bois,
On entend les zéphyrs unis sur le rivage
Au doux murmure de sa voix.

MINVANE.

Ullin, quoi! dans tes vertes plaines
Le fils de Fingal est tombé!
Sous quel bras invincible a-t-il donc succombé?
Et moi je reste seule! Ah! terminons mes peines.
Vents qui troublez les airs, qui soulevez les flots,
Imposante voix des orages,

Qui vous mêlez à mes sanglots,
J'irai chercher Ryno dans ses nuages.
Ryno, dans les forêts quand tu portais l'effroi,
Nos chasseurs enviaient ton ardeur et ta grace;
Mais l'ombre de la mort t'environne et te glace;
Le silence habite avec toi.

Qu'est devenu ton glaive à la foudre semblable?
Qu'est devenu ton arc étincelant,
Ton bouclier impénétrable,
Ta lance dont le fer était toujours sanglant?
Je vois tes armes entassées,
Sans toi, briller sur ton vaisseau;
On ne les a donc point placées
Près de ton corps chéri, dans le fond du tombeau.
Quand viendra désormais l'Aurore
Te dire, en souriant: « Debout, jeune guerrier;
« Entends-tu les chiens aboyer?
« Le cerf est près d'ici; Ryno sommeille encore! »
Belle Aurore, il sommeille, il n'entend plus ta voix;
Les timides chevreuils sortent de leur retraite:
Vois bondir sans frayeur sur sa tombe muette,
Les cerfs qu'il chassait dans les bois.

En vain la mort a fermé ta paupière;
O mon héros! je marcherai sans bruit,
Pour me glisser en ta couche dernière,
Dans le silence et l'ombre de la nuit.

Vous qui m'aimez, vous, mes jeunes compagnes,

Vous me cherchez, vous ne me trouvez pas :
Je crois vous voir en nos belles campagnes
Suivre en chantant la trace de mes pas.

Vos chants si doux plaisaient à mon oreille ;
Loin de Ryno vous charmiez mon ennui ;
Ne chantez plus ; mon cher Ryno sommeille ;
Ce qu'il aima sommeille auprès de lui.

M. Chénier.

A SON ALTESSE IMPÉRIALE,

MADAME,

Sur la Naissance de Napoléon, *Empereur des Français et Roi d'Italie, le* 15 *août, jour de l'Assomption de la sainte Vierge.*

Dans cette fête solennelle
Le Français, rallumant son antique ferveur,
Honore la Vierge immortelle
Qui porta dans son sein le divin Rédempteur....
Soyez de même et fêtée et chérie ;
Chacun ici vous doit cet hommage flatteur ;
N'êtes-vous pas, comme Marie,
La mère de notre Sauveur ?

M. Dedessey-Duleyris.

CHANSON

SUR LA PARURE.

Air à faire.

LA parure est à la beauté
Ce qu'est la fleur à la verdure ;
C'est un fard dont la volupté
A pris soin d'orner la nature.
Laissons aux belles ce plaisir ;
Jamais au nôtre il n'est contraire :
C'est toujours du desir de plaire
Que naît le soin de s'embellir.

Par l'éclat de quelques atours,
De son époux qui la néglige,
Junon, réveillant les amours,
Opère un conjugal prodige :
On arrive au cœur par les yeux,
Et c'est la route la plus sûre :
Beauté qui soigne sa parure,
Sans aimer moins, plaît encore mieux.

M. J. N. B.

EPITRE

A STANISLAS, ROI DE POLOGNE.

1754.

J'AI vu Socrate au rang des rois;
A sa bonté, plus qu'à ses droits,
J'ai vu les peuples rendre hommage:
Il gouvernait en père, il instruisait en sage,
Et ses vertus persuadaient ses lois.
Sans accabler d'impôts mon heureuse patrie,
Il élève ces arcs, ces temples, ces palais;
Il sait par ses travaux enrichir ses sujets;
Il fait naître leur industrie,
Et leurs talens nouveaux sont encor ses bienfaits.

Le commerce à sa voix reprend sa confiance,
Et bientôt sur nos bords ramène l'abondance.
L'art des ministres de Thémis
Ne rend plus parmi nous les haines immortelles;
Un tribunal nouveau, des plus fiers ennemis
Calme les fureurs mutuelles.
Les sucs puissans des végétaux
Et les extraits de la chimie
Au pauvre qui souffrait vont rendre le repos,
Ou réveiller en lui la nature endormie.
Il attendait l'instant qui finirait son sort;

La bonté de son roi le dérobe à la mort,
Et la même bonté lui fait aimer la vie.

J'ai vu de nos moissons l'espérance ravie;
Mais Socrate a veillé sur nos besoins divers:
De vastes magasins à l'instant sont ouverts;
Il donne aux malheureux des secours magnanimes;
Il prévient des forfaits qu'il aurait à punir.
Les rois sont les vengeurs des crimes;
Socrate sait les prévenir.

J'ai vu de ses états l'ignorance bannie;
J'y vois avec ardeur chercher la vérité.
Des savans qu'il choisit puisse la troupe unie,
Conduite par l'honneur, non par la vanité,
Et du vil bel esprit dédaignant la manie,
Au bien de la société
Appeler le bon seus, les arts et le génie.

J'ai vu Socrate dans sa cour,
Roi sans faste, homme sans faiblesse;
Je l'ai vu de son rang descendre avec noblesse,
Et de plus près inspirer plus d'amour.
L'objet qui sur la terre attire davantage
Les yeux de la divinité,
Ce n'est point, ai-je dit, un stoïque sauvage
Luttant contre l'adversité,
Et sans cesse aux destins opposant son courage;
C'est un cœur bienfaisant, heureux par sa bonté;
C'est en lui que les dieux contemplent leur image.

Tel est ce mortel adoré
Qu'Apollon même a déclaré
De tous les mortels le plus sage.

SAINT-LAMBERT.

LE PAPILLON ET LE VER DE TERRE.

FABLE.

Un papillon jouissant, depuis peu,
De sa belle métamorphose,
Tout bigarré d'or, d'azur et de feu,
Volait légèrement de l'œillet à la rose;
Un ver de terre, en voyant son bonheur,
Le regardait avec un œil d'envie :
« Les commencemens de ta vie
Ont été plus obscurs, dit-il, avec humeur;
Nous t'avons vu sous le feuillage,
Dans un état bien différent. »
« Oui, répondit le papillon : méchant,
Je suis, ainsi que toi, né dans un bas étage :
Mais on l'oublie en me voyant,
Ou l'on m'admire davantage.
Du sort j'ai réparé l'outrage;
Tu n'en feras jamais autant. »

Mlle DU WICQUET-D'ORDRE.

Sur le Testament de mon Oncle, qui m'a laissé trente mille livres de rente.

VERS harmonieux de Virgile,
Prose de Fénélon, beaux traits de l'Évangile;
Livres profanes ou pieux
Ecrits par des mortels, ou dictés par des dieux,
Vous n'offrez rien de comparable
A ces mots inspirés par un cœur généreux :
Je donne et lègue. Un charme inconcevable
Répandu dans ce style aimable
Fait tomber les larmes des yeux :
Je donne et lègue est admirable.
Que j'aime un testament qui m'offre un bien palpable;
Qui donne le bonheur en beaux écus comptans,
Des immeubles bien clairs qu'on garde soixante ans (1)
Sur cette terre périssable !
Un testament moins gai qu'on fait lire aux mourans,
Dit que les riches vont au diable ;
Je n'en crois rien : quelques gens mécontens
Ont inventé ce trait peu charitable.
Un avare est damné ; mais pour un riche aimable
Qui partage gaîment ses plaisirs et sa table,
Les portes de là-haut s'ouvrent à deux battans.

DASTIN.

---

(1) L'auteur, mort il y a deux ans, à l'âge de trente ans, n'a joui que pendant dix mois de sa brillante fortune.

IMITATION

DE L'ODE D'HORACE ET PIRRHA,

Quis multâ gràcilis te puer in rosâ, etc.

TRANSPORTÉ d'une folle ivresse,
Pirrha, quel jeune audacieux
De ses bras caressans et t'enlace et te presse
Dans ce réduit silencieux ?

Du parfum qu'exhale la rose
L'air qu'il respire est embaumé ;
Ta bouche, où sur l'émail la volupté repose,
Lui jure qu'il est seul aimé.

L'amour te prête encor des armes
Dans ces cheveux qui, sur ton sein ;
Semblent de la pudeur, pour voiler tant de charmes,
Avoir sollicité la main.

Quel aveugle transport l'égare !
Qu'un jour il versera de pleurs !
Il ne sait pas quels maux un fol amour prépare,
Quel piége est tendu sous les fleurs !

A ses vœux les plus doux présages
Semblent donner un libre cours ;

Mais hélas ! trop souvent, des plus affreux orages
Sont menacés les plus beaux jours.

Ainsi le nautonnier avide,
Que flatte un zéphyr mensonger,
Lance un fragile esquif sur une mer perfide
Dont il ignore le danger.

Soudain l'onde s'enfle, s'irrite,
Et, par la bourrasque surpris,
L'esquif, frêle jouet d'Éole et d'Amphytrite,
Couvre la mer de ses débris.

Pour moi qu'une trompeuse étoile
Naguère entraîna loin du port,
Des vents, sur mon vaisseau dont j'ai plié la voile,
Je n'irai plus braver l'effort.

Tranquille enfin sur le rivage,
Où je ris des flots écumans,
Au dieu des mers, à peine échappé du naufrage,
J'ai consacré mes vêtemens.

M. Lamontagne.

RETOUR A SAINT-MALO.

POÉSIE ARMORICAINE.

Les voilà donc ces lieux où de mes jeunes ans
L'amitié, l'innocence embellissaient l'aurore!
Où les biens et les maux, pour mon cœur neuf encore,
Étaient un ciel couvert ou l'azur d'un beau temps!
Que de plaisirs plus vifs, de peines plus réelles,
Hélas! depuis m'ont agité!
Regards, aveux touchans, promesses solennelles,
Que de si bonne foi prodigue la beauté;
Enivremens si doux, trahisons si cruelles,
Amours, funestes bagatelles,
Que de temps vous m'avez coûté!
J'échappe, grace au ciel, à ce long esclavage.
Non, non, n'espérez plus égarer mes desirs:
De la crédulité j'ai passé l'heureux âge;
Et dans cette retraite, où je reviens plus sage,
Je connais un bonheur plus vrai que vos plaisirs.
Viens-y, douce amitié! qu'elle soit ton domaine!
Je ne te promets point de bosquets fastueux,
De ces jardins où se promène
Un essaim d'amateurs et souvent d'envieux;
Ni de ces pavillons dominant la contrée,
Et que le voyageur convoite en son ennui,
Quand le maître, bâillant dans la salle dorée,
Se dit, chaque matin: Que ferai-je aujourd'hui?
Mais aussi n'ai-je pas un verger où Pomone

Unit à son rameau les épis de Cérès ;
Un fertile jardin que le pampre environne,
Des gazons verdoyans sous un ombrage épais?
Et cet humble manoir, que les regards méprisent,
N'est-il pas de ceux qui suffisent
Pour loger nos seuls bons amis?

Plaisirs simples et purs que je m'étais promis,
Là, mon frère et ma sœur tous deux vous réalisent !

Oh! comme après dix ans d'inconstance et d'erreurs,
Il est doux de rentrer dans son premier asile !
De respirer, loin de la ville,
Le souffle d'un air pur et le parfum des fleurs !
Qu'en rouvrant sa maison, l'on aime à reconnaître
Le cri de ses verroux long-temps restés muets ;
Et le docte cadran, et la table champêtre,
Et la vigne féconde entourant les volets !
Combien de sentimens dans mon cœur fait renaître
Cette alcove où jadis, en des transports si doux,
Dès l'aube, m'éveillait le tracas de l'étable ;
Et ce foyer profond, et ce banc vénérable
Qui, sur l'âtre établi, nous y rassemblait tous !
Le voici, ce verger et son mur de feuillage
Que j'ai si souvent insulté !
Mais aussi le voilà ce puits si respecté,
Ce gouffre protecteur du mûrier qui l'ombrage !.....

Ils sont donc loin de moi ces éternels remparts
Où l'ennui consuma le printemps de ma vie ;
Ces arsenaux, ces ports, n'offrant à mes regards
Que fer et que granit, que la hache et la scie,

Et le bois déchiré criant de toutes parts !
Le cliquetis des baïonnettes,
Qui se meuvent en file et brillent par éclairs ;
Le fracas des tambours, les éclats des trompettes,
Ici ne troublent point nos paisibles concerts.
Aucun obstacle enfin n'y dérobe à ma vue
De ces blés mûrissans l'ondoyante étendue.
Regardez le pavot, dont le vif incarnat
A l'azur des bleuets oppose son éclat ;
Dans l'or de vos moissons, qu'il épuise et décore,
Parasite obstiné, s'enorgueillir encore !
Salut, champs émaillés ! salut, heureux guérets !
Si vous vous rappelez les torts de mon enfance,
Ne redoutez point ma présence.
Vous ne me verrez plus, fourrageant vos bleuets,
En former ces faisceaux qu'aux genoux de ma mère,
Si content, si joyeux, je courais déposer,
Disputant à mon jeune frère
La faveur du premier baiser.
Toi, dont les sermons inutiles
Me prêchaient le respect pour le champ du voisin,
Et qui déja cédant à mes vœux indociles,
A travers sa moisson m'entr'ouvrais un chemin,
Réjouis-toi, bonne Louise !
Le voilà revenu, ton heureux nourrisson.
Après trente ans, quelle surprise
De le retrouver grand garçon !
De le voir gravement méditer sur ces rives,
Où, pendant l'absence des flots,
Le sable, sous ses mains actives,

S'élevait en frêles châteaux ;
Où ces coqs belliqueux que nourrit l'Angleterre,
Et qu'aux joutes elle a formés,
De leurs ailes fouettant la terre,
Combattaient à nos yeux charmés !
Amis ! que tardons-nous ? volons sur cette plage
Où de plus dignes jeux nous appellent encor.
Au canot qui l'attend rendons son équipage ;
Que la gaffe s'alonge et lui donne l'essor !
Embarque ! pousse au large ! et ramons en cadence !...
Il est rapide le courant,
Triomphons de sa résistance ;
Au détour du rocher la brise nous attend.
Sentez-vous point déjà le tumulte des lames ?
Enfans de l'un et l'autre bord,
Alerte, abandonnez vos rames !
Brigadier ! vois la roche et protège l'abord.
Allons, le mât debout ! que la voile intrépide
Coure en mesurer la hauteur !
De ce double repli lâchez le nœud timide !
Serrons, serrons le vent, et loin de nous la peur !
Qu'importe que la vague ose assaillir la proue,
S'irrite, se partage, et, gonflant ses rouleaux,
Se brise en écumant sur nos flancs inégaux ?
De sa vaine fureur le timonnier se joue.

Quel est donc ce plaisir si voisin du danger ?
Du destin des mortels, ô trop fidelle image !
Ici, la joie ou le naufrage
Dépendent d'un souffle léger.

Mais quel vaste horison ! quelle scène imposante !
Que j'aime à voir au loin ces barques, ces vaisseaux
Se briser dans leur course et sillonner les eaux !
A travers le frimas d'une mer jaillissante,
Ces rochers, qu'investit la splendeur du couchant,
Hérisser leurs sommets des bronzes de la guerre !
Montre tes pavillons, orgueilleuse Angleterre !
Réjouis, en les approchant,
Ces forts silencieux qui couvent le tonnerre !
Césambre te permet d'affronter le Harbour.
Sous les profondes eaux de la double Conchée,
Ton ancre, sans péril, peut rester attachée.
Solidor et Saint-Cast demandent ton retour.
Anglais, pourquoi tenir votre haine captive?
Venez, le coq français, planant sur nos remparts,
N'attend, pour fondre vers la rive,
Que l'aspect de vos léopards.
Vous osiez plus jadis; vous savez trop que Mars
A de ses fiers enfans repeuplé nos villages.

Fatigués de l'éclat de la mer et des cieux,
Mes amis, qu'il est doux de reposer ses yeux
Sur la couleur des paysages !
Là, le pin résineux s'élève avec vigueur
Où le sobre genêt peut se nourrir à peine :
Du trident redoutable ici le soc vainqueur
S'avance, et de la mer insulte le domaine.
Plus loin, nous la voyons précipiter ses flots
Sur le flanc des rochers qui bordent le rivage;
Et la vague, en broyant ces restes du chaos,

Du Dieu qui l'anima continuer l'ouvrage.
Leurs fragmens, qu'elle brise, en gravier sont réduits;
Sur là plage poussés des sables s'amoncèlent;
Et le soleil couvant les germes qu'ils recèlent,
De frêles végétaux sous ses feux sont produits:
La plante croît et meurt, se dissout, fertilise
Le sol vierge où des fruits doivent mûrir un jour;
Les chênes, les ormeaux, y croîtront à leur tour...
O mort! ainsi par toi l'univers s'éternise.

Eh bien donc! si la feuille, en tombant des rameaux,
Pour l'arbre qui la perd se change en sucs nouveaux;
Si l'homme, en retournant au sein de la matière,
Des corps qu'elle produit parcourt la chaîne entière,
Lorsqu'à subir mon sort par les Parques forcé,
J'aurai, mes chers amis, parmi vous dépensé
Ma portion du fil qui charge leur quenouille,
N'allez pas, loin de vous, déposer ma dépouille
Sous la stérile ardoise, au fond d'un monument,
Dans ces parcs consacrés aux larmes, aux prières;
Je veux, d'un frais gazon devenu l'aliment,
Offrir dans le bocage un attrait aux bergères.
A nos premiers penchans nous revenons toujours.
O rêve séducteur de la métempsycose!
Je lègue mon ame à la rose.
Ainsi, puissé-je, après le dernier de mes jours,
Rester encor pour quelque chose
Dans le culte heureux des amours!

M. DUAULT.

LA BOULE.

CHANSON.

Air : du Ballet des *Pierrots*, ou du Vaudeville du *Rémouleur*.

Mes bons amis, hélas ! que n'ai-je
Dans ce moment quinze ans de moins !
A grossir ma boule de neige
Vous me verriez borner mes soins.
Avec quel plaisir l'enfant moule
Cette masse qui s'arrondit !
La boule roule, roule, roule,
Et de plaisir l'enfant bondit.

Moins innocent et plus avide,
L'homme s'amuse, un peu plus tard,
A suivre la boule perfide
De la roulette ou du billard :
Tandis que l'insensé déroule
Ses trésors, qu'on mange des yeux,
La boule roule, roule, roule,
Et son argent roule encor mieux.

D'autres boules à la vieillesse
Offrent un autre amusement ;
C'est la raison, c'est la sagesse
Qui dirigent leur mouvement.

Roulant ainsi de boule en boule,
L'homme a roulé dès son début;
La boule roule, roule, roule,
Avec elle il arrive au but.

Je dois à la boule du monde
Consacrer mon dernier couplet;
On nous a dit qu'elle était ronde,
On nous a dit qu'elle roulait.
Dans mon gosier quand le vin coule,
Je crois tout ce que l'on a dit;
La boule roule, roule, roule,
Moi, je roule jusqu'à mon lit.

M. ARMAND-GOUFFÉ.

A MONSEIGNEUR

LE PRINCE MURAT,

GRAND AMIRAL.

PRINCE, vous savez à la fois
Manier le sabre et la lyre;
Vos talens, comme vos exploits,
Vous rendent cher à cet empire.
De gentil troubadour, d'invincible héros,
Vous avez parmi nous la double renommée;
Et vous triomphez à Paphos
Comme à la tête d'une armée.

M. LAMONTAGNE.

LA BERGÈRE

QUI NE CRAINT PAS LES LOUPS.

Le maître opulent d'un château
Avait lorgné bergère assez gentille
Qui demeurait dans le prochain hameau.
Un jour, près de la Loire, il suit la jeune fille
Qui, chantant et filant, conduisait son troupeau.
Ledit seigneur n'était rien moins que beau;
Et tout l'or dont son pourpoint brille
Ne peut flatter les yeux de la tendre Isabeau.
D'un air fat il l'aborde, et, la main au chapeau,
Il voudrait exprimer le desir qui le grille.
Les yeux baissés, et tournant son fuseau,
La bergère pensait à Lucas, jeune drille,
Qui, pour venir la joindre, avançait son bateau.
Belle enfant, dit le noble, en montrant un berceau
Formé de hêtre et de charmille,
Venez vous reposer, quittons le bord de l'eau;
La chaleur et vos yeux font que mon sang petille.
D'ailleurs, je veux vous offrir un cadeau
Qui seul doit enrichir vous et votre famille.
Je vous destine un sort nouveau.
Le loup peut près de vous se glisser en anguille,
Et de sa dent cruelle ouvrir votre tombeau.....
Le loup! dit en riant la maligne Isabeau,
Pour la première fois j'en vois un qui babille;

Mais j'apperçois Lucas ! fuyez, laid damoiseau ;
Quand il survient des loups, c'est lui qui les étrille.

Madame MONTANCLOS.

INVOCATION AU SOLEIL,

Extraite de la Tragédie de CYRUS.

AME de l'univers que tes feux renouvellent,
Dieu qui nourris la terre, et que les cieux révèlent,
Dieu qui produis sans cesse, et ne fus point produit,
Tu brilles par toi-même; et quand la sombre nuit
Sur l'horison paisible a déployé ses voiles,
C'est toi qui luis encor sur le front des étoiles;
Et, ramenant le jour aux bords de l'orient,
Renais toujours le même, et toujours différent.
La jeunesse éternelle et l'éternel empire
N'appartiennent qu'à toi : tout naît, vieillit, expire;
Et tandis que tu vois les siècles entassés
Couler comme les flots l'un par l'autre poussés,
Tu restes immobile en ces bruyans naufrages,
Éclairant les débris des peuples et des âges.
Si les Assyriens, les Mèdes, les Persans,
A tes pieds réunis, te prodiguent l'encens,
Par les lois, par les mœurs tempère la puissance;
Et que, béni par toi, le siècle qui commence
Puisse, disciple heureux des temps qui ne sont plus,
Éviter leurs erreurs, surpasser leurs vertus !

M. CHÉNIER.

L'AMOUR PRÉCEPTEUR.

Imitation de BION.

Je sommeillais paisiblement
Lorsqu'un songe m'offrit la reine de Cythère
Conduisant par la main un jeune et bel enfant
Qui souriait en regardant sa mère.
Elle me dit : « Chantre heureux des vergers,
« Prends avec toi mon fils; sois son guide et son maître;
« Apprends-lui les chansons et les jeux des bergers. »
Elle dit, et soudain je la vis disparaître.
Insensé que j'étais! je crus qu'à mes leçons
L'aimable enfant voudrait s'instruire :
Je lui chantai le cercle des saisons,
L'astre brillant du jour, l'inventeur de la lyre,
Les biens de la vendange et les biens des moissons;
Mais j'eus beau vanter ces merveilles,
Le petit dieu n'écoutait pas;
Il semblait n'avoir point d'oreilles.
Tout cela, me disais-je, a pour lui peu d'appas :
Je me tus... Aussitôt, d'une voix douce et tendre,
Des hommes et des dieux il chanta les amours,
Les piéges irritans que la beauté sait tendre,
Les aveux, les sermens, les agaçans détours,
La pudeur qui résiste en brûlant de se rendre,
Et ces momens d'ivresse et si vifs et si courts.
Quel feu dans ses regards! quel charme en ses discours!

Je ne me lassais point du plaisir de l'entendre,
J'aurais voulu qu'il eût chanté toujours.
J'ignore enfin comment il put s'y prendre;
Mais j'oubliai (Vénus sans doute en rit)
Tout ce qu'à cet enfant je m'efforçais d'apprendre,
Et ne me ressouvins que de ce qu'il m'apprit.

M. Blin de Sainmore.

A MADEMOISELLE

ALEXANDRINE BERNARD.

Votre nom, belle Alexandrine,
Ne vous échut point par hasard;
Le nom si chéri de Bernard
Est digne d'une autre origine.

Le dieu qui prit soin de former
Vos traits et votre caractère,
L'Amour, voulut que l'Art de plaire
Portât le nom de l'Art d'aimer.

Alexandrine est si gentille!
Gentil Bernard si séduisant!...
Il en faut beaucoup moins, souvent,
Pour donner un air de famille.

M. Chevalier de Saint-Amand.

LE BROCHET AMBITIEUX.

FABLE.

D'un large fleuve un brochet famélique
Dévorait à loisir les nombreux habitans ;
Car toujours du peuple aquatique
Les gros poissons ont été les tyrans.
Mais bientôt dans ce fleuve il se trouve à la gêne ;
Il n'y peut parcourir qu'un cercle limité :
Il lui faut un plus grand domaine
Pour exercer sa cruauté.
Tel jadis on dit qu'Alexandre
Se trouvait à l'étroit dans ce vaste univers.
C'est à la conquête des mers
Que mon brochet ose prétendre.
N'ai-je pas, disait-il, ouï dire au saumon,
Ce fameux tavernier de l'onde,
Que du vieil océan la surface profonde
S'agrandissait encor par-delà l'horison ?
Qui peut me retarder ? l'empire de Neptune
Offre un champ libre à mes projets ;
Courons-y chercher la fortune,
Et que ses citoyens deviennent mes sujets.
Si les peuples nombreux du fleuve que j'habite
Ont reconnu leur maître en moi,
Eh ! ne puis-je à ceux d'Amphitrite
Aller aussi dicter la loi ?

Il dit ; et, secondé par le courant du fleuve,
Il nage droit vers l'océan.
Ce brochet n'est-il pas la preuve
Que des ambitieux rien n'arrête l'élan ?
Celui-ci jusqu'au bout veut pousser l'aventure ;
Il se hâte, et du fleuve il franchit l'embouchure.
Mais aussitôt un loup marin,
Qui sur ces bords allait en quête,
L'apperçoit, fond sur lui, le dévore et met fin
A ses grands projets de conquête.

Funeste ambition ! de combien de malheurs
Notre espèce souvent se verrait assaillie,
Si ceux dont tu corromps les cœurs
N'étaient guidés par la folie !

M. AGNIEL.

VERS

Pour le Portrait de M. CACAUT, *ancien Ambassadeur de France à Rome, et aujourd'hui membre du Sénat Conservateur.*

QUOIQUE toujours heureux, il n'a point d'ennemis :
Qui sait l'apprécier, qui peut le bien connaître,
Est fier de se compter au rang de ses amis,
Ou regrette de n'y pas être.

M. BLANCHARD DE LA MUSSE

ROMANCE.

T'AI perdue, ô beauté volage !
Bien loin de toi passe mes jours :
Faut regretter tant doux servage,
Sans espérer d'autres amours.

Un autre, bergère cruelle,
Un autre a donc reçu ta foi !
Que je le plains, s'il est fidelle !
Bientôt souffrira comme moi.

Qu'a-t-il, ingrate jouvencelle,
Celui qui vient de te charmer ?
Plus qu'à moi lui parais-tu belle ?
Mieux que moi saura-t-il t'aimer ?

Quand sur nos pelouses fleuries
Bergères venaient folâtrant,
Dis-moi, les trouvais-je jolies ?
Les regardais-je seulement ?

Tu me disais : Serai constante
Tant que coulera ce ruisseau...
Si maintenant voyais, méchante,
Comme soupire au bord de l'eau !

Tu te ris de ma plainte amère,
Et n'as pitié de mes chagrins ;
Mais quelque jour sauras, j'espère,
Quel est le mal dont je me plains.

Comme toi, plus d'une autre est belle ;
Le crois depuis que m'as quitté :
Ton amant peut être infidelle
De même que me l'as été.

Lors, vengé de ta perfidie,
Satisfait, te verrai gémir...
Oh ! non, ne sois jamais trahie ;
Ce chagrin-là fait trop souffrir.

M. Ph. L..

SUR UN PARASITE.

ÉPIGRAMME

IMITÉE DE MARTIAL.

Damis, à tout propos, se vante
Qu'il ne dîne jamais chez lui.
Damis dit vrai, chose étonnante !
Quand par malheur, et contre son attente,
Il ne dîne point chez autrui ;
C'est une vérité constante,
Que mons Damis ne dîne point chez lui.

M. Artaud.

A ÉLÉONORE.

Envoi des Œuvres de BERNARD *et de M.* PARNY.

CE doux besoin du cœur qu'exprime le mot *J'aime*,
Dans les vers de gentil Bernard
Avec èsprit est réduit en systême.
Quoi ! du plaisir d'*aimer* on a pu fait un *art !*
Comment rendre ces feux qu'un vif amour inspire,
Et ce tendre abandon, et ces chastes combats
Que le cœur sait goûter, que l'esprit ne peint pas ?
Quelle plume, en effet, peut dignement décrire
Ces modestes refus, enfans de la candeur,
Et cette lutte où la Pudeur
Sous le joug de l'Hymen expire ?
Ah ! si jamais je pouvais enflammer
L'insensible beauté qu'Amour m'a fait connaître,
Non, non, Bernard ne serait point mon maître ;
Bien mieux que lui Tibulle enseigna l'*art d'aimer*.
Oh ! comme il peint une amoureuse flâme !
Qui ne voudrait partager ses plaisirs ?
Ses vers font naître au fond de l'ame
Un trouble aimable et de tendres desirs.
Parny l'avait pris pour modèle
Alors que sa lyre immortelle
Soupirait mollement ses fidelles amours ;

Lorsqu'il chantait une autre Éléonore.
Toi que mon cœur chérit, qu'il chérira toujours,
Lis ces vers amoureux et les relis encore :
Puisse le tien, ému par ses accens,
Soupirer et s'ouvrir aux transports que je sens ;
Et puisses-tu m'aimer autant que je t'adore !

M. Auguste DE LABOUÏSSE.

L'OISEAU, LE PRUNIER ET L'AMANDIER.

FABLE.

UN jeune oiseau, perché sur un prunier,
Vit tout à coup un amandier :
Le bel arbre ! dit-il, et quel charmant feuillage !
Allons goûter ces fruits : je gage
Qu'ils sont mûrs et délicieux.
A ces mots, fendant l'air d'un vol impétueux,
L'oiseau bientôt, ainsi qu'il le desire,
Se trouve transporté sur l'arbre qu'il admire.
Lors aux amandes s'attachant,
Il veut les entamer, mais inutilement ;
Et de son bec en vain il épuise la force :
Ce fruit, dit-il, est dur, amer et dégoûtant.

Ne nous étonnons pas de son raisonnement ;
Il ne jugeait que sur l'écorce.

Madame DE GENLIS.

ODE

Sur les causes physiques des Tremblemens de terre.

1755.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !
VIRGILE.

QUELS fléaux, malheureuse terre,
Rassemblent tes antres profonds !
Le soufre, aliment du tonnerre,
Y roule ses noirs tourbillons :
Des sels, des nitres, du bitume
Le mélange en grondant s'allume ;
Les vents irritent leurs combats ;
Et leur choc, signal des tempêtes,
Fait tomber les cieux sur nos têtes,
Et mugir l'enfer sous nos pas.

Ces feux, ames de l'harmonie,
Semés, errans dans tous les corps,
Quand leur puissance est réunie,
En troublent souvent les accords.
Des mers excitant les ravages,
On les a vus, loin des rivages,
Dans les airs lancer des vaisseaux (1) ;
Et plus d'une île épouvantée,

(1) Ces feux sous-marins (ainsi les nomme Buffon) produisent les effets les plus terribles et les plus singuliers. En

Roulant sur sa base agitée,
Se perdre en flammes sous les eaux.

Voyez ces monts, race effrayante,
Peuple de géans en fureur,
Qui de leur bouche foudroyante
Jettent la flamme et la terreur :
De feux leurs têtes étincellent;
A leurs pieds les villes chancellent;
Ils versent des fleuves brûlans :
L'Hécla, le Vésuve s'entr'ouvre;
Et l'enfer, que l'œil y découvre,
Bouillonne dans leurs vastes flancs.

Sans détruire l'antique masse
Que presse l'océan des airs,

1746, lorsqu'un tremblement de terre détruisit Calao, de vingt-cinq vaisseaux qui se trouvaient dans le port, la mer agitée par ces feux, en jeta quatre jusqu'à une lieue dans les terres.

Un effet non moins extraordinaire de ces mêmes causes, parut, en 1728, après le tremblement de terre qui ravagea l'île de Saint-Michel; la mer, dans une profondeur de cent soixante toises d'eau, fit sortir de son sein une île d'une lieue et demie de long. En 1591, non loin de la même île Saint-Michel, Tercère et Fayal furent agités avec tant de violence, qu'elles paraissaient tourner dans la mer.

L'île de Sorca, l'une des Moluques, était autrefois habitée; elle renfermait un volcan. En 1693 il vomit tant de bitume et de matières enflammées, que l'île entière disparut consumée par ce lac ardent. (*Note de l'auteur.*)

L'Éternel en change la face,
Mobile empire des revers.
Tout naît, tout meurt, tout doit renaître;
Tout perd la forme de son être,
Frêle ouvrage des élémens:
La nature, active et féconde,
Sans cesse reproduit le monde,
Éternel dans ses changemens.

Un pouvoir jaloux et suprême
Circule dans tous les climats;
Sur le chaume et le diadême
Il imprime en courant ses pas.
Tout cède, mer, peuple, rivage,
Jouets constans d'un sort volage;
Nul roi ne l'enchaîne à sa cour;
Il trompe une crédule joie;
S'il passe sans toucher sa proie,
Il la dévore à son retour.

Smyrne, Pompéïane, Héraclée,
Et toi, Lima, ville des rois,
Du sein de la terre ébranlée
Vous disparûtes à sa voix!
Triste objet de son inconstance,
Ta cendre atteste la puissance
Du sort qui dompta l'univers;
Lisbonne, tu sens les atteintes
Des foudres que n'ont point éteintes
Cinq lustres et deux cents hivers.

France, Albion, vous que la guerre (1)
Sépare encor plus que les flots,
Autrefois une même terre
Unissait vos peuples rivaux.
L'onde enleva, dans sa furie,
Aux bords féconds de l'Hespérie
Ces champs par l'Etna désolés :
Un orage est l'Hercule (2) antique
Qui des rives de la Bœtique
Détacha les climats brûlés.

---

(1) Le docteur Wallis et Buffon disent que l'Angleterre tenait autrefois à la France par un isthme, au-dessous de Douvres et de Calais. Les grandes mers, des deux côtés, battaient cet isthme : on remarque, sur les deux côtés opposés, les mêmes lits de pierre et de craie.

De la combinaison du mouvement général de la mer d'orient en occident ; de celui du flux et reflux, de celui que produisent les courans, etc., il a résulté une infinité de différens effets, etc. Varenius dit qu'il est très-probable que les golfes et les détroits ont été formés par l'effort réitéré de l'Océan contre les terres ; que la Méditerranée, les golfes d'Arabie, de Bengale et de Cambaye, ont été formés par l'irruption des eaux, aussi bien que les détroits entre la Sicile et l'Italie, entre Ceylan et l'Inde, la Grèce et l'Eubée, etc. (*Note de l'auteur.*)

(2) Hercule, selon la Fable, sépara l'Afrique de l'Espagne, ce qui forma le détroit de Gibraltar. (*Note de l'auteur.*

Mais l'effroi dont frémit le Tage
Passe aux îles de Gérion,
De l'Èbre aux sables de Carthage,
De l'Afrique aux champs d'Albion :
Les deux mers s'appellent, s'unissent;
Leurs flots se heurtent et mugissent,
Couverts de monstres bondissans;
Et du sein des ondes fumantes,
Le gouffre des mers écumantes
Vomit la foudre des volcans.

Quoi! le vaste amas de tes ondes
Presse ces volcans allumés!
Océan, tes voûtes profondes
Les tenaient en vain renfermés!
Quoi! le ciel pur et sans orage
A vu les horreurs du naufrage
Errer sur tes flots entr'ouverts;
Et d'une rive désolée
L'Amérique, en vain reculée,
S'épouvante au-delà des mers!

Quel bruit! quel horrible murmure!
Qu'annonce ce tumulte affreux?
Purge le sein de la nature,
Ouvre tes foyers orageux,
Feu vengeur! sors de tes abîmes,
Épargne ou frappe tes victimes;
C'est trop effrayer les humains :
Quels forfaits poursuit ta colère?

Quels rivages, quel hémisphère
Menacent tes coups incertains?

Dieux! à la foudre étincelante
La guerre allume ses flambeaux!
L'Europe, encor pâle et tremblante,
De ses fils creuse les tombeaux!
Triste amante des funérailles,
Pourquoi, déchirant tes entrailles,
Chercher de nouvelles horreurs?
Prends-tu cette onde mugissante,
Ou la terre, encor frémissante,
Pour théâtre de tes fureurs?

La tempête, agitant ses ailes,
Comme un effroyable vautour,
Couvre les cieux d'ombres mortelles,
Et des mers fait l'immense tour:
Des reflux troublant l'harmonie,
Autour de la froide Hibernie
L'onde bondit de toutes parts;
Tandis que sa vague rapide
Va, sous les colonnes d'Alcide,
De Cadix noyer les remparts.

Toi qui grondes sur ces rivages,
Mer, si tu connais la pitié,
Épargne au moins, dans tes ravages,
L'objet de ma tendre amitié!
Hélas! aux rives du Permesse,
Le même âge, la même ivresse

Autrefois emporta nos pas.
Les Muses !... quel destin bizarre,
Quelle divinité barbare
T'enlève à jamais de leurs bras ?

Reviens !... la mer s'élance... arrête !
Vois, crains, fuis ces flots suspendus ;
Ils retombent... Dieu ! la tempête
L'entraîne à mes yeux éperdus.
Divin Racine ! ombre immortelle !
Ton fils,.. il expire, il t'appelle.
Volez, Muses, Graces, Amours,
Volez ; sa bouche vous implore :
Toi, déesse plus chère encore,
Amitié, vole à son secours !

Quels lauriers ceindront sa jeunesse
S'il peut vaincre un destin jaloux !
Que ses vertus et ma tendresse,
O mer, désarment ton courroux !
Tu fuis en étalant ton crime !...
La Parque saisit sa victime
Et détourne ses yeux sanglans ;
Ses yeux même en versent des larmes ;
Les Amours regrettent ses charmes,
Et les Arts pleurent ses talens.

O Muses ! recueillez ces restes
Que l'onde et la Parque ont flétris ;
Disputez à ces mers funestes
Un triste et précieux débris.

Et toi, dont j'adore la cendre,
Si tes mânes daignaient entendre
Des chants consacrés à ta mort;
Que, pénétrant la rive sombre,
L'amitié console ton ombre
Des injustes rigueurs du sort!

M. Le Brun.

LE SOMMEIL DE MÉCÈNE.

On fut au temps passé ce qu'on est dans le nôtre;
On ne fait pas pour l'un ce que l'on fait pour l'autre.

Auguste chez Mécène un soir ayant soupé,
Avec Terentia paraissait occupé.
Mécène, en homme qui sait vivre,
Aux douceurs du sommeil apparemment se livre.
Un jeune esclave un peu frippon,
Et qui jugeait chacun distrait à sa façon,
Après qu'il eut jeté son coup d'œil à la ronde,
De Lesbos dans un coin caressait un flacon;
Mécène tout à coup : St, st, petit garçon,
Je ne dors pas pour tout le monde.

M. Boisard.

LA BONNE FEMME.

CONTE.

Avec un estimable époux,
Laure vivait en mésintelligence :
Laure aisément se mettait en courroux.
L'époux avait un grand fonds d'indulgence ;
Mais en raison de la dépense,
Tout fonds s'épuise ; et quelquefois,
Las d'une injuste dépendance,
Il osait réclamer ses droits :
Faute grave dans un ménage,
Et que de près suit toujours un orage ;
Car la femme reprend son tour,
Et si souvent, que dans un jour
Plus d'une querelle s'engage :
Tantôt ceci, tantôt cela,
Et le voisin vient mettre le hola.
Laure avait pour amie une certaine Annette,
Bonne pâte de femme allant son petit train,
Avec un homme inquiet et chagrin
Entretenant une union parfaite.
— Dites-moi donc votre secret,
Bonne et sensible créature ?
Chez vous seuls on voit en effet,
Loin des soucis, des plaintes, du murmure,
Auprès du mari satisfait

L'épouse heureuse? — Hélas ! je fais ce qui lui plaît;
Ce qui ne me plaît pas, ma chère, je l'endure.

M. Devenet.

A MON PETIT LOGIS.

Petit séjour commode et sain,
Où des arts et du luxe en vain
On chercherait quelque merveille ;
Humble asile où j'ai sous ma main
Mon La Fontaine et mon Corneille ;
Où je vis, m'endors et m'éveille
Sans aucun soin du lendemain,
Sans aucun remords de la veille ;
Retraite où j'habite avec moi,
Seul, sans desirs et sans emploi,
Libre de crainte et d'espérance ;
Enfin, après trois jours d'absence,
Je viens, j'accours, je t'apperçoi.
O mon lit ! ô ma maisonnette !
Chers témoins de ma paix secrette,
C'est vous ! vous voilà ! je vous voi !
Qu'avec plaisir je vous répète :
Il n'est point de petit chez soi.

M. Ducis.

L'AVEUGLE SOURD ET MUET.

APOLOGUE.

Au nord de l'Amérique, en ces affreux climats,
Où règnent les hivers, les neiges, les frimas,
Vivait heureux, content, grace à la Providence,
Un homme aveugle, sourd et muet de naissance.
Touchés de son état, et pour lui pleins de soins,
Plusieurs des habitans prévenaient ses besoins.
Aussi, dans les transports de sa reconnaissance,
Son cœur, à tout moment, au défaut de la voix;
Bénissait les bons Iroquois.

Mais, ô destin fatal! je ne sais quel génie,
De notre Américain visitant la patrie,
Lui donne, tout d'un coup, bienfaiteur indiscret,
Et la parole, et la vue, et l'ouïe,
Enfin tout ce qui lui manquait.
Vous le félicitez, bonnes gens, je parie!
Vous le croyez vengé des injures du sort:
Écoutez-moi, mes amis, je vous prie;
Vous verrez que vous avez tort.

A peine a-t-il les yeux ouverts à la lumière,
Qu'il voit ses chers Hurons, comme des furieux,
Pour un vil intérêt se déchirer entr'eux;
L'ami contre l'ami, le fils contre le père,
L'époux contre l'épouse incessamment en guerre;

Par-tout les passions luttant contre les droits,
Outrager, comme ici, la nature et ses lois.
Il voit des fous troquant leur nécessaire
Contre une perfide boisson,
Nuisible à la santé, funeste à la raison.
Il écoute, et n'entend que reproches, qu'injures,
Que propos insensés, mensonges et parjures.
Sa langue se délie : « O les sots, les fripons !
« Dit-il.... Quoi ! voilà ceux que je croyais si bons !
« O mes douces erreurs, combien je vous regrette !... »

Pour ces réflexions, honni de tous, maudit,
Comme ennemi public persécuté, proscrit,
Il lui fallut bientôt déloger sans trompette.
Il part, et sur la route aux passans il répète :
« On ne peut vivre heureux parmi les Iroquois,
« Sans être sourd, aveugle et muet à la fois. »

M. KERIVALANT.

LE DÉVOT PERSONNAGE.

TOUS les deux mois monsieur Lucas
S'en va de ses péchés faire laver son ame :
Ce train dévot ne m'en impose pas ;
Ce n'est point, j'en réponds, Dieu qu'il craint, mais sa femme.

M. F. DE TOURS.

PÉTITION

A SA MAJESTÉ

L'EMPEREUR ET ROI.

Vous n'avez point encor choisi votre *lecteur*,
Sire, permettez-vous qu'un zélé serviteur
Ose, pour cet emploi, briguer la préférence?...
De ma nouvelle mission
Je connais toute l'importance,
Et je veux la remplir avec distinction.
Maint philosophe habile en a fait la remarque;
Le devoir du *lecteur*, près d'un jeune monarque,
Est de louer souvent les hauts faits, les vertus
Des Marc Aurèle, des Titus,
Et des grands hommes de Plutarque....
Moi, pour vous rappeler des modèles si beaux,
Je peindrai les nobles travaux
Qui vous ont mérité l'empire,
Et vous croirez entendre lire
L'histoire de tous ces héros....
On dit qu'à votre cour austère
Les flatteurs doivent être assez mal écoutés;
Mais, dans mon heureux ministère,
Je pourrai quelquefois, sous des noms empruntés,
Vous offrir le tribut d'un éloge sincère;
J'applaudirai, sans vous déplaire,

A vos bienfaits consolateurs,
Bienfaits toujours présens, toujours chers à nos cœurs,
Et que le vôtre seul oublie....
Puis, lorsque votre ardent génie,
Après mille travaux divers,
Voudra se reposer d'une longue insomnie,
Alors je vous lirai mes vers.

M. DEDESSEY-DULEYRIS.

FRAGMENT

D'UN POÈME INÉDIT.

LES COSTUMES.

AUJOURD'HUI nos vaincus, autrefois nos vainqueurs,
De ces Romains fameux singes admirateurs,
Loin d'adopter les mœurs et les sages coutumes,
Nous n'avons imité que d'étranges costumes.
Nos grands hommes, dit-on, ressemblent à Titus!
Ils en ont les cheveux; en ont-ils les vertus?

Suis-je donc transporté dans Rome ou dans Athènes?
Quel déluge imprévu de Grecques, de Romaines!
Eh, ne trouve-t-on plus de Française à Paris?
Sous ces légers tissus dont, à nos yeux surpris,
Sans voiler ses appas le sexe s'enveloppe,
Que je vois de Phrynés pour une Pénéloppe!

M. DAMIN.

LES BIENFAITS DU SOMMEIL.

Toi qui jadis du Bernardin
Fêtais la couche pacifique,
O toi qu'invoqueraient en vain
L'ami perfide, l'assassin,
Le délateur au front d'airain,
Et le poète satyrique;
Sommeil, graces à tes bienfaits,
Dans ma profonde solitude,
Même au sein de l'inquiétude,
Je trouve le calme et la paix.
Quand, près de céder à mes peines,
Je gémissais dans les cachots,
J'ai dû souvent à tes pavots
D'alléger le poids de mes chaînes;
C'est à ton charme tout puissant
Que je fus redevable encore
D'avoir pu pressentir l'aurore
D'un avenir plus consolant.
Un songe à mon ame attendrie
Présenta ce jeune héros
Dont les innombrables travaux
Sauvèrent deux fois la patrie.
Sommeil.... que ne te dois-je pas?....
Quand je repose dans tes bras,
Tour à tour Laïs, Aspasie
Pour moi rivalisent d'appas;

Enfin, jusqu'à la prude Estelle,
Qui met un terme à ses rigueurs;
Pour qui jouit de tes faveurs,
Sommeil, il n'est point de cruelle.
Si je veux de l'ambition
Suivre la carrière brillante,
La plus flatteuse illusion
Remplit aussitôt mon attente;
Je régis mille et mille états;
Par-tout on me chérit en père;
Je fais le bien que n'ont pu faire
Jusqu'ici tant de potentats.
Quittant ce monde sublunaire,
Pour briller d'un nouvel éclat,
A l'aide d'un aréostat,
Sur l'un et sur l'autre hémisphère
Soudain je dirige mon vol;
Je déjeûne avec un brachmane,
Je dîne avec le grand mogol,
Et soupe avec une sultane.
Chemin faisant, à peu de frais,
Dans l'Inde arrive ma nacelle....
D'Holkar je seconde le zèle,
Et j'extermine les Anglais.
Je revois les bords de la Seine,
Et rentre enfin dans mes foyers:
Auteur chéri de Melpomène,
Je recueille force lauriers;
Le prix qu'on reçoit sur la scène
Vaut la couronne des guerriers;

Bientôt j'embouche la trompette
D'Horace glorieux rival;
Tibulle à peine est mon égal,
Quand je chante sur ma musette;
Par la douceur de mes accens
Après Parny je plais encore,
Et j'adopte une Eléonore
Qu'immortaliseront mes chants.
Ainsi, sans alarmer l'envie,
Des songes remplissent mes vœux;
Je puis me flatter d'être heureux
Au moins la moitié de ma vie.
Donc, sans vouloir réaliser,
Comme tant de foux, de vains songes,
Laissons-nous bonnement bercer
Par le prestige des mensonges.

Envoi à M. BELLEVILLE.

Préfet, favorisé du ciel,
Qui, dans le sein de ton ménage,
Possèdes le rare avantage
De jouir d'un bonheur réel,
Ah! qu'on doit te porter envie!
Ainsi que toi, qui peut trouver
Une femme aimable, accomplie,
Sans avoir besoin de rêver,
Est heureux pour toute la vie.

M. BLANCHARD DE LA MUSSE.

STANCES.

J'ai vu des époux s'aimer bien
Après trente ans de mariage ;
J'ai vu de quelques gens de bien
Le bonheur être le partage ;

J'ai vu nos nouveaux parvenus
Étonnés de leur opulence,
Tâcher d'acquérir des vertus,
Pour faire oublier leur naissance ;

J'ai vu des femmes de vingt ans
Charmantes sans être coquettes ;
J'ai vu des riches bienfaisans,
Et des babillardes discrètes ;

J'ai vu l'honnête homme en faveur,
Malgré l'envie au regard sombre ;
J'ai vu l'intrigant sans honneur
Chercher à se cacher dans l'ombre ;

J'ai vu du palais de Thémis
Bannir l'intrigue et le mensonge :
Mais quel malheur ! ô mes amis !
Je n'ai vu tout cela qu'en songe.

M. Lagache.

LA MORT D'AGANDECCA.

Fragment du Poème de FINGAL.

STARNO, long-temps vaincu par le brave Fingal,
Méditait contre lui des projets de vengeance :
Mais du roi de Morven qui fut jamais l'égal ?
Un jour enfin, cédant à son impatience,
Il appelle Snivan, vieillard dont les accords
Enflamment les héros d'une ardeur dévorante,
Jusqu'au palais des vents réjouissent les morts,
Et dans les champs guerrriers font voler l'épouvante.
« Vieillard, lui dit Starno, va sur les rocs d'Arven,
« Que de ses noires eaux baigne la mer profonde ;
« Va trouver, de ma part, cet astre de Morven,
« Ce jeune et beau guerrier, vainqueur des rois du monde.
« Je lui donne ma fille, espoir de mes vieux ans ;
« Ma fille Agandecca, la première des belles :
« Un azur lumineux brille dans ses prunelles ;
« Son sein a la blancheur de mes flots écumans.
« Dis au roi du désert que mon ame charmée
« A cet heureux hymen va devoir le repos ;
« Qu'il vienne, accompagné de ses vaillans héros,
« Recevoir de mes mains ma fille bien aimée :
« Elle sera le prix de ses nobles travaux. »

Au palais de Selma le vieillard se présente :
Fingal impatient ouvre le sein des eaux ;

Et son cœur que l'amour, que la gloire tourmente,
Devance sur les mers le vol de ses vaisseaux.

« Enfant de l'île solitaire,
« Salut, lui dit Starno : vous qui suivez ses pas,
« Illustres chefs, de vos combats
« Puissent mes fêtes vous distraire !
« Trois jours vous poursuivrez les cerfs de mes forêts;
« Trois jours vous remplirez la coupe hospitalière;
« Trois jours votre splendeur guerrière
« Consolera Starno de ses tourmens secrets. »

Ainsi parla le roi des neiges;
Et, sous les pas d'un chef si renommé,
Le lâche allait tendre des piéges.
Mon père cependant ne s'est point désarmé :
Couvert d'or et d'airain il s'assied à la fête.
En secret le meurtre s'apprête....
Les regards de Fingal troublent les assassins :
L'éclat de sa beauté, son front plein d'assurance,
Les glacent de terreur; et, loin de sa présence,
Ils vont tramer encor de sinistres desseins.
Déjà les cent harpes frémissent,
Les bardes chantent tour à tour
Les héros et les morts, les combats et l'amour,
Et nos braves leur applaudissent.
Ullin alors, Ullin, le barde de Selma,
Élève cette voix tendre et mélodieuse
Dont si long-temps la douceur nous charma.
La fille de Starno, belle et silencieuse,

L'écoutait, célébrant les exploits paternels.
Quelques larmes brillaient sous ses longues paupières.
Elle avait vu s'enfuir les hordes meurtrières,
Et connaissait, hélas! leurs complots criminels.
A l'aspect de Fingal, une subite flâme
Avait brûlé son jeune cœur:
Elle fit des vœux, dans son ame,
Pour les jours d'un héros son aimable vainqueur.
Mais la troisième aurore éclaire enfin la chasse:
Le sombre roi, suivi de féroces guerriers,
Part: mon père le suit; et déjà, plein d'audace,
Il perce les noirs sangliers.
Agandecca, soudain se présente à sa vue:
Le vent frémit dans ses cheveux épars;
Un effroi convulsif se peint dans ses regards...
Tremblante, et d'une voix émue:
« Fuis, aimable étranger, Starno veut ton trépas;
« La mort t'attend dans cette forêt sombre;
« Les ennemis environnent tes pas...
« Je connais ta valeur;... mais ils sont en grand nombre.

Mon père, furieux, appelle ses héros.
Les assassins surpris, à mille traits en butte,
Tombent; leur sang au loin fume, coule à longs flots,
Et l'immense forêt retentit de leur chûte.
Starno se réfugie au sein de son palais;
Ses yeux roulent sanglans sous des sourcils épais:
« Qu'on amène, dit-il, qu'on amène à son père
« L'aimable Agandecca: Fingal doit en ce jour
« Recevoir de mes mains une épouse si chère. »

Agandecca, dans le fond d'une tour,
Soupirait loin du choc des armes.
Les ordres de Starno redoublent ses alarmes...
Elle parut, le sein baigné de pleurs;
Elle parut!... le barbare s'élance,
Et, de la pointe de sa lance,
Perce ce sein d'albâtre.... O mortelles douleurs!
Elle tomba, comme du roc sauvage
Tombe un flocon de neige à l'heure où mille vents
Troublent le calme du feuillage
De leurs lugubres sifflemens.
Un horrible combat s'engage:
Fingal et ses amis, comme des feux vengeurs,
Dévorent de Starno la tribu pâlissante.
Mon père, entre ses bras vainqueurs,
Enlève Agandecca sanglante:
Il emporte à Morven son corps inanimé,
Le dépose, en pleurant, dans une grotte obscure;
Et chaque soir, de regrets consumé,
Vient gémir sur sa tombe, où le zéphyr murmure.

M. BAOUR-LORMIAN.

SUR UN ATHÉE.

Il nie avec raison une cause première;
Qui le voit et l'entend doit croire à la matière.

L'ORAGE DE LA FORÊT.

DIRIGEONS-NOUS sur le cours des ruisseaux.

Dans la forêt, de coteaux en coteaux,
Faible, égaré, j'erre depuis l'aurore;
Déjà la nuit allume ses flambeaux,
L'ombre s'étend et m'y retrouve encore.
Comment sortir de ces funestes bois?
Où rencontrer une main secourable?
Hélas! l'écho répond seul à ma voix...
L'espoir s'éteint... la fatigue m'accable...

Reposons-nous sur le bord des ruisseaux.

Mon sein se gonfle, et je respire à peine;
L'air est épais; le zéphyr, sans haleine,
N'agite plus ces flexibles roseaux:
Un tourbillon, précurseur de l'orage,
Fait retentir ses sourds mugissemens;
Avec lenteur s'avance le nuage,
Et le tonnerre, en sombres roulemens,
Annonce au loin son sinistre ravage.

J'ai vu l'éclair sillonner les ruisseaux.

Où me cacher?... Dieux!... tout mon sang se glace!
Ce sol affreux couvre-t-il des tombeaux?

Une ombre errante effleure sa surface,
Et près de moi se plonge dans les eaux.
Quel dieu cruel, de la rive infernale
T'envoie ici pour combler ma terreur ?
Répons,... viens-tu,... fantôme plein d'horreur,
Pour t'opposer à ma course fatale ?...

Fuyons !... fuyons ces funestes ruisseaux !...

Effroi trompeur ! une légère image,
Que les éclairs formaient sur le rivage,
En m'abusant, a troublé mon repos.
Mais j'apperçois... Ah ! bannissons la crainte ;
Les pas pressés dont la terre est empreinte
Vont me conduire au chemin des hameaux.
Plus de soucis ; cette flamme lointaine
Déjà m'indique une marche certaine.

Dirigeons-nous sur le cours des ruisseaux.

M. VAN-BEMMEL (de Bruxelles).

ÉPIGRAMME.

VOUS avez imprimé *Palissot !* bonne affaire !
Sur le Pinde il est en faveur.
— Détrompez-vous, monsieur; pareil auteur,
C'est la ruine d'un libraire.

LA TOURTERELLE ET LE MOINEAU FRANC.

FABLE IMITÉE DE *MOORE*.

AIMONS, mes bons amis, mais n'aimons qu'un objet;
C'est un trésor que la constance :
L'amour est le bonheur parfait,
Quand il croît par la jouissance.
A ce propos, je veux vous dire un fait.

Allumer tous les jours une flamme nouvelle
Était le vœu d'un moineau franc.
En fait d'amour, le plus galant
N'est pas toujours le plus fidelle.
Conduit par son vol inconstant
Dans le nid d'une tourterelle,
D'un amour ardent pour la belle
Le voilà qui brûle à l'instant.
Méfiez-vous, jeune femelle,
D'un joli petit freluquet
Qui vient, étalant son plumage,
De son amour vous présenter l'hommage :
C'est du caquet,
Pas davantage.
Le véritable amour est timide et discret;
Il a besoin qu'on le devine.

Il faut tromper lorsque l'on est coquet :
Aux pieds de la belle il s'incline ;
Vous êtes, lui dit-il, ma foi,
Une créature divine !
Oui, céleste ! mais, dites-moi,
Pourquoi, dans les soins d'un ménage,
Consumer ainsi vos beaux ans ?
Sont-ce là les amusemens
Faits pour le printemps de votre âge ?
Non, le ciel vous fit pour jouir :
En vous ornant de tant de grace,
Il vous créa pour le plaisir ;
Lui seul de vos beaux jours doit mesurer l'espace.
Jai, dit-elle, tant de bonheur,
Qu'à m'en offrir un plus flatteur
On peut perdre son éloquence.
L'oiseau prend à ces mots un air de suffisance :
Je n'aurai pas besoin de traits bien éloquens
Pour vous prouver que vos momens
Ont un emploi plus agréable :
La vérité sera palpable.
Des propos tendres et galans
Il passe au ton du persifflage,
Et prélude, d'un air railleur,
Sur les doux nœuds du mariage.
Son petit ton prend de l'aigreur ;
Il finit par de la fureur
Contre un éternel esclavage.
— Vous m'effrayez, dit la belle sauvage ;
-Vous me peignez l'hymen avec de vilains traits.

Un mot... Vous n'aimez donc jamais?
— Le plaisir seul a mon hommage.
— Tu n'aimes point... ah! malheureux;
S'écria cette tendre mère,
Tu n'aimes point... Quoi! toute entière
Ta vie à l'amour étrangère!
Si jamais un destin affreux!...
Qui soulagera ta misère?
Dans ton nid froid et solitaire
Tu seras seul à ta douleur;
Tu soupireras tes pensées
Sans qu'un souffle consolateur
Réchauffe tes ailes glacées.
Elle disait; un bruit charmant
Frappe son oreille attentive:
C'est son époux, c'est son amant;
Il vient calmer par l'aliment
Sa progéniture plaintive.
Elle vole; en ravissement
Tous deux confondent leurs tendresses;
Témoin de leurs douces caresses,
Le moineau fuit en soupirant.

M. D.......

ÉPIGRAMME.

Tu dis toujours du mal de moi,
Je dis toujours du bien de toi;
Mais je ne conçois pas quel malheur est le nôtre:
On ne nous croit ni l'un ni l'autre.

ANACRÉON A LYCORIS.

VIENS, Lycoris, Anacréon t'appelle ;
Viens animer et ma lyre et mes chants ;
A mes desirs sois sensible ou rebelle,
Ton seul regard suffit à mes accens.

Quand sur mon front ta bouche se repose,
Le Temps sourit et n'ose me vieillir :
Tu sais offrir l'image d'une rose
Qu'Amour promet à qui veut la cueillir.

Sois mon Hébé ; daigne remplir mon verre ;
Tu rends plus chers les bienfaits de Bacchus :
Pour qui te voit l'olympe est sur la terre ;
Ah ! dans mes bras viens imiter Vénus.

Mais laisse-moi présager mon ivresse...
Ton seul baiser hâte trop le plaisir ;
La volupté d'une heureuse vieillesse
Est de savoir prolonger le desir.

Madame DE MONTANCLOS.

CHANSON.

VOISENON ET LATTAIGNANT.

AIR : *Vaudeville d'Honorine.*

Vous voulez que je vous rappelle
Et Voisenon et Lattaignant ;
De leur portrait, s'il est fidelle,
Quel sera le rapprochement ?
Tous deux, au moins en apparence,
Voués jadis au célibat,
Ne m'offrent d'autre ressemblance
Que la soutane et le rabat.

Le dieu du Pinde a ses guinguettes,
Lattaignant y donna le ton ;
Flore et Cypris ont leurs toilettes,
L'Amour y glissa Voisenon.
A l'un ce dieu versa bouteille,
De l'autre il reçut le mouchoir ;
Lattaignant chanta sous la treille,
Et Voisenon dans le boudoir.

De Lattaignant l'esprit fertile
Fit tous les jours des vers nouveaux,
Et de sa muse trop facile
Il reste au plus vingt madrigaux :
Voisenon sut se faire lire,
Il séduisit, il attacha ;

Et le goût se plaît à redire
Qu'il conta mieux qu'il ne prêcha.

Les arts ont leur coquetterie ;
Voisenon en eut à l'excès ;
Et le clinquant, l'afféterie,
Lui ravirent quelques succès.
Passons-lui cette maladresse ;
Et pourtant il dut bien savoir
Qu'on n'a jamais moins de finesse
Que lorsqu'on veut trop en avoir.

On m'a conté que sur ses traces
L'amour balança l'amitié ;
Que parfois il vit moins de graces
Chez Favart que chez sa moitié :
Mais à tous deux rendant hommage,
Abbé discret, il n'a pas dit
Lequel il aima davantage,
Ou du talent ou de l'esprit.

Ce n'est qu'au temple de Cythère,
Par lui souvent préconisé,
Qu'avec Lattaignant, son confrère,
Voisenon est canonisé ;
Mais si, pour le talent de plaire,
On entre au royaume des cieux,
Tous deux y font, comme sur terre,
L'amusement des bienheureux.

M. DESFONTAINES.

DIALOGUE

ENTRE UN POÈTE ET SA MUSE.

LE POÈTE.

Quelle étrange fureur te porte à me poursuivre?
Sans toi serais-je un sot, et ne saurais-je vivre?
Muse, pour être heureux et pour me faire aimer,
Ai-je toujours besoin d'écrire et de rimer?
Eh! pour Dieu, laisse-moi m'occuper d'autre chose,
Vaquer aux soins divers que le devoir m'impose.

LA MUSE.

Tu n'y vaqueras point; je me fais une loi
De ne te point quitter, de m'attacher à toi,
De t'occuper sans cesse, à la ville, au village,
Et de ne point souffrir que ton esprit volage
Jamais, en aucun lieu, puisse avoir d'autre emploi
Que celui de rimer et de songer à moi.

LE POÈTE.

J'avais pensé d'abord, en te rendant hommage,
Faire de cette intrigue un simple badinage;
Te prendre, te quitter au gré de mes desirs,
Comme un amant léger, amoureux des plaisirs;
Mais en toi je crois voir une épouse acharnée,
Qui fait valoir les droits d'un fâcheux hyménée;

Qui du lit nuptial me faisant approcher,
En vertu d'un contrat me force à me coucher...
Tu le veux, j'y consens, et je reprends la plume;
Mais en de vains projets mon esprit se consume:
Sur des sujets tout neufs il voudrait s'exercer;
J'écrirais assez bien si je savais penser:
Penser avant d'écrire est pourtant nécessaire;
Je voudrais m'éloigner de la route vulgaire;
Je voudrais que mes vers, semés de nouveaux traits...

LA MUSE.

Rime toujours, mon cher, tu penseras après.

LE POÈTE.

Que vais je faire enfin?

LA MUSE.

Fais une tragédie.
Déterre dans l'histoire ou la mythologie
Quelque vieil assassin, quelque illustre bourreau;
Enchâsse ses forfaits dans un cadre nouveau;
Fais dans tes vers sanglans, dans tes scènes hardies,
Admirer ses fureurs aux tiennes réunies.
Toucher ne suffit plus: tâche de faire peur;
Sonde, avec Lemercier, les *abîmes du cœur;*
Rajeunis à ton tour d'antiques parricides,
En remuant encor la cendre des Atrides.

LE POÈTE.

Hélas! de tels sujets ne me conviennent pas,
Et je n'ai pas de goût pour les assassinats.

Je sais bien qu'aujourd'hui le parterre s'ennuie
Quand tout ne finit pas par une hémorragie :
Je ferais malgré moi plaisanter mes héros,
Et les tiendrais toujours sains, gaillards et dispos.

LA MUSE.

Hé bien, puisque le sang te déplaît sur la scène,
De Molière et Regnard aborde le domaine.

LE POÈTE.

Eh ! que faire après eux ? ils ont tout moissonné...
Il ne nous reste plus qu'un champ infortuné
Tout couvert de chardons, de ronces, d'herbes fades...

LA MUSE.

On y trouve du moins quelques *garçons malades*.

LE POÈTE.

Je voudrais faire rire, et je vois à regret
Qu'on chercherait en vain...

LA MUSE.

Je ris de ton projet.
Le rire est condamné dans ce siècle risible :
En bonne compagnie il n'est plus admissible ;
Il est aux boulevards à peine pardonné.
Méprisé du beau sexe, il est abandonné
Aux bourgeois du Marais, aux courtauds de boutiques,
Qui n'ont pas le moyen d'être mélancoliques.

LE POÈTE.

Je renonce à briller au théâtre français,
Si la tristesse seule y donne des succès.

LA MUSE.

Hé bien; sur l'épopée il faut monter ta lyre;
Fais un poème.

LE POÈTE.

Il faut que le public respire.
De poèmes sans fin nous l'avons harassé:
On en a fait, je crois, quatre cents l'an passé.
Moi-même j'ai grossi le catalogue immense
De ces productions qui désolent la France;
J'ai, d'un ton didactique, appris à l'univers
L'art de boire et manger, en quatorze cents vers:
Tu le sais.

LA MUSE.

Je t'attends aux *œuvres fugitives*.
La Loire ou le Lignon n'ont-ils pas sur leurs rives
Quelques Amaryllis ou quelques Margotons
Que l'on puisse adorer et poursuivre en chansons?
Aux lieux qu'ont illustrés les Hilas, les Silvandres,
On doit, même en vers durs, dire des choses tendres.
L'amour te fournira mille termes charmans
Qui font des vers fort beaux, quoique vides de sens.
A des amis en l'air adresse des épîtres;
Dis-leur qu'ils sont du goût les souverains arbitres;
Ensuite, à leur défaut, réponds-toi poliment;
N'épargne pas l'éloge à ton petit talent.

C'est ainsi qu'en usant d'innocens stratagêmes,
Ceux qui manquent de gloire en composent eux-mêmes.
Enfin, si ton esprit, sec, aride et brutal,
Ne peut arriver même au plus froid madrigal,
Les Grecs et les Latins ont de quoi te suffire;
Ils sont là toujours prêts à se laisser traduire.
Je t'offre leur esprit pour le mêler au tien :
C'est un mélange utile, et qui ne coûte rien.
Traduis-les en détail, pour épargner ta peine;
Donnes-en des fragmens une fois par semaine;
Et bientôt, sans effort, avec l'aide du temps,
Tu te feras un nom, de fragmens en fragmens.

LE POÈTE.

J'emploirais volontiers ce moyen salutaire,
Mais la langue des Grecs ne m'est pas familière;
Et souvent, pour comprendre un poète latin,
J'ai besoin d'implorer l'aide d'un calepin;
Je craindrais de tomber en d'étranges méprises,
Et de faire aux anciens dire quelques sottises.

LA MUSE.

Je te tiens sur ce point suffisamment instruit.
On ne lit plus, mon cher, les auteurs qu'on traduit.
Il vaut mieux s'en fier aux versions en prose :
Un poète traduit *librement*, et pour cause;
Il imite plutôt. Aux auteurs imités
Il ne manque jamais de prêter des beautés....
Horace, Juvénal, Ovide et leurs semblables,
A force d'être beaux, ne sont plus connaissables.

LE POÈTE.

J'adopte sur-le-champ ce commode travail.
Horace me fournit une épître sur l'ail;
J'emprunte une tempête, un combat de Virgile
Je cherche dans Homère une fureur d'Achille;
Je choisis dans Ovide, entre mille morceaux,
Une métamorphose, un fragment du chaos...

LA MUSE.

C'est assez; te voilà dans un chemin facile:
Libre d'invention, ton esprit est tranquille.
Dans le premier musée entre sans compliment,
Et demande à ton tour à briller un instant.
Lis, du haut d'une estrade, entre quatre chandelles,
Tes œuvres à la fois antiques et nouvelles.
Par des gestes galans, par des airs gracieux,
Des Saphos du quartier fixe sur toi les yeux.
Leurs mains à t'applaudir se tiendront toujours prêtes...
Les bravos partiront de toutes les banquettes...
Que sait-on?... quelque jour, dans un heureux moment,
La chose peut aller jusqu'au couronnement.

M. BERCHOUX.

DISTIQUE.

MES amis, nulle part il n'est de vrais amis;
Ainsi parlait un Grec: je suis de son avis.

MA PROFESSION DE FOI,

A ZYRPHÉ AMÉLIE,

Qui me demandait si j'étais athée et matérialiste.

Des esprits forts abjurant le langage,
Je crois, je te l'avoue, à ces êtres parfaits
Dont tes rares vertus me présentent l'image;
Et l'amant d'Amélie, en voyant tant d'attraits,
A reconnu les dieux dans leur plus bel ouvrage:
Qu'ils règnent pour jamais avec toi dans mon cœur!
Je dois à leur bonté, que l'incrédule outrage,
Et ton amour et le bonheur;
Eux-mêmes ont formé le doux nœud qui nous lie,
Et, pour doubler encor notre félicité,
Ils laissent échapper vers notre ame ravie
Un rayon bienfaisant de l'immortalité.
Oui, si dans le tombeau l'athée inconsolable
N'apperçoit qu'un gouffre effroyable,
Asile éternel du néant,
Pour nous, ô ma chère Amélie,
C'est le passage consolant
Du séjour de la mort au temple de la vie...
Tu l'espères en vain, me dit un froid penseur;
Ce brillant avenir n'est qu'un songe trompeur,

Et notre ame soumise aux lois de la matière,
Dans la nuit du trépas.... Arrête, téméraire !
D'un fol espoir si je me suis flatté,
Cruel, laisse-moi ma chimère;
Je la bénis, je la préfère
A ton affreuse vérité...
Non, non, l'amant fidèle à la beauté
Dont il mérita la tendresse,
Pour contempler et chérir sa maîtresse
N'a pas trop de l'éternité.

Envoi à M. DELILLE, *après avoir lu son Dithyrambe sur l'*Immortalité.

MÊME sujet par nous deux fut traité;
Mais on ne lira point mes rimes imparfaites :
Lorsque l'univers enchanté
Applaudit aux accens du plus grand des poètes,
Un jeune troubadour peut-il être écouté?...
Toi seul ravis tous les suffrages,
Et notre sort diffère ainsi que nos talens :
Cette immortalité que célèbrent nos chants
Et que desirent les vrais sages,
Moi, je l'attends des dieux... et toi de tes ouvrages.

M. DEDESSEY-DULEYRIS.

FRAGMENT
D'UN POÈME SUR LA MUSIQUE.
GUERRE DES BOUFFONS,

(En 1777 et 1778.)

DANS ce moment la guerre s'alluma.
La cour d'abord redouta l'incendie ;
Mais, en riant, d'Argenson le calma,
Et protégea la bouffonne (1) applaudie.
Aux deux partis il accorde un champ clos :
C'est le parterre ; et du coin de la reine
Au coin du roi s'étend la noble arène.

Muse, dis-moi quels sont là tes héros ?
Les deux Atlas de l'Encyclopédie
Ont embrassé ta querelle hardie.
L'un (2), philosophe ingénieux, profond,
Comme Pascal, ayant sondé le fond
De la nature et surpris ses mystères ;
Comme Pascal, peignant les caractères ;
En traits piquans non moins que lui fécond,
Plus gai que lui dans ses touches légères,
Aimait à rire à l'opéra bouffon
Avec Canais, Chastelux et Buffon.

(1) La Tonelli.

(2) D'Alembert.

L'autre (1), au front calme, à la tête brûlante,
Portant au loin sa vue étincelante,
Et d'un œil d'aigle observant tous les arts,
Tendre, éloquent, sublime en ses écarts,
Venait le soir, avec d'Holback le sage,
D'un chant léger applaudir le passage.
Là, Saint-Lambert, esprit juste et perçant,
Voit pour ta gloire un empire naissant.
Laissez, dit-il, les graces naturelles
Parler aux cœurs, ils seront tous pour elles.
Helvétius, prosélyte soumis,
Croyait aimer ce qu'aimaient ses amis.
L'ardent Rousseau, qui commençait à poindre,
Et qui du monde était moins ennuyé,
Avait son poste à l'orchestre appuyé :
De tes vengeurs ce ne fut pas le moindre.
Morellet, jeune, et déjà plein de cœur,
Sourit de voir que le péril approche;
Il est venu, son Rabelais en poche,
Et sur la foule il jette un œil moqueur.
Roux et d'Arcet, pour défendre ta gloire,
Étaient sortis de leur laboratoire.
D'un tas de lois Bouchaud vient foudroyer
Cette gothique et barbare coutume
Qui condamnait le monde à s'ennuyer;
Et de ses mains déployant le volume,
Il fit trembler la salle et le foyer.

---

(1) Diderot.

Tu vois La Tour, qu'un même zèle enflâme,
De tes héros peindre l'esprit et l'ame :
Heureux, dit-il, si mon frêle pastel
Comme leur nom pouvait être immortel ;
Mais ton Achille, ou plutôt ton Ulysse,
C'est l'ami Grimm, Muse, il faut l'avouer ;
Et de tous ceux que je viens de louer
Nul n'égala ton Prophête (1) en malice.
Sous ces grands chefs s'assemblait la milice.

J'étais du nombre, et je parle en soldat,
Soldat obscur, mais présent au combat.
Sous Grimoald (2) l'autre parti se range,
Vieil amateur, bon homme épais et lourd,
Que l'opéra semble avoir rendu sourd.
Ce Grimoald n'a jamais pris le change
Sur la valeur d'un ouvrage nouveau.
Chez lui Rebel (3) va consulter l'oracle;
C'est le Calchas du lyrique spectacle ;
Depuis trente ans c'est l'oracle du beau :
D'abord Lulliste, et détestant Rameau,
Puis de Rameau zélateur emphatique,
Et des Bouffons ennemi fanatique,
Tout l'Opéra roule dans son cerveau.

MARMONTEL.

---

(1) Allusion au Petit Prophête de GRIMM.

(2) Bombarde.

(3) Alors directeur de l'Opéra.

LE GRAND SEIGNEUR ET LA VEUVE.

Un grand seigneur, fier de son opulence,
De ses cordons, de son rang à la cour,
S'avisa de parler d'amour
A veuve aimable et simple en apparence.
« Mon goût pour vous, disait-il, est très-vif;
« Votre regard est expressif,
« Et me promet un sort digne d'envie :
« De mon côté, je veux que votre vie
« Soit un tissu de fortune et d'honneur!... »
Cela se peut, répondit l'Artémise;
Mais un doute m'agite et suspend mon bonheur :
Dites; l'égalité sera-t-elle permise,
Et pourrai-je par-tout vous nommer mon vainqueur?
— Oh! non. — Attendez-donc, pour régner sur mon cœur
Que la volupté soit une fille soumise,
Et que le doux plaisir s'appelle monseigneur.

Madame de Montanclos.

A SOPHIE.

A l'age heureux où vingt printemps à peine
M'ont amené par des sentiers fleuris,
Pourquoi faut-il que d'une ombre soudaine
En ce moment mes beaux ans soient flétris?
Dans les regrets s'écoule ma jeunesse,
La sombre nuit succède au plus beau jour;...
Seul, je gémis et je me plains sans cesse
D'avoir vingt ans et d'ignorer l'amour.

Qu'ai-je donc fait de ma gaîté première?
Elle a passé comme un songe flatteur;
Et le réveil, en ouvrant ma paupière,
Avec le jour m'a rendu ma douleur.
Fille du ciel et sœur de la jeunesse,
Douce gaîté, m'as-tu fui sans retour?
Faut-il gémir et me plaindre sans cesse
D'avoir vingt ans et d'ignorer l'amour?

A mes ennuis, à mon chagrin sauvage
Plaisent les bois et leur sombre épaisseur:
Le calme, hélas! est-il sous leur ombrage?
Où le trouver, s'il n'est pas dans mon cœur?
Le jour me voit plongé dans la tristesse,
Et quand la nuit a commencé son tour,
Je pleure encore, et je me plains sans cesse
D'avoir vingt ans et d'ignorer l'amour.

Premier des biens, tranquille indifférence,
Ramène-moi les jours de mon bonheur;
Reviens du moins partager ma souffrance,
Tendre amitié qui remplissais mon cœur.
Reviens... Que dis-je? une plus douce ivresse
Charme mes sens et m'enivre à son tour.
Je gémissais;... mais toute plainte cesse,
J'ai vu Sophie, et j'ai connu l'amour.

M. A. M.

AU POÈTE ABEILLE.

ABEILLE, arrivant à Paris,
D'abord, pour vivre, vous chantâtes
Quelques messes à juste prix;
Puis au théâtre vous lassâtes
Les sifflets, par vous renchéris.
Quelque temps après fatiguâtes
De Mars l'un des grands favoris,
Chez qui pourtant vous engraissâtes.
Enfin, digne aspirant, entrâtes
Chez les quarante beaux esprits,
Et sur eux-mêmes l'emportâtes
A forger d'ennuyeux écrits.

Jean RACINE.

UN BAISER OU LA ROSE.

STANCES.

LA jeune amante de Colin,
Lison, au lever de l'aurore,
Retournait au hameau voisin;
Une rose parait son sein...
Son sein était plus frais encore.

Colin, jaloux de se venger
Du froid qu'à sa flamme elle oppose,
Accourt, et prêt à tout oser :
Bergère, il me faut un baiser,
Un baiser, dit-il, ou la rose.

Un amant a toujours raison
De la vengeance qu'il médite :
Le baiser fut pris en pur don;
Mais, hélas! la pauvre Lison
Pour ce baiser n'en fut pas quitte.

Colin veut la rose à l'instant :
Pour la rose il fallut combattre;
Accordez un pied à l'amant,
Il ne sera jamais content
Avant que d'en avoir pris quatre.

A céder la rose à son tour
Il fallut enfin se résoudre...
Une belle contre l'Amour,
C'est un pigeon contre l'autour,
C'est un roseau contre la foudre.

Lison veut en vain refuser
Un bien dont le traître dispose;
Elle gémit: pour l'appaiser,
Colin lui rendit le baiser;
Mais le fripon garda la rose.

M. R. L.

CONSEIL AUX AMIS.

MORTELS aimans, vous, ô vous de qui l'ame
Se plaît à vivre en une autre moitié,
Comme vestale entretenez la flâme
Sur l'autel pur de la sainte amitié.
Veillez-y bien! gardez bien que l'on ose
Désenchanter ce bonheur de vos jours.
Le sentiment est semblable à la rose;
Flétrie une heure, elle l'est pour toujours.

M. LE BRUN.

A MON PETIT PARTERRE.

PETIT clos où parmi mes fleurs
Je vois un bouquet pour Lisette,
Dont je sens les douces odeurs,
D'où j'entends chanter la fauvette,
Charme mes yeux par tes couleurs!
Déjà me rit la violette.
Beauté simple, et vive et discrète,
La Vallière lui ressemblait.
Comme elle humble et douce elle était;
Point fière, point ambitieuse,
Sans art, sans bruit, sans faste heureuse,
C'était pour aimer qu'elle aimait.
Avec ta houpe fastueuse,
Toi, pavot dangereux, va-t'en;
Porte ailleurs ta tête orgueilleuse;
Tu me rappelles Montespan.
Et toi, gentille marguerite,
Te voilà! montre-moi, petite,
Tes points d'or, tes lames d'argent!
O vous que mon œil diligent
Dès le matin vient voir éclore,
Lis si pur, si frais, si brillant
Des feux et des pleurs de l'Aurore;
Et toi, rose, ou fleur de l'amant,
Que Vénus de son teint charmant,
De son souffle embaume et colore,

Pour moi croissez, vivez encore;
Nous n'avons tous deux qu'un moment.

M. Ducis.

TRADUCTION

DE LA 44e ODE D'ANACRÉON.

Cette nuit, en sommeillant,
Je croyais avoir des ailes;
Devant l'Amour avec elles
Je fuyais rapidement.
Sa marche paraissait lente,
D'un plomb la masse pesante
Chargeait ses pieds délicats:
Bientôt, contre mon attente,
Je me trouve dans ses bras.
Non, ce n'est point un mensonge;
Je te comprends, heureux songe.
J'ai de mes autres amours
Brisé la chaîne légère;
Mais les nœuds de la dernière
Vont me fixer pour toujours.

M. A. S...

CHANSON.

LES MASQUES.

Le carnaval, pour tous les hommes,
Avec raison a des attraits;
Mais, pauvres dupes que nous sommes!
Nous seules en payons les frais.
Sous le masque de la constance,
Quand l'époux cache ses desirs,
Nous baignons de pleurs en silence
Le masque riant des plaisirs.

Dorval voulant à la campagne
Passer un jour de carnaval,
Fait ses adieux à sa compagne;
Mais elle veut suivre Dorval:
Il lui jure, avec un sourire,
Qu'il sera bientôt de retour....
Combien un époux a d'empire
Avec le masque de l'amour.

Dorval n'est pas bien loin encore,
Déjà le regret le poursuit;
Mais de Momus, de Therpsicore,
Le temple enfin s'ouvre à minuit.
Le masque de la perfidie
Devrait-il jamais se montrer

Où le masque de la folie
A seul le droit de pénétrer ?

Elle y court, l'ennui l'accompagne ;
Mais est-ce une réalité ?
L'époux qu'elle croit en campagne,
Est aux genoux d'une beauté.
Hélas ! que faut-il qu'elle fasse ?
Son sexe lui dit de punir ;
Mais quel époux n'obtiendrait grace
Sous le masque du repentir ?

Bientôt, par plus d'une caresse,
Il sait faire oublier ses torts :
Ainsi le masque de l'adresse
Sait embellir tous les dehors.
Époux convaincus d'inconstance,
Prenez ce masque pour qu'un jour
Le bandeau de la confiance
Ramène oelui de l'amour.

Madame PÉRIER.

ÉPIGRAMME.

LA vertu de Doris est, dit-on, un modèle :
Je n'en suis pas très-ébloui ;
Le péché n'eut jamais grande prise sur elle,
Elle est aussi laide que lui.

L'ENFANT ET LE PAPILLON.

FABLE.

Près d'un ruisseau, dans une plaine,
Sur l'herbe reposait un jeune villageois
Muni d'un gros pain noir et mangeant quelques noix
Qu'il ouvrait, sans beaucoup de peine,
Avec l'aide de ses dix doigts.
Un papillon s'offre à sa vue,
Il est léger, il est charmant:
Son corps aérien déploie, en voltigeant,
Les brillantes couleurs qu'Iris prête à la nue.
Pour le saisir au vol l'enfant part, s'évertue,
Lève la main, s'élance et l'attrape à l'instant.
Vous jugez de sa joie! hé bien, qu'en va-t-il faire?
Où le loger? Pour cette fois
Il est en peine, il délibère:
Bref, le rusé petit compère
Lui donne pour asile une coque de noix.
Il s'applaudit; c'est à merveille!
Des yeux il couve son trésor.
Voyons; dort-il? bon! il sommeille:
Il ne l'eut pas troqué contre son pesant d'or.
Mais un autre penser tout à coup le captive,
Et bientôt il confie à l'onde fugitive
Ce qu'il a de plus cher, ce qu'il a de plus beau.
Comme en ses yeux la gaité brille

Alors qu'il voit flotter sur l'eau
Le papillon dans la coquille !
C'était pour lui vraiment un plaisir bien nouveau.
Du ruisseau, par malheur, la pente était rapide;
La coquille cède au courant,
Il l'entraîne, elle fuit : bientôt un flot perfide
Vient l'engloutir en tournoyant.
L'enfant, des yeux, sur cette onde légère,
Cherche son papillon qui déjà n'était plus,
Trépigne de dépit, pleure et se désespère :
Mais ses regrets sont superflus.

Cet enfant était fou !... mais est-il donc plus sage
L'homme qui, mécontent d'un honnête héritage,
Sur un frêle vaisseau l'expose quelquefois
A la merci des autans et de l'onde?
Ne ressemble-t-il pas au jeune villageois
Confiant au ruisseau, dans la coque de noix,
Ce qu'il a de plus cher au monde?

M. AGNIEL.

ÉPIGRAMME.

Du barreau chancelant le soutien et l'honneur,
Dorante ne perdit qu'une cause en sa vie :
Sa gloire n'en fut point ternie;
Il plaidait pour un procureur.

IMITATION D'ANACRÉON.

ODE.

AIMABLE hirondelle
Que zéphir rappelle
Chez moi tous les ans,
Tes amours renaissent,
Tes feux reparaissent
Avec le printemps;
Mais quand la froidure
Fait à la nature
Sentir ses rigueurs,
Ton cœur plus paisible
Devient insensible
Aux tendres ardeurs.

Un feu me consume;
Qu'en mon sein allume
Un dieu tout-puissant,
Et sa violence
Va dans le silence
Sans cesse croissant.
A l'aride plaine
Chaque hiver ramène
L'humide fraîcheur,
Et laisse mon ame
En proie à la flame
Que nourrit mon cœur.

Ah ! peux-tu m'apprendre
L'art de me défendre
Du cruel Amour ?
Montre-moi l'asile
Où tu vis tranquille
Jusqu'à ton retour ;
J'irai sur tes traces
Affronter les glaces
De lointains climats,
Pourvu qu'en ma fuite
Le dieu que j'évite
Ne me suive pas.

Frivole espérance !
Où fuir la présence
De ce maître altier ?
Par quel stratagême,
Si dans mon cœur même
Il est tout entier ?
En vain jusqu'à l'ourse
Je prendrais ma course,
Volant comme toi ;
J'y verrais ma vie
Encore asservie
Sous sa dure loi.

Amour, si je traîne
Pour toujours ma chaîne,
Daigne l'alléger ;
Force la bergère

Pour moi trop sévère
A la partager.
Esclave avec elle,
Soumis et fidelle,
J'aimerai mes fers;
Et pour ta victoire,
Je voue à ta gloire
Ma lyre et mes vers.

M. ANDRÉ MORELLET.

A MADAME LA DUCHESSE
DE SAXE-GOTHA.

LOIN de vous et de votre image,
Je suis sur le sombre rivage;
Car Plombière est, en vérité,
De Proserpine l'apanage:
Mais les eaux de ce lieu sauvage
Ne sont pas celles du Léthé;
Je n'y bois point l'oubli du serment qui m'engage;
Je m'occupe toujours de ce charmant voyage
Que dès long-temps j'ai projeté.
Je veux vous porter mon hommage;
Je n'attends rien des eaux et de leur triste usage;
C'est le plaisir qui donne la santé.

VOLTAIRE.

A L'EMPEREUR DES FRANÇAIS,

Après lui avoir présenté une Ode sur la Bataille de Marengo.

Un jour qu'Alexandre faisait
De ses phalanges la revue,
Un pauvre auteur qui le guettait
Tant s'agita que, malgré la cohue,
Il parvint à lui présenter
De pauvres vers que sa pauvre cervelle
Venait récemment d'enfanter
Sur le fameux combat d'Arbelle.
Avec indulgence et bonté
Le monarque accueillit ce mince et plat ouvrage
Qu'un zèle, sans doute peu sage,
A ce poète avait dicté.
« J'accepte volontiers, lui dit-il, votre hommage;
« Vos vers sont, mon ami, faibles et languissans;
« Néanmoins, pour votre salaire,
« Je vous accorde cent talens, (1)
« A la charge de n'en plus faire. »

ENVOI.

O vous qu'en dépit d'elle admire l'Angleterre!
Émule d'Alexandre en intrépidité,
Montrez-vous son émule en générosité,
Au même prix faites-moi taire.

M. Artaud.

(1) Le talent correspondait à 5,400 liv. de notre monnaie.

RONDEAU IRRÉGULIER.

QUAND on est roi, l'on a plus d'une affaire,
Voisins jaloux, arsenaux à munir,
Peuples hargneux, complots à prévenir,
Travaux en paix, dangers en guerre:
Ma foi, je crois qu'on ne s'amuse guère,
Quand on est roi.
Roi tout de bon; car d'un roi pauvre hère,
Comme il en est, j'aime assez le métier;
J'en ai tâté pendant un jour entier (1);
Ce jour-là je fis bonne chère,
Je ris, je bus, tout alla bien;
Car il est un dieu tutélaire
Par lequel on fait tout sans se douter de rien,
Quand on est roi.

J'eus des courtisans véridiques;
En dormant j'achevai des exploits héroïques;
Illustre à mon réveil, j'occupai l'univers;
Vraiment, je fis des lois; je les fis même en vers.
— En vers mauvais. — Qui vous dit le contraire?
Certain marquis,
D'un goût exquis,
Les trouva tels sans me déplaire.
Il eût, pour prix de sa sincérité,

(1) L'auteur avait été roi de la fève.

Sous un autre Denis perdu sa liberté.
On peut aux gens de bien accorder ce salaire,
Quand on est roi

Pour moi, je n'en fis rien ; car je suis débonnaire.
A votre avis, pourquoi me serais-je fâché?
Vers et prose de roi sont mauvais d'ordinaire;
Et ce n'est pas un grand péché :
C'est le moindre qu'on puisse faire,
Quand on est roi.

DIDEROT.

SUR PALISSOT.

TRAÎNANT sans goût, sans imaginative,
Sur le papier une plume massive,
Vouant toujours ses lecteurs à l'ennui,
Et par ses traits ne flétrissant que lui;
Je voudrais bien qu'il nous dît à quel titre,
De nos renoms s'établissant l'arbitre,
En souverain il lance ses arrêts?
Est-on si fier quand on a fait *Zarès* (1)?

ROBBÉ.

---

(1) Tragedie la plus froide qui ait jamais été représentée sur la scène française.

ODE

Sur l'avilissement du Trône et de la Nation. (1)

Il n'est plus ce temps où la lyre
Du sein de l'orageux empire
Attira les dauphins émus,
Ravit Euridice au Tartare,
Et bâtit ces murs où Pindare
Charmait la race de Cadmus !

J'ai vu les muses éplorées
Fuir tes rives déshonorées,
O rivale de Sybaris !
J'ai vu tes héros disparaître,
Et plus d'une Hélène y renaître,
Fatale aux neveux de Pâris.

Non, non, le cygne de l'Ismène
Jamais aux rives de la Seine
N'eût tenté d'essor généreux :
Le Génie adore la Gloire,
Et des regards de la Victoire
Emprunte ses plus nobles feux.

(1) Cette Ode fut composée sous Louis XV, lorsque nous étions avilis par nos défaites multipliées ; lorsque la honte et la corruption du trône rejaillissaient sur la nation, et lorsque le nom Français était devenu presque une injure.

A ses chants applaudit l'Alphée ;
A ses chants l'horrible Tiphée,
Sous le poids de l'Etna fumant,
Respire ; et, dans sa triple serre,
L'aigle des dieux sent leur tonnerre
Frémir d'un saint ravissement.

Peuple servile! ames glacées !
Pour vous la muse des Alcées
N'enfante que de vains accords ;
Et votre mollesse hautaine
Jamais de l'audace thébaine
N'a senti les divins transports.

Ici la honte est couronnée ;
La vertu rampe profanée
Sous le char du crime insolent :
Nul frein à l'aveugle licence ;
Thémis y flétrit l'innocence ;
Tout meurt sous un sceptre indolent.

Les Anténors vendent l'empire ;
Thaïs l'achète d'un sourire ;
L'or paie, absout les attentats.
Par-tout, à la cour, à l'armée,
Règne un dédain de renommée,
Qui fait la chûte des états.

Il n'est plus de gloire unanime ;
Plus de cet espoir magnanime
Qu'enflammait l'aspect du danger.
O nation vile et flétrie !

Tu ne connais plus la patrie ;
Comment saurais-tu la venger ?

Mars a rougi de tes outrages ;
Mars a vu tes faibles courages
Trahir le destin de Francus (1) :
Tes héros, voués à la fuite,
Tombent sous les coups de Thersite
Surpris de les avoir vaincus.

Était-ce pour ces destinées
Que, trompant les mains acharnées
Des Grecs armés contre ses jours,
Le fils d'Hector, fendant les ondes,
Atteignait ces rives fécondes
Où le Rhône achève son cours ?

Troie en vain sortit de sa cendre ;
Tous les maux qu'a prédits Cassandre
Poursuivent le sang d'Hélénus :
Plus faible que l'amant d'Œnone,
C'est Priam, c'est un roi qui donne
Le sceptre aux filles de Vénus.

M. LE BRUN.

---

(1) Nos anciennes chroniques font descendre nos Français de Francus, fils d'Hector et de Pâris.

Vous de qui l'Athénée à Minerve est voué.
Soutenez des talens la pompe renaissante,
Et qu'un luxe décent, par le goût avoué,
Celui qu'un grand état encourage et modère,
Fixe dans l'atelier l'ouvrier sédentaire,
Et l'art de ses tissus de l'Europe envié.
Ainsi puisse des dieux la bonté tutélaire,
Sanctionnant les lois de votre auguste époux,
Pour la félicité des peuples de la terre,
Rendre à jamais héréditaire
Ce qu'on admire en lui, ce qu'on adore en vous.

M. Berenger.

MES DERNIERS GOUTS.

Adieu, passé, songe rapide
Qu'anéantit chaque matin;
Adieu, longue ivresse homicide
Des amours et de leur festin;
Quel que soit l'aveugle qui guide
Ce monde, vieillard enfantin,
Adieu, grands mots remplis de vide,
Hasard, providence ou destin.
Fatigué, dans ma course aride,
De gravir contre l'incertain,
Désabusé comme Candide,
Et plus tolérant que Martin,
Cet asile est ma Propontide,
Et j'y cultive mon jardin.

Beaumarchais.

LE RETOUR AU VILLAGE.

Je vous revois, charmans asiles,
Où, loin du tumulte des villes,
S'écoulèrent mes premiers jours;
Je revois ces champs, ces prairies,
Ces bois et ces grottes chéries,
Refuge sacré des amours.

Loin des hommes, loin de l'envie,
Que n'ai-je pu cacher ma vie
Au milieu des sombres forêts;
Ou bien, suivant un soc utile,
Au sein d'une terre fertile
Ouvrir de pénibles guérets?

Par les destins toujours contraires,
De ces retraites solitaires
Jeune encor, je fus écarté;
Sans expérience et sans guide,
Au travers d'un monde perfide
Bientôt je me vis emporté.

O jours fugitifs de délire,
Où l'espérance, au doux sourire,
De fleurs embellit l'avenir;
Bonheur, agréable chimère,

On poursuit une ombre légère
Quand on cherche à vous obtenir !

J'étais bien simple et bien timide
Lorsqu'une séduisante Armide
Embrasa mon cœur et mes sens ;
Je pensais, dans ma folle ivresse,
Goûter près de l'enchanteresse
Des plaisirs toujours renaissans.

Vaine espérance !... l'infidelle
Me trahit, et j'allai loin d'elle
Soupirer de sa cruauté ;
J'aimais encore l'inhumaine,
Et le temps seul brisa la chaîne
Qui m'attachait à sa beauté.

Remplissons, dis-je alors, le vide
D'un cœur de doux plaisirs avide,
Et livrons-nous à l'amitié !
Du sort j'éprouvai la colère,
Et mon ami le plus sincère
Vint m'offrir... toute sa pitié.

Que faire ?... rechercher la gloire !
Mais, hélas ! si je dois en croire
Des témoignages non flatteurs,
Souvent cette altière maîtresse
Abandonne dans la détresse
Ses plus zélés adorateurs.

Amour, amitié, renommée,
Ne seriez-vous qu'une fumée,
Un songe sans réalité?
Et, loin d'errer à l'aventure,
N'est-ce qu'en suivant la nature
Qu'on trouve la félicité?

Ah! cachez-moi sous vos ombrages,
Arbres touffus, épais bocages,
Heureux domaine du repos;
Et sous vos arcades antiques
Que j'entende des chants rustiques
Et le bêlement des troupeaux!

Jamais, dans ces riantes plaines,
L'aspect des misères humaines
De larmes ne voila mes yeux;
L'homme, ennemi de la licence,
Y conserve encor l'innocence
Et les mœurs de nos bons aïeux.

Heureux habitans des campagnes!...
Ils trouvent près de leurs compagnes
L'amour et la fidélité;
Et d'une vie industrieuse
Nulle pensée ambitieuse
N'interrompt la tranquillité.

Au dernier jour de la semaine,
Quand l'airain sacré les ramène

Aux solennités du hameau,
La religion leur révèle
Les biens d'une vie immortelle
Et les mystères du tombeau.

Leur existence est ignorée;
Leur cendre n'est point honorée
Par des monumens fastueux;
Mais il suffit qu'un cœur sincère,
Un fils, une épouse, une mère
Répète : Ils furent vertueux!

M. A. JAY.

HUITAIN.

CERTAIN Gascon disait à sa mignonne:
Vous n'avez pas toujours la même humeur:
Jé vois en vous été, printemps, automne,
Et volontiers mon amour lé pardonne;
Un doux caprice ajoute à mon ardeur.
Mais point d'hiver, entendez-vous, la belle?
Point dé frimas jamais dans votre cœur;
Sinon, sandis! jé mé fais hirondelle.

M. FÉLIX FAULCON.

IMITATION

DE L'ODE D'HORACE,

Ne sit ancillæ tibi amor pudori, etc.

Tu rougis qu'une esclave ait enflammé ton cœur;
Hé bien, qu'a de honteux le charme qui t'entraîne?
Souvent une captive a soumis son vainqueur,
Et la beauté par-tout a rang de souveraine.

Une esclave enchaîna le fils de Télamon;
De Briséis Achille a reconnu l'empire;
Et pour donner des lois au fier Agamemnon,
D'une esclave troyenne il ne faut qu'un sourire.

Lorsqu'enivré d'orgueil, de ces fameux remparts,
Qu'Hector n'a pu sauver, il vient fouler la cendre,
La fille de Priam se montre à ses regards,
Et le vainqueur de Troie est aux pieds de Cassandre.

Qui sait, ami, qui sait si de Philis un jour
Ta maison ne doit pas tirer un nouveau lustre!
Tout (je ne cherche point à flatter ton amour)
Oui, tout indique en elle une origine illustre.

Cette esclave peut-être a des rois pour aïeux ;
Un jeu cruel du sort a causé sa misère ;
La touchante pudeur qui brille dans ses yeux
Me dit qu'elle n'a point à rougir de sa mère.

Que ce langage, ami, ne t'inquiète pas ;
Mon cœur ne s'ouvre plus qu'aux sentimens paisibles ;
Des belles j'aime encore à chanter les appas,
Mais je ne cherche plus à les rendre sensibles.

M. Lamontagne.

L'EXPÉDIENT DE SAINT DENIS.

En parcourant le sanctuaire
Qui renfermait jadis les cendres de nos rois,
Martin racontait à François
Du patron saint Denis l'histoire mortuaire :
Honni, les bras liés, des hommes inhumains
Le condamnant, dit-il, par un arrêt injuste,
Lui tranchèrent sa tête auguste,
Qu'il prit aussitôt dans ses mains....
— Ceux qui t'ont dit cela t'ont pris pour une bête,
Lui dît François, ou bien tu mens :
Les bras liés, comment ramassa-t-il sa tête?
— Mais c'est tout simple, avec ses dents.

M. Capelle.

DIALOGUE

ENTRE CLÉMENT V ET CLÉMENT XIV.

CLÉMENT V.

Quoi ! votre front fut ceint de la triple couronne,
Et sur le trône assis, l'éclat qui l'environne
Ne séduisit jamais le maître de l'état,
De simple franciscain devenu potentat ?

CLÉMENT XIV.

Non. Le vulgaire, épris d'une haute fortune,
Ne sait pas à quel point la grandeur importune.
La thiare et les clefs, talismans séducteurs,
Réunissent les vœux de cent compétiteurs :
Il ne peuvent juger l'objet de leur envie !
Dès que ces vains honneurs ont illustré ma vie,
Mille tourmens secrets les ont bien expiés !
Du pontife nouveau chacun baisait les pieds ;
De la croix avec zèle on adorait l'image :
Hélas ! lorsqu'il s'offrait à cet antique hommage,
Il regrettait le temps où les murs d'Ascoli
Aux genoux de Benoît virent Ganganelli.

CLÉMENT V.

Je ne vous conçois pas. La suprême puissance
Est le dieu qu'en tout temps cet univers encense :

Malgré mille dangers on veut y parvenir.
Dieu ! qu'il m'en coûta cher avant de l'obtenir !
Ces vaillans défenseurs de l'autel et du temple,
Que chaque siècle encore avec respect contemple,
De leur sang, de leurs biens scellèrent ma grandeur;
On les mit dans les fers : je fus dans la splendeur.
Philippe, à Boniface autrefois redoutable,
Persécutait alors cet ordre respectable :
Ses palais, ses trésors, tout était dans sa main,
Mais il fallait l'aveu du pontife romain.
Philippe, en me nommant, crut à ma complaisance:
Je lui fus trop fidèle et perdis l'innocence.

CLÉMENT XIV.

N'en avez-vous jamais éprouvé de remords ?

CLÉMENT V.

De stériles regrets ne servent point aux morts.
Vous qui me condamnez, très-saint Père, il me semble
Que la postérité peut nous placer ensemble.
Contre les fils d'Ignace en tout temps déclaré,
Leur juge était, dit-on, leur ennemi juré :
Des crimes imputés l'ordre étant incapable,
On prétend que ses biens le rendaient seuls coupable,
Et que, sans votre aveu pour sa destruction,
L'Europe n'eût point vu votre élévation.

CLÉMENT XIV.

Je vois que le cercueil où descend le génie,
N'est pas un abri sûr contre la calomnie.

Port affreux ! le poison a terminé mes jours,
Et mes vils ennemis me poursuivent toujours !

Sous le froc de François j'avais passé ma vie ;
Je voyais les honneurs sans dédain, sans envie ;
A mes frères sur-tout craignant de commander,
Du rang de général j'avais su me garder.
Rezzonico blâma cette retraite austère,
Il fit un cardinal d'un simple solitaire,
Et bientôt à sa place il me fallut monter.
L'honneur était bien grand ! mais dut-il me tenter ?
La barque de saint Pierre, au fort d'un long orage,
De l'enfer conjuré bravant toujours la rage,
Offrait d'affreux soucis un détail accablant :
Saint Père, au gouvernail je pris place en tremblant.
Le pieux Clément Treize en ces momens d'alarmes
Avait pour seul recours la prière et les larmes :
De moyens plus actifs essayant le succès,
Des Jésuites d'abord je revis le procès.
L'ordre existait toujours, mais contre sa durée
L'Europe sans retour me sembla conjurée.
Leurs dogmes, leurs statuts paraissaient dangereux :
Comblés des biens du siècle, ils vivaient trop heureux.
Je ne pus résister à des vœux légitimes :
De leur ambition ils furent les victimes ;
Mais l'or qui les perdit, leurs biens contagieux
Adoucirent le sort des vrais religieux :
Il ne m'en resta rien. Pour vous, avec prudence,
Vous fites bien payer votre condescendance.

STANCES

SUR L'AMITIÉ.

Douce Amitié, pure et divine flâme,
Répands sur moi tes dons consolateurs ;
Viens à l'Amour succéder dans mon ame ;
Assez long-temps il fit couler mes pleurs.

A nos beaux jours l'Amour survit à peine ;
Il disparaît ; son règne est un éclair ;
De l'Amitié la bienfaisante haleine
Réchauffe encor les glaces de l'hiver.

Hymen, Amour, votre chaîne trop dure
Fait de nos jours un éternel tourment ;
Mais l'Amitié, plus sincère et plus pure,
Fait de la vie un fortuné moment.

Par ses plaisirs dont le charme nous lie,
Notre existence est un tissu de fleurs.
Si c'est l'Amour qui nous donne la vie,
L'Amitié seule en donne les douceurs.

Madame Perrier.

ÉLÉGIE

Sur la mort de ma femme, décédée en donnant le jour à un fils.

OMBRE vaine, lien fragile
Que l'on ose nommer bonheur,
Vous aviez embelli l'asile
Où l'amour conduisit mon cœur :
A l'amitié toujours fidèle,
Digne des plus tendres parens,
Mon épouse offrait un modèle
De vertus et de sentimens.

De l'union la plus chérie
Un fils va doubler les appas....
Arrête, cher enfant ! ta vie
Donne à ta mère le trépas.
Le ciel en rompant notre chaîne,
Vend trop cher le don qu'il me fait ;
Le plaisir fuit devant la peine,
Et je pleure sur le bienfait.

Infortuné dont la naissance
Me déchire en m'intéressant,
Du malheur et de l'innocence
Emblême fidèle et touchant ;
Quand tu perds le sein d'une mère,
Cet abri doux et protecteur,

Pour toi ce coup me désespère
Autant que ma propre douleur !

Épouse et mère résignée,
Quand tous les cœurs pleuraient ton sort,
Qui, loin d'accuser l'hymenée,
Mourante m'appelais encor ;
Je ne te perds point toute entière,
Non, tu renais dans cet enfant ;
Pour vivre il te doit la lumière,
Et pour m'aimer le sentiment.

Il n'aura point vu ton sourire,
Jamais il n'aura répété
Ces mots qui préparent l'empire
D'une douce maternité ;
Mais je formerai sa pensée
A te connaître, à revenir
Vers la félicité passée
Qu'en naissant il va me ravir.

Et toi, dont mon ame vénère
Les vertus et le souvenir,
Comme toi je dus, ô mon père !
Naître pour aimer et souffrir ! (1)

---

(1) Le père de l'auteur avait éprouvé le même sort ; l'on connaît la romance qui parut alors sous son nom, et dont J. J. ROUSSEAU fit la musique : *N'est-il, Amour, sous ton empire*, etc.

Comme toi j'ai perdu l'amie
Qui devait me fermer les yeux,
Et vais aussi vouer ma vie
Au fruit d'un amour malheureux.

M. VERNES (de Génêve.)

A M. VICTORIN FABRE (de l'Ardèche),

Agé de, dix-neuf ans.

LE bourg lointain qui vous vit naître,
Aux Muses inconnu peut-être,
Est par Hippocrate vanté :
On y boit, dit-on, la santé :
Près de son onde salutaire
Naîtra le laurier d'Apollon :
Oui, sur la carte littéraire,
Vals un jour vous devra son nom.
Vos vers ont le feu de votre âge,
Du premier âge des amours;
Et, bravant le moderne usage,
Votre prose facile et sage
A la raison parle toujours.
Ainsi, sous la zone brûlante,
Un jeune arbre aux vives couleurs
Devance la saison trop lente,
Et mêle des fruits à ses fleurs.

M. PARNY.

LES QUERELLES DE CHIENS.

FABLE.

Un dogue se battait avec un chien danois :
De leur discorde, ami, vous demandez la cause.
C'était... que sais-je ?... Il faut presque aussi peu de chose
Pour diviser deux chiens que pour brouiller deux rois.
L'un et l'autre était aux abois;
Écorché par mainte morsure,
Entamé par mainte blessure,
L'un et l'autre eût cent fois oublié son courroux,
Si l'impitoyable canaille
Que la querelle amuse, et qui jugeait les coups,
N'eût cent fois, en sifflant, rengagé la bataille.
Le combat des Titans dura, dit-on, trois jours ;
Celui-ci fut moins long, sans être des plus courts.
J'ignore auquel des deux demeura l'avantage ;
Mais, quoiqu'en braves gens chacun se soit battu,
Je sais que des oisifs le sot aréopage
S'est moqué du vainqueur autant que du vaincu.

Gens d'esprit, quelquefois si bêtes,
Loin de prolonger vos débats,
Songez que vos jours de combats
Sont pour les sots des jours de fêtes.

M. Arnault.

TRADUCTION
DE LA MORT DE LYCAON.
DÉBUT DU XXI[e] LIVRE DE L'ILIADE.

Le Scamandre a vu fuir les Troyens repoussés
Par le fils de Thétis rompus et dispersés,
Les uns vers Ilion, d'épouvante glacés,
Précipitent leur course, en foulant cette plaine
Où la veille éclatait l'insolence troyenne;
Un nuage les trouble, envoyé par Junon :
Les autres, qu'au vertige abandonne Apollon,
Vont rouler dans les flots; les eaux retentissantes
Portent leurs cris de rage aux rives mugissantes.
On les voit tournoyer dans les gouffres profonds.
Tel le bruyant insecte, ennemi des moissons,
Que des feux dévorans a pressé la poursuite,
Égare au sein des eaux sa terreur et sa fuite.
Achille (rien ne peut arrêter ses transports)
Au pied des tamarins qui couronnent ces bords
Pose sa lance; armé de son glaive homicide,
Sur la rive il descend d'une course rapide,
S'élance, fend les flots; il frappe en furieux
Ces bataillons tremblans que lui livrent les dieux;
L'eau roule ensanglantée; et, du sein du carnage,
Les accens de la mort font gémir le rivage.
Comme on voit, sous des rocs les habitans des eaux
Fuir un cruel dauphin, l'épouvante des flots,

Le monstre atteint, saisit et dévore sa proie;
Tels les pâles enfans de la superbe Troie,
Que du fils de Thétis poursuivent les fureurs,
Des rochers, en fuyant, cherchent les profondeurs.
De meurtres fatigué, l'impitoyable Achille
Dans ce faible troupeau, de terreur immobile,
Saisit, arrache au fleuve, et charge de liens,
Comme des faons craintifs, douze jeunes Troyens.
Il veut (Quoi! l'amitié peut inspirer des crimes?)
Aux mânes de Patrocle immoler ces victimes.
Chacun d'eux par son ordre aux vaisseaux est traîné.
Mais sa rage aux combats l'a bientôt ramené.
Lycaon, l'un des fils du vieux roi de Pergame,
Vient frapper ses regards que la vengeance enflâme.
Sous ses chaînes déjà s'est courbé Lycaon.
Au milieu de la nuit, le fléau d'Ilion
Le surprit, façonnant dans le bois de son père,
Pour le contour d'un char, une branche légère.
Vendu par le héros, il a brisé ses fers;
Il a fui, traversant l'immensité des mers.
Onze jours fortunés sont écoulés à peine
Depuis que de Pergame il a revu la plaine.
Des banquets ont fêté ce prince inattendu;
Des banquets! et le glaive est déjà suspendu.
Abandonnant aux flots, dans sa fuite débile,
Le poids embarrassant d'une armure inutile,
De fatigue abattu, de sueur inondé,
Il a sur le rivage avec peine abordé,
Achille l'apperçoit; sa fureur s'est émue.
— « Quel prodige, grands dieux! vient de frapper ma vue!

« La foule des Troyens qu'a moissonnés mon bras
« Sortira-t-elle aussi de la nuit du trépas ?
« Ce captif reparait ! il a brisé sa chaîne !
« De la mer, pour lui seul, quoi ! la barrière est vaine?
« Allons, du coup mortel que son cœur soit frappé ;
« Voyons s'il renaîtra, de la tombe échappé,
« Ou si, des plus vaillans enveloppe glacée,
« La terre pèsera sur sa cendre affaissée ? »
Il dit ; par la terreur le Phrygien courbé,
Palpitant, demi mort, à ses pieds est tombé.
Le Grec tire sur lui sa lance meurtrière ;
Le captif prosterné redouble sa prière ;
Le dard impétueux sur son dos a glissé,
Et siffle vainement, dans la terre enfoncé.
Lycaon, d'une main, tient les genoux d'Achille,
Et de l'autre, il s'attache à la lance immobile.
— « Je t'implore, ô guerrier ! respecte mes malheurs ;
« Ne vois pas sans pitié ma jeunesse et mes pleurs.
« Toi-même, fils des dieux, hélas ! qu'il t'en souvienne,
« M'as nourri de ton pain sur la rive troyenne ;
« Et, dans Lemnos vendu, loin de ces bords chéris,
« De cent jeunes taureaux je t'ai valu le prix ;
« Permets qu'il soit triplé par mon malheureux père ;
« Permets que ses trésors désarment ta colère.
« Douze jours seulement m'ont revu dans nos murs.
« A peine, ô ciel ! j'échappe à des revers obscurs,
« Jupiter en tes mains ramène ta victime.
« Pour un sort si cruel, hélas ! quel est mon crime?
« Fille d'Althé, ma mère, oh ! quels funestes nœuds
« Unirent à Priam tes destins malheureux !

« Achille, les deux fruits de ce triste hymenée
« Doivent-ils donc périr par ta main forcenée ?
« D'un frère aux sombres bords je vais suivre les pas ;
« Oui, je lis dans tes yeux l'arrêt de mon trépas.
« Songe du moins qu'Hector, objet de ta colère,
« N'a pas puisé le jour dans le sein de ma mère. »
— « Garde, jeune insensé, tes trésors superflus ;
« De tes pleurs, de tes cris ne m'importune plus.
« Avant qu'à mon ami ton frère l'eût ravie,
« J'aimais des Phrygiens à respecter la vie :
« Plus de fers aujourd'hui ; c'est la mort, c'est la mort
« Qui de tout Phrygien va devenir le sort.
« Faible ennemi, ton sein laisse échapper la plainte !
« Mais Patrocle a du fer senti l'affreuse atteinte,
« Ce Patrocle, plus grand, plus généreux que toi.
Péris, la mort t'appelle et plane aussi sur moi.
Il dit, Lycaon tremble, il chancelle, il frissonne ;
Sa main laisse échapper l'appui qu'il abandonne.
Les deux bras étendus, il tombe, et le vainqueur
Dans son sein palpitant plonge un glaive vengeur.
Du jeune infortuné se ferme la paupière ;
Son sang, à gros bouillons, coule sur la poussière ;
Le vainqueur l'insultant le jette au sein des flots :
« Va servir de pâture aux habitans des eaux ;
« Celle qui t'enfanta ne pourra sur la rive,
« Offrir l'urne funèbre à ta cendre plaintive.
« Et vous, lâches, fuyez, fuyez un sûr trépas ;
« Courez dans Ilion, j'y vole sur vos pas.
« Ce fleuve à qui vos mains offrent des sacrifices,
« Qui, vivans, engloutit vos coursiers, vos génisses,

« Ne peut, ni de mes coups affaiblir la vigueur,
« Ni d'Ilion détruit vous épargner l'horreur.
« Non, vous périrez tous; Patrocle, ombre chérie,
« Et vous, Grecs, que d'Hector a frappés la furie,
« C'est peu de ces Troyens par mon bras égorgés!
« Ah! dans Pergame enfin vous serez mieux vengés. »

M. Aignan.

ÉLOGE FUNÈBRE.

Femme mégère avait passé le seuil
Du noir séjour : l'époux, à l'heure même,
Faisait clouer le corps gisant et blême
Qui redoublait ses sanglots et son deuil.
« L'usage veut qu'à la fosse on l'emporte
« Le lendemain que linceul est tiré.
« Patientez, ajoutait-on, en sorte
« Que le trépas en soit mieux avéré.
« — Hélas! messieurs, dit notre homme effaré,
« Enterrez vîte; elle est bien assez morte. »

M. Le Mercier.

DISTIQUE.

O vous qui me parlez de vos amis nombreux,
Si vous en aviez un, que vous seriez heureux!

M. Valant.

AU ROI DE PRUSSE.

1751.

ROI des beaux vers et des guerriers,
N'allez point à bride abattue ;
Je crains qu'Apollon ne vous tue
En vous couronnant de lauriers.

Que votre Pégase s'arrête :
Souffrez de moi la vérité ;
Votre estomac débilité
N'est pas digne de votre tête.

Les rois sont hommes comme nous :
L'homme-machine est bien fragile.
Grand roi, l'estomac est pour vous
Ce qu'est le talon pour Achille.

Hélas ! chaque homme a son défaut.
J'en ai beaucoup, et je vous jure
Que je combats comme il le faut
Pour dompter en moi la nature.

Jusqu'ici j'ai mal profité.
Que le ciel, à qui je m'adresse,
Vous rende enfin votre santé,
Et m'accorde votre sagesse.

VOLTAIRE.

LES ADIEUX.

Loin de ces climats
Je porte mes chaînes.
Les regrets, les peines
Vont suivre mes pas.
Adieu, bosquet sombre,
Qui sus de ton ombre
Cacher aux jaloux
Des plaisirs si doux.
Écho de la rive,
Que ta voix plaintive
Réponde à ma voix,
Et fasse redire
Encore une fois
Le nom d'Élomire.
Vous, aimables fleurs,
Qui de vos couleurs
Ornez ma bergère;
Gazon solitaire,
Trône des amours,
Adieu pour toujours.
Las! à ma maîtresse
Rappelez sans cesse
Nos plaisirs, nos jeux;
Mais si l'infidelle
Formait d'autres nœuds,

Que tout lui rappelle
Les pleurs qu'en ces lieux
J'ai versés pour elle ;
Et que la cruelle,
Malgré tous ses torts,
Regrettant alors
Un amant si tendre,
Me rende à son tour
Les pleurs que l'amour
M'aura fait répandre.

M. Justin-Gensoul.

SUR L'HISTOIRE DES ROIS PHILOSOPHES,

Où l'auteur dit qu'il n'y en a que quatre.

Stanislas, Antonin, Frédéric, Marc-Aurèle :
Ah ! si cette liste est fidèle,
Des philosophes rois le nombre est bien petit !
Du calcul de l'auteur il ne faut rien rabattre ;
Mais s'il n'en eût trouvé qu'un seul au lieu de quatre,
Je sais le nom qu'il eût écrit.
Vous, leur émule en gloire, en vertus, en génie,
Vous êtes, Stanislas, le moins loué de tous :
Je vous trouve avec eux en bonne compagnie ;
Mais je les trouve encore en meilleure avec vous.

M. de Boufflers.

A MON PETIT POTAGER.

PETIT terrain qui sais fournir
De doux fruits mon petit ménage;
Où ma laitue aime à venir,
Où ton chou croît pour mon potage,
Je veux tout bas t'entretenir;
Réponds-moi, j'entends ton langage.
Si je voyageais ? — Et pourquoi ?
Es-tu las d'être bien chez toi ?
— Je voudrais vivre avec les hommes.
— Avec eux ! ce sont presque tous
Des méchans, des sots et des fous,
Sur-tout dans le siècle où nous sommes.
— De leur plaire je prendrai soin,
J'en aimerai quelqu'un peut-être.
Notre esprit se plaît à connaître;
Plus instruit, je verrai plus loin.
— Que dis-tu là, mon pauvre maître?
Crois-moi, trop penser ne vaut rien;
Trop sentir est bien pire encore,
Déjà ma pêche se colore,
Mes melons te feront du bien.
— Il me faudra donc, au village,
Vieillir sans nom sous mon treillage?
Je pourrai voir tout à loisir
Mes renards aller et venir
Sur les murs de mon hermitage?

— Est-ce un malheur ? Va, plus d'un sage,
Dans les soupirs, dans les dégoûts,
Du bonheur, sur des flots jaloux,
Poursuivant la trompeuse image,
S'est écrié dans son naufrage :
AH ! SI J'AVAIS PLANTÉ MES CHOUX !

M. DUCIS.

A CORINNE.

JE t'aimais, tu l'as bien dû voir ;
Mais, de peur de paraître ingrate,
Tu feignais de ne rien savoir
D'un amour qui tout bas te flatte.
De cet excès de cruauté
Peux-tu craindre que je te blâme ?
Non, bien loin d'accuser ton ame,
Je te rends grace, en vérité ;
Corinne ! en rejetant ma flâme,
Tu m'as rendu la liberté.
Dirai-je tout ? femme charmante,
Je te dois un plus grand bonheur...
Tu m'as épargné la douleur
De te voir un jour inconstante.

M. CHEVALIER DE SAINT-AMAND.

CHANSON

SUR LE MOT *LUNETTE*.

AIR *du Vaudeville des Visitandines.*

JE laisse à tous nos astronomes
La conquête de nouveaux cieux;
Je poursuis, aux lieux où nous sommes,
La conquête de deux beaux yeux.
Pourquoi, parmi mainte planète,
Chercher des globes inconnus?
C'est sur le disque de Vénus
Que j'aime à braquer ma lunette.

Damon, dans son Apocalypse
Sur la lune, a prouvé, dit-on,
Que la raison de son éclipse
Est l'éclipse de sa raison.
Il nous débite des sornettes
Quand il regarde dans les airs;
Pour n'y plus lire de travers,
Il devrait prendre des lunettes.

On suit à nos publiques fêtes
Un essaim d'objets enchanteurs
Qui font tourner toutes les têtes
Et savent fixer tous les cœurs;

Mais on rit des vieilles coquettes
Qui, multipliant leurs travers,
Par printemps comptent leurs hivers,
Et qui font l'amour en lunettes.

M. FAYOLLE.

LA NAÏADE.

IMITATION DE GESSNER.

Les feux du jour brûlent le moissonneur
Qui, hâletant et couvert de sueur,
Cherche le frais sous un épais feuillage.
Ah! maintenant, quel est le doux ombrage
Qui te dérobe aux brûlantes chaleurs?
Quel doux zéphyr, en balançant les fleurs,
Te rafraîchit de son aile légère?
Sommeilles-tu sur le bord d'un ruisseau?
S'il est ainsi, Naïade tutélaire,
Entends mes vœux, et je t'offre un agneau.
Sans murmurer roule ton onde claire,
Si mon image embellit son sommeil;
Mais si quelque autre occupe sa pensée,
Qu'avec fracas ton onde courroucée
Frappe la rive et hâte son réveil!

M. JUSTIN-GENSOUL.

LA PARURE.

A ÉLÉONORE.

Néglige, Éléonore, une vaine parure;
Son éclat emprunté ne peut rien sur mon cœur;
Mon œil charmé ne voit que ta figure,
Et ne s'occupe point d'un prestige trompeur.
C'est aux jours où le monde, encore à sa naissance,
Voyait s'écouler l'âge d'or,
Dans ces jours fortunés d'amour et d'innocence,
Qu'un tendre sentiment valait mieux qu'un trésor.
C'est dans cet âge, hélas ! que je regrette,
Qu'un lùxe scandaleux, par la mode inventé,
Ne faisait pas rougir de la simplicité,
Et que la plus aimante était la plus parfaite.
Un léger vêtement couvrait seul ses appas,
Il dessinait sa grace, et ne la cachait pas.
Ce vermillon qu'à présent on achette,
Par la nature était mieux apprêté:
On ne le devait point à l'art de la toilette,
Et le plaisir plus pur en était mieux goûté.
Pourquoi tant varier l'ordre de ta coiffure?
Pourquoi ces perles, ces brillans
Surchargent-ils ta chevelure?
Ces orgueilleux bijoux valent-ils des talens?
Mets sur ton front la rose offerte à Deshoulière,
Elle sera le prix de tes vers enchanteurs.

Ou, quittant les crayons qui sous ta main légère
Ont peint tes attraits séducteurs,
Et le bocage du mystère,
Et l'autel de l'Amour environné de fleurs, (1)
Viens près de moi partager mon délire.
Que dans tes bras le gage intéressant,
Tendre fruit de l'Amour, de l'Hymen doux présent,
Adolphe vienne me sourire.
En faut-il davantage à mes regards épris?
Sans de vains ornemens on admire Cypris,
Lorsque le trop heureux Pâris,
Hésitant sur le choix de la troupe immortelle,
Donna la pomme *à la plus belle.*
Abandonne, crois-moi, ces superbes atours;
L'art n'est qu'une riche imposture.
Oserais-tu donner aux soins de la parure
Un temps que tu dois aux amours?

M. Auguste de la Bouisse.

---

(1) Allusion au portrait d'Éléonore, peint par elle-même: elle s'est représentée dans un paysage devant une touffe d'arbres qui abritent l'autel de l'Amour, où elle a écrit ces mots: *Serment d'aimer toujours.* Elle est occupée à couronner l'autel de roses; et, sur l'autel, l'Amour a remis son flambeau à la Fidélité, qui lui sert de guide. (*Note de l'auteur.*)

CHANSON.

ANACRÉON.

AIR : *Ce fut par la faute du sort.*

DIS-NOUS, galant Anacréon,
Si, dans le livre de mémoire,
Jaloux d'écrire aussi ton nom,
Tu pensas jamais à la gloire?
Ce fantôme brillant et vain,
T'avisas-tu de le poursuivre?
Insouciant du lendemain,
T'occupais-tu de te survivre?

Non, d'un frivole souvenir
L'ambition trop insensée
Dans la nuit du sombre avenir
N'égara jamais ta pensée.
Tes beaux jours, jusques aux derniers,
Virent pour toi des fleurs écloses;
Et si tu cueillis des lauriers,
Ce fut en moissonnant des roses.

Le front paré de pampres verts,
Dans l'accès d'un tendre délire,
Des chants légers, de jolis vers
Échappaient sans peine à ta lyre.

L'Amour par-tout les a semés ;
Et d'Anacréon, sur ses ailes,
A travers vingt siècles charmés,
Ont voltigé les bagatelles.

Laissons le stoïque orgueilleux
Que son école déifie,
Repousser cet ami des dieux
Du seuil de la philosophie.
Qui d'entr'eux, en moralisant,
A déployé plus de sagesse
Qu'Anacréon, en méprisant
La mort, la gloire et la richesse ?

Eh ! quel bonheur ont-ils goûté,
Ces sages de la Grèce antique ?
Combien d'heureux jours a compté
L'élève austère du Portique ?
De Théos le chantre amoureux
Sut embellir ce court passage ;
Et, puisqu'il fut le plus heureux,
Anacréon fut le plus sage.

M. Desprez.

ÉPIGRAMME.

Veux-tu savoir, Damis, quel avis est le mien
Sur cet avorton dramatique ?
Le poème vaut la musique,
Et la musique ne vaut rien.

A son Excellence le Vice-Amiral DECRÈS, *ministre de la Marine et des Colonies, le jour de saint Denis, sa fête.*

DEUX Denis sont, l'un après l'autre,
Par l'église en ce mois fêtés.
Des deux patrons quel est le vôtre?
Je l'ignore, mais permettez
Qu'entre les Denis je préfère
Le mieux connu, le plus fameux.
Je dois pourtant ne pas vous taire
Que vous ne lui ressemblez guère.
Comment vous comparer tous deux?
Dans Paris, ainsi que dans Rome,
Pour très-grand saint on le renomme:
Près du héros, qu'admire et craint,
A l'égal du dieu de la guerre,
L'altière et jalouse Angleterre,
Vous n'êtes pas un petit saint.
Il perdit, comme on sait, la tête:
Et vous ne la perdez jamais,
Dans les combats ou dans la paix,
Dans le calme ou dans la tempête.
Archevêque il fut à Paris;
Ce ministère a bien son prix,
Et la prébende a droit de plaire;
Mais enfin votre ministère,

Sans mentir, vaut au moins le sien,
Et vous le remplissez fort bien.
Il disait beaucoup de prières,
Vous semez beaucoup de bons mots ;
Il élevait des monastères,
Vous savez créer des vaisseaux ;
Il foudroyait son auditoire,
Vous confondez nos ennemis ;
Sa place est dans le paradis,
La vôtre au temple de la gloire.

LE RAT DANS SON TROU.

FABLE.

Le Rat ayant du rets dégagé le Lion,
De venir à la cour eut la permission,
Dont il fut très-flatté, mais dont il n'usa guère.
Explique-moi par quel hasard
Nous te voyons si peu, lui disait le Renard ;
Jamais un favori ne fut si solitaire.
C'est, répondit le Rat, que, n'en déplaise au roi,
Je ne suis nulle part jamais mieux que chez moi :
Chaque fois que j'en sors, je me dis, quand j'y rentre :
Le Rat vaut, dans son trou, le Lion dans son antre.

M. Boisard.

LA MORT D'OSCAR, FILS DE CARUTH, ET DE DERMIDE, FILS DE DIARAN.

POURQUOI rouvrir la source de mes larmes?
Pourquoi de mon Oscar me demander le sort?
Fils d'Alpin, tu le sais, sa jeunesse, ses charmes
N'ont pu le dérober au glaive de la mort.
O mon unique amour! ma douleur paternelle
Vainement de ton nom attendrit ces forêts;
Tout se couvre à mes yeux d'une ombre universelle....
Je ne vis que par mes regrets.
Il s'est éteint comme un astre timide,
Quand l'orage nocturne éclate sur les monts;
Comme le roi du jour, quand un brouillard humide
De son bouclier d'or nous cache les rayons:
Et moi, dans mon palais lugubre et solitaire,
Comme un chêne vieilli, dont le nord en fureur
Dépouille et fait rouler la tête octogénaire,
Je me flétris sous le malheur.
L'herbe des champs vit et meurt inconnue:
Le brave n'a jamais partagé son destin;
Sa lance est un éclair qui déchire la nue,
Son bras à l'ennemi donne un trépas certain:
Mais toi, mon cher Oscar, tu succombes sans gloire;
Tu n'as point dans ta chûte entraîné l'ennemi;

Et ton glaive fameux, pour dernière victoire,
Fume du sang de ton ami.

Dermide, Oscar, dès leur plus tendre enfance,
Étaient unis par les plus tendres nœuds :
Age, beauté, grace, douceur, vaillance,
Peine, plaisir, tout fut égal entr'eux :
Dans les combats leur lance dévorante
Embrasait les rois renversés :
Tels roulent deux torrens dont la course écumante
Précipite le deuil, le trouble, l'épouvante,
A travers les rocs fracassés.

Dargo tomba sous leur épée,
Dargo qui jamais n'avait fui !
Sa fille, de larmes trempée,
Demeurait seule et sans appui :
Elle était innocente et belle,
Belle comme le jour naissant,
Fraîche comme la fleur nouvelle,
Au parfum doux et ravissant ;
Ses beaux yeux étaient deux étoiles
Qui tremblent au milieu des airs,
Ou rayonnent parmi les voiles
Des brouillards hôtes des déserts.
Les deux héros soupirèrent pour elle :
Ou la posséder ou mourir,
Voilà leur vœu. Mais Nina fut rebelle
A l'aimable Dermide ; Oscar eut son desir :
Elle adora mon fils, quoique sa main vaillante
Fumât encor du sang d'un père infortuné....

Eh ! qui peut de sa flamme accuser une amante ?
Enchaîne-t-on un cœur vers un autre entraîné ?
« Oscar, lui dit Dermide, abrège ma souffrance ;
« Tu connais mes tourmens, tu sais que dans mon cœur
« De te ravir Nina je garde l'espérance.
« Mon ami, prends ton glaive, et finis mon malheur. »
— « Qu'en te donnant la mort Oscar se déshonore ! »
— « Eh ! quel autre qu'Oscar doit me priver du jour ?
« Possède sans rival la beauté qui t'adore ;
« Frappe, éteins dans mon sang un criminel amour. »
— « Ah ! plutôt combattons, et puisse la victoire
« Ne point rougir ce fer du sang de mon ami !
« Dermide, défends-toi ; songe, songe à ta gloire ;
« Que par l'amour ton bras soit affermi. »
Leurs fers brillent soudain.... mais Dermide succombe.
Oscar près du torrent bourbeux
Dépose le corps dans la tombe.
Une farouche joie éclate dans ses yeux ;
Il va trouver Nina : « Beauté qui m'es si chère,
« Viens, lui dit-il ; d'Oscar suis les pas incertains. »
Elle obéit ; sous des arbres voisins
Ils s'arrêtent tous deux : « Regarde cette pierre ;
« Sais-tu dans le tombeau qui dort en ce moment ?
« Sais-tu que ma main meurtrière
« En immolant Dermide immola ton amant !
« O Nina ! charme heureux d'une trop courte vie,
« Mon ombre va s'unir à son fantôme errant. »
Il se frappe à ces mots, et sur l'herbe rougie
Son sang coule, et se mêle aux ondes du torrent.

M. Baour-Lormian.

LE PETIT ROMAN.

Sous une paupière innocente
Lise cachait un œil malin;
Elle était coquette et décente;
Son esprit était simple et fin:
Toujours maîtresse de sa tête,
Caressant ou piquant le goût,
Avec adresse elle était bête;
Elle était vierge, et savait tout.

Le doux aveu, le *Je vous aime*
Bien sagement fut reculé;
Le délire du baiser même
Par la raison fut calculé.
Quand elle m'eut tourné la tête,
Croyant encor mieux m'attacher,
Elle feignit d'être plus bête,
Moi, je l'étais sans y tâcher.

Tout bienfait a sa récompense:
Le moment fatal arriva:
Je vis de tout près l'innocence,
Et notre Roman s'acheva.
Hélas! au premier tête-à-tête
Tout le prestige disparut:
Soudain je cessai d'être bête,
Mais ce fut elle qui le fut.

M. Hoffman.

LES TRAITS DE L'AMOUR.

ODE ANACRÉONTIQUE, IMITÉE D'ANACRÉON.

Le dieu de Lemnos, un jour,
En sa fournaise allumée,
Forgeait, noirci de fumée,
Des traits aigus pour l'Amour.

La déesse de Cythère,
Au fond d'un vase de miel
Trempait leurs pointes légères;
L'Amour y mêlait du fiel.

Mars, revenant du carnage,
Passe armé du fer sanglant:
« Quoi! dit-il, trois dieux en nage,
« Pour les flèches d'un enfant! »

Cupidon en choisit une.
« Elle a du poids, par bonheur;
« L'Amour en court la fortune;
« Fier guerrier, défends ton cœur! »

Il dit: la flèche acérée
S'attache au dieu des combats;
Cupidon en rit tout bas,
Tout bas en rit Cythérée.

Mars, blessé, pousse un soupir.
« Méchant ! dit-il sans colère,
« Ton dard fait mal et plaisir. »
— Pauvre Mars, c'est ton affaire !

Mars, depuis, un peu plus doux,
Au laurier mêlant la rose,
Parfois du moins se repose,
O Vénus ! à tes genoux.

M. de Guerle.

LE LAURIER.

FABLE.

Que ne suis-je rentré dans terre
Au moment où j'en suis sorti !
S'écriait le Laurier ; par un coup de tonnerre
Que ne puis-je être anéanti !...
Du jour où de l'horrible guerre
Le cri funèbre a retenti,
Qui pourrait exprimer tout ce que j'ai senti !...
A quel rôle en naissant les dieux me réservèrent,
S'il est vrai que je croisse, hélas ! pour couronner,
Sous les yeux du vaincu, dont les mains m'élevèrent,
La tête du vainqueur qui doit me moissonner !

M. Boisard.

ROMANCE.

C'EN est fait, j'ai cessé de plaire;
Elle m'a retiré son cœur;
Elle m'a dit : Fuis, téméraire!
Et c'est l'arrêt de mon malheur.

Adieu, touchante rêverie,
Adieu, riant et frais séjour,
Adieu, le printemps et la vie,
Adieu tout, puisqu'adieu l'amour.

Trop d'audace a causé ma perte;
J'ai vu son sourire enchanteur,
J'ai baisé sa bouche entr'ouverte,
Et j'ai cru baiser une fleur.

Adieu, touchante rêverie,
Adieu, riant et frais séjour,
Adieu, le printemps et la vie,
Adieu tout, puisqu'adieu l'amour.

Malgré le courroux qui l'anime,
Je ne saurais me repentir;
Et du baiser qui fait mon crime
J'aime encore le souvenir.

Adieu, touchante rêverie,
Adieu, riant et frais séjour,
Adieu, le printemps et la vie,
Adieu tout, puisqu'adieu l'amour.

LES VOLEURS.

Où demeure une jeune fille ;
Où n'habite qu'un vieux barbon,
Les voleurs, malgré porte et grille,
Tâchent d'entrer dans la maison.
Le vieillard, par crainte mortelle,
Avant de les voir, crie à lui ;
Mais au secours fille n'appelle
Que quand le voleur s'est enfui.

M. Bérenger.

MORALITÉ.

Pense, en faisant le mal, pense, imprudent mortel,
Que sous tes pas tu creuses un abîme !...
Quelque secret que soit ton crime,
Il n'échappera pas à l'œil de l'Éternel.

M. Samson (de Caen.)

A UN PLAGIAIRE.

Lorsque vous avez le front
De prendre les vers des autres,
Épargnez-vous donc l'affront
De les gâter par les vôtres.

M. Guichard.

ÉPITRE A M. GOIS FILS,

*Sur sa Statue équestre de l'*EMPEREUR.

JEUNE rival de Phidias,
Élève heureux d'un heureux père,
Toi qui, des beaux arts à grands pas
Franchissant la noble carrière,
As sans effort atteint le but,
Mon digne ami, mon cher confrère,
Honneur, succès, gloire et salut.

Dans un temple où toujours respire
L'amour du grand, le goût du beau,
J'ai vu ce monument nouveau
Qu'à tous les yeux tu vas produire,
Et tu peux croire que j'admire
L'heureux choix qu'a fait ton ciseau.
Ce sujet, cher à la patrie,
Ouvre un champ vaste à tes travaux;
Rien n'électrise le génie
Comme l'image d'un héros.
Je laisse au connaisseur habile
Le soin d'en louer tour à tour
Le dessin correct et facile,
La grace, la vigueur du style,
Et la finesse du contour.
Mes éloges, quoique sincères,
Ne produiraient pas un grand bien,

Car, tu le sais, entre confrères,
Les complimens ne prouvent rien.
Mais comme il faut que la critique
Exerce toujours son emploi,
Sans m'effrayer de la réplique,
J'ose m'excrimer contre toi.
D'abord, malgré la ressemblance,
Mérite aisément remarqué,
Sur quelques traits de connaissance
Ton œuvre m'a paru calqué.
Si ma mémoire est bien fidèle,
Le portrait, sans être flatté,
Nous rappelle assez du modèle
L'air imposant, la majesté.
Mais à cette ardeur martiale
Qu'exprime le fougueux coursier,
Mon œil reconnaît Bucéphale,
Qui s'élançant d'un pas guerrier,
Tout fier de partager sa gloire,
Semble conduire à la victoire
Le conquérant du monde entier.
Même dans ton héros qu'enflamme
L'amour des plus nobles vertus,
Je vois encor respirer l'ame
Et de Nestor et de Titus.
Ce n'est pas tout : dût à la ronde
Maint amateur se récrier,
Il faut, mon cher, que je te fronde
Sans te laisser aucun quartier.
Comment ton oiseau téméraire

Osa-t-il tracer en petit
Celui dont le seul nom remplit
De son éclat toute la terre?
Et qui du bruit de ses exploits,
Soit aux conseils, soit à l'armée,
Fatigua peut-être cent fois
L'infatigable Renommée?
Pour l'être obscur et de néant,
De ton ciseau sois économe,
Mais n'offre jamais un grand homme
Que sous la forme d'un géant.
Comment sur cette étroite base
Où ses traits seront circonscrits,
Veux-tu placer, sans qu'on l'écrase,
Tous les lauriers qu'il a cueillis?
Où mettras-tu le pont d'Arcole,
Lodi, Milan, Campo-Formio,
Aboukir et le Capitole,
Le mont Tabor et Marengo?
Où nous montreras-tu Virgile
Sortant de son tombeau détruit,
Pour rendre grace au jeune Achille
Dont le recpect l'a reconstruit?
Il faudra donc que, sous silence,
On passe ces lois, ces décrets,
Dont la sagesse et la prudence
Feront le bonheur des Français?
Il faudra donc que l'on oublie
Les talens par lui protégés,
Les droits des nations vengés,

La religion rétablie,
Et tous les arts encouragés ?
Ainsi, tel fait qui doit en France
Vivre à jamais dans l'avenir,
A peine aura, par circonstance,
Un pouce ou deux de souvenir.
Centuple, crois-moi, la surface :
Donne au monument cet espace
Qu'offrent ensemble ta Vénus (1),
Ta Jeanne d'Arc (2), ton Régulus (3)
Et les trois fils du vieil Horace (4).
Mais d'un bronze ou d'un marbre pur
Fais choix pour consacrer sa gloire :
Il faut que le bloc soit bien dur,
Pour vivre autant que sa mémoire.
Ami, je te donne quartier ;
Aussi bien je te vois sourire
Quand je critique ton guerrier.
Je n'ai plus qu'un seul mot à dire :
Agrandis sur-tout le coursier ;

---

(1) Cette statue a valu à M. Gois le grand prix d'encouragement.

(2) La statue de Jeanne d'Arc a été jetée en bronze, pour la ville d'Orléans.

(3) Ce groupe, qui n'est pas encore terminé, promet à l'auteur de nouveaux droits à la célébrité.

(4) Lorsque ce groupe fut exposé au Muséum, le public lui décerna un prix d'encouragement : le Jury des arts confirma le jugement du public.

Les connaisseurs, formés en groupe,
Te diront avec vérité,
Qu'un jour nous te verrons en croupe
Courir à l'immortalité.

M. Léger.

LES SOUPÇONS.

Oui, malgré mon amour extrême,
Le tien a changé, je le vois;
Tu me dis bien encor: Je t'aime;
Mais ce n'est plus comme autrefois.

Ton langage devient moins tendre,
Tes yeux plus rarement se reposent sur moi;
Ta bouche, hélas!... ne me fait plus entendre
Les doux sermens qui m'assuraient ta foi.
Si mon rival et te flatte et te loue,
Ton oreille attentive écoute ses discours.
De mon dépit ton cœur se joue,
Et pour s'en excuser ne prend aucuns détours.

Tromperais-tu le mortel qui t'adore?
Trahirais-tu son espoir et son choix?
Mon pauvre cœur et le craint et l'ignore;
Mais s'il est vrai que tu m'aimes encore,
Ah! ce n'est plus comme autrefois.

M. B. de Rougemont.

L'ÉLÉPHANT ET LE SINGE.

FABLE.

Il fallait un ministre au monarque des bois :
Car porter seul un diadême
Est un fardeau pour bien des rois.
Un grave personnage à ce poste suprême
Paraissait désigné par la publique voix ;
C'était un Éléphant ; et chacun de se dire :
Il est propre à tous les emplois ;
Pour le bonheur de cet empire
Pourrait-on faire un meilleur choix ?

Un autre courtisan plein d'astuce et d'audace,
Un vil bouffon, un fagotin,
Flatteur en titre, un Singe enfin,
Sollicitait aussi la place :
On doutait fort qu'il y parvînt ;
Mais le Singe amusait sa majesté Lionne
Par ses propos, ses tours et sa gaîté bouffonne :
Ce fut le Singe qui l'obtint.

M. Agniel.

LE SOUPÇON INJUSTE.

ROMANCE.

AIR : *Un soir dans la forêt prochaine*, etc.

Le monde a tort quand il soupçonne
Que Célicour est mon amant ;
On se trompe à l'attachement
Que je marque pour sa personne.
Je distingue dans Célicour
Un cœur noble, un grand caractère ;
Ma tendresse à ses yeux est chère ;
Nous nous aimons, mais non d'amour.

J'aime à penser qu'après sa mère,
Sur son cœur j'ai les premiers droits ;
Si d'un frère l'on faisoit choix,
Célicour eût été mon frère.
Tous mes vœux sont comblés le jour
Où je jouis de sa présence :
Mais je suis calme en son absence :
Ah ! je n'ai pas pour lui d'amour !

Dans nos cercles dès qu'il arrive,
Il vient de ses bras m'enlacer,
Et ne craint pas de m'embrasser
Aux yeux d'une foule attentive.

A son doux baiser, à mon tour,
Je réponds par un baiser tendre :
Oserais-je donc le lui rendre,
Si c'était un baiser d'amour ?

Sa gloire fait mon bien suprême,
Sans rougir je puis l'avouer ;
Car j'aime à l'entendre louer
Par la voix de mon sexe même.
Je perdrais sans regret le jour,
Pour sauver sa tête chérie ;
Mais je lui donnerais ma vie,
Quand un autre aurait mon amour.

Madame DUFRESNOY.

LES AVANTAGES DE LA SAGESSE.

Le mortel qui t'embrasse, ô sagesse sublime !
Sait se mettre au-dessus d'une frivole estime ;
Il voit d'un œil serein ces riches insensés,
Demi-dieux d'un instant par la foule encensés.
Sans reculer d'un pas, armé de son courage,
Il souffre le dédain, l'injustice, l'outrage.
Ainsi l'astre du jour, lorsque de toutes parts
Ses feux semblent éteints sous les plus noirs brouillards,
A travers ces vapeurs achève sa carrière,
Et se couronne enfin de sa propre lumière.

M. GUICHARD.

LA RAISON ET LA FOLIE.

Moi, j'aime beaucoup la raison;
J'aime aussi l'aimable folie;
Et l'on dira que j'ai raison.
Soit dans l'âge de la folie,
Soit à celui de la raison,
Il faut toujours quelque folie
Pour assaisonner la raison.
Rien n'est gai comme la folie
Rien n'est froid comme la raison:
Vive donc un peu de folie
Qui sait dérider la raison!
Je tiens pour moi que c'est folie
D'être esclave de la raison,
Au point d'empêcher la folie
De s'allier à la raison.
Tout ne peut pas être folie,
Tout ne peut pas être raison:
Joignons donc assez de folie
Aux agrémens de la raison,
Pour nous livrer à la folie,
Sans faire rougir la raison;
C'est l'oracle de la folie,
C'est l'oracle de la raison;
Suivons-le sans trop de folie,
Sans trop écouter la raison.
Courage! allons, tendre folie,

Servez de guide à la raison,
S'il arrive que la raison
Se plaigne un jour de la folie,
C'est alors qu'elle aura raison
De renoncer à la folie,
Et de chercher dans la raison
L'heureux oubli de la folie.

M. Combes-Dounous.

DIXAIN.

Or, savez-vous comment de fille honnête
Gentil Amour pas à pas est vainqueur?
L'habile enfant d'abord séduit la tête,
Prend doux baiser, puis descend vers le cœur,
Puis il se glisse où le plaisir l'arrête:
Mais s'il n'eût joint la pudeur au desir,
S'il eût brusqué le trône du plaisir,
S'il en eût fait sa première conquête,
D'un froid bonheur prompt à se dessaisir,
Il n'aurait pris ni le cœur ni la tête.

M. le Brun.

DIALOGUE

ENTRE DEUX JEUNES FILLES.

L'INGÉNUE.

AIMONS bien, tout nous y convie,
Aimons dans l'âge des amours :
L'herbe n'est pas toujours fleurie,
Le cœur ne peút aimer toujours.

LA PRUDE.

Loin de moi, dangereuse ivresse !
Ne viens pas troubler mon repos :
Tu promets des plaisirs à la folle jeunesse,
Et toi seule causes ses maux.

L'INGÉNUE.

Hâtons-nous de jouir, et que notre tendresse
Garde un doux souvenir pour l'arrière saison :
Il n'est qu'un seul trésor pour l'aimable jeunesse,
C'est l'amour.

LA PRUDE

Non, c'est la raison.
Pour adoucir les maux, pour écarter les peines,
L'amour ne suffit pas dans ce triste séjour ;

Ce qui nous rend heureux, même en portant des cha :
C'est la raison.

L'INGÉNUE.

Non, c'est l'amour.

M. TALAIRAT.

LA CAGE DANS LE BOCAL.

FABLE.

QUEL hasard ou quel art produit cet assemblage
Des oiseaux avec les poissons ?
On croirait les oiseaux saisis par des glaçons,
Ou les poissons portés par un nuage.
Mais je rêve sans doute, ou je n'y vois pas clair.
J'ai beau frotter mes yeux... ma vue est-elle folle ?
Ces oiseaux sont dans l'onde ou les poissons dans l'air
Est-ce oiseau nage ou poisson vole ?
En m'approchant, en regardant,
Je vis que le bocal étroit et circulaire
Avait un milieu vide ; une cage légère
En remplissait l'espace, et de loin seulement
Les habitans ailés de l'épaisse atmosphère
Semblaient mêlés aux sujets du trident.
Contraste un peu forcé qui plut apparemment
A l'inventeur d'un ouvrage si frêle.

On peut paraître pêle-mêle,
Sans être pour cela dans le même élément.

LE SAULE PLEUREUR.

STANCES.

Lorsque chacun des dieux prit un arbre en partage,
Alcide, nous dit-on, choisit le Peuplier;
Le Lierre pour Bacchus déploya son feuillage;
Apollon garda le Laurier.

De la céleste cour le monarque suprême
Au Chêne décerna l'empire des forêts;
Minerve à l'Olivier dit: Tu seras l'emblême
De l'abondance et de la paix.

Le Myrte des amours devint l'heureux symbole;
Et fleurit cultivé par la main des plaisirs;
Amans infortunés, il vous resta le Saule
Pour confident de vos soupirs.

Son feuillage, toujours cher à la rêverie,
Offre un réduit propice aux mortels malheureux;
Il aime à les couvrir de sa mélancolie;
On dirait qu'il pleure avec eux.

Les oiseaux, recueillis sous son toit de verdure,
De son tranquille abri n'osent troubler la paix;
Le ruisseau qui l'arrose adoucit son murmure,
Et semble exprimer des regrets.

Oh ! que j'aime à le voir vers la rive chérie
Incliner mollement ses flexibles rameaux,
Comme en cheveux épars on nous peint l'élégie
Soupirant auprès des tombeaux !

Saule cher et sacré, le deuil est ton partage :
Sois l'arbre des regrets et l'asile des pleurs ;
Tel qu'un fidèle ami, sous ton discret ombrage
Accueille et voile nos douleurs.

Des peines, du malheur, l'homme est né tributaire ;
Victimes à leur tour de la commune loi,
Ceux même à qui sourit le sort le plus prospère
Viendront gémir auprès de toi.

Qui de nous ne voit pas, dans sa courte carrière,
Disparaître un objet que son cœur a chéri ?
Quel est le froid mortel dont l'ame solitaire
N'a point à pleurer un ami ?

Et toi, crédule amant, qu'un nœud si doux engage,
Hâte-toi de jouir de ton bonheur d'un jour ;
Le Myrte en ce moment te prête son ombrage,
Demain le Saule aura son tour.

M. Constant-Dubos.

A ÉLÉONORE.

L'OBSTACLE.

TRADUCTION DE MÉTASTASE.

RUISSELET orgueilleux du progrès de tes ondes,
Arrête : à l'autre bord ma maîtresse m'attend ;
Si tu suspends le cours de tes eaux vagabondes,
Si je puis te passer, lui parler un instant,
Pour prix d'un tel bienfait je serai trop content
De te voir inonder mes campagnes fécondes.

Tu t'accrois cependant, ô fleuve trop jaloux !
Le jour va se lever, voici déjà l'aurore ;
Éléonore attend, et je m'arrête encore !
Qui peut donc m'attirer cet injuste courroux ?
Ah ! plutôt songe aux soins que j'ai mis à te plaire !
Pour défendre tes bords que la fleur embellit,
L'Églé, de Lycorys, j'ai bravé la colère ;
J'ai toujours éloigné les troupeaux de ton lit :
Souvent même brûlé d'une soif dévorante,
Oui souvent, fleuve ingrat, j'en atteste les dieux,
N'osant ternir l'éclat de ton eau transparente,
Je m'en suis refusé le secours précieux.
Ton nom est-il connu ? de mes vers c'est l'ouvrage.
A l'abri de l'ardeur des arides étés,
Coules-tu fraîchement sous un épais ombrage ?
Tu le dois aux lauriers que ma main a plantés.

Oui, j'en ornai tes bords lorsque ton flot paisible
Touchait à peine au fond de ton lit desséché,
Qu'un rameau, par le vent d'un arbuste arraché,
Opposait à ton cours un obstacle invincible;
Et voilà qu'aujourd'hui, torrent impétueux,
Gonflé d'écume, et fier de tes eaux entassées,
Tu roules à grand bruit des roches fracassées,
Et fuis en dédaignant ton rivage et mes vœux.
Mais les heures d'orgueil seront bientôt passées;
Bientôt je te verrai le dernier des ruisseaux,
Aux cailloux de ton lit répéter tes murmures:
Alors ingrat, alors, pour venger mes injures,
Je détruirai tes bords, je troublerai tes eaux,
Et je te forcerai, par mille affronts nouveaux,
D'aller salir les mers de tes ondes impures.

M. Auguste de la Bouisse.

ÉPIGRAMME.

Un bon curé, pauvre comme saint Pierre,
Lui-même un jour lavait son linge à la rivière.
Passe un riche prélat qui de l'ordre mitré
Etalait la splendeur dans un char tout doré.
Suis-je éveillé, dit-il? que vois-je ici paraître!
Hola! ho! curé blanchisseur!
Quel âne bâté t'a fait prêtre?
— Prêtre? et mais! c'est vous, monseigneur!

LE DEMI-JOUR.

CHANSON.

AIR *du Petit Matelot.*

EN amour, ainsi qu'en affaire,
L'éclat toujours a du danger :
C'est le demi-jour qu'à Cythère
On nomme l'heure du berger.
Plus librement le cœur soupire,
La prude use moins de détour,
La laideur même peut séduire,
A la faveur du demi-jour.

Au demi-jour se voir sans cesse,
D'aimer sans cesse est le secret ;
Il sait cacher tout ce qui blesse,
Il fait valoir tout ce qui plaît.
D'une lumière moins discrète,
Hymen, on jouit dans ta cour :
Mais, las ! quel époux ne regrète
La douce erreur du demi-jour ?

Les Muses même sont coquettes,
Et le demi-jour leur sied bien.
Il est très-peu d'heureux poètes
A qui le grand jour n'ôte rien.

Dans maint boudoir, mainte assemblée,
On vantait Damis tour à tour;
Sa pièce au théâtre est sifflée....
Elle n'est plus au demi-jour.

Pour la pudeur, pour l'innocence,
Le demi-jour a des attraits;
Je l'aime dans la bienfaisance;
Les dons voilés sont plus parfaits.
Mais toi, dont le charme m'enivre,
Sœur et rivale de l'Amour,
Malheur à qui n'ose te suivre
Qu'à la lueur du demi-jour!

M. PHILIPON LA MADELAINE.

A UN NOUVEAU RICHE.

Je t'ai vu cet hiver n'ayant pas un fêtu,
Et grelotant dans ta chemise unique,
De maison en maison, de boutique en boutique,
Pour trouver un dîner, courir comme un perdu
Où tu n'étais pas attendu.
Tous les jours maintenant chez toi la nappe est mise;
Monsieur est bien logé, bien nourri, bien vêtu;
Il a loge au spectacle et tribune à l'église....
Ta fortune, mon cher, entre nous, pourrais-tu
Dire comment tu l'as acquise?

M. DUGRANDMESNIL.

TRADUCTION

DE LA XXVIIIe ODE D'ANACRÉON.

Peintre célèbre dans la Grèce,
Viens ajouter à tes succès
Celui d'avoir peint ma maîtresse.
Pour en dessiner tous les traits
Qu'est-il besoin de sa présence?
Je saurai guider ton pinceau.
Point de profil dans ce tableau;
Rends d'abord avec élégance
L'ébène de ses longs cheveux;
Que de leurs parfums, si tu peux,
S'évapore à nos yeux l'essence;
Que sur l'ivoire de son front
De deux sourcils bruns la souplesse
Se courbe avec délicatesse;
Que la trace qui les confond
Soit divisée avec adresse;
Représente les tels qu'ils sont.
Ses longues et noires paupières
Seront le cadre de ses yeux:
Aussi bleus, aussi grands que ceux
De Pallas aux regards sévères,
Ils ont cette humide langueur
Que Vénus porte en ses mystères.

Pour tracer un nez séducteur,
De son teint pour peindre la fleur,
Mêle quelques lys à des roses.
Sur ce beau col il faut pourtant
Que séparément tu déposes
De tes lys le plus éclatant.
Qu'autour de son menton charmant
Toutes les grâces soient errantes
Pour ne venir se reposer
Que sur ses lèvres attrayantes,
Et pour appeler le baiser.
Je choisirais sur ta palette
Cette teinte de violette
En colorant son vêtement;
Je le veux modeste et décent;
Mais entr'ouvre un peu cette robe,
Et qu'elle offre à l'œil curieux
L'échantillon voluptueux
Des charmes qu'elle nous dérobe....
C'est elle-même, je la vois;
Ton art vient de faire un prodige.
O toile! quel est ton prestige!
Nous allons entendre sa voix!

M. A. S.

SUR HOMÈRE.

Il vécut sans patrie, errant de ville en ville,
Et l'immortalité fut son unique asile.

M. Justin Gensoul.

ÉPISODE

QUI TERMINE LE CINQUIÈME CHANT DU POÈME DE *LA NAVIGATION*.

Le brave Emmanuel, dont la noble valeur
Du grand nom de Souza relevait la splendeur,
Ramenait triomphant des climats de l'aurore
Son plus rare trésor, la belle Éléonore.
Une fille, deux fils, gages de leurs amours,
Semblaient dans l'avenir en prolonger le cours.
Jadis, aux mers de l'Inde, aux champs de la victoire,
Leur jeune ambition chercha l'or et la gloire;
Ils en étaient comblés : mais du moins une fois
L'Indus fut gouverné par d'équitables lois,
Et chérit du vainqueur l'honorable opulence.
O qu'il est doux d'aller aux lieux de sa naissance,
Après un long exil, jouir de ses travaux!
« Idole de mon cœur, s'écriait le héros,
« Notre vie est un jour troublé par mille orages;
« A peine un souffle heureux dissipe les nuages,
« La lumière s'éclipse et trahit nos desirs :
« Ah! jouissons au moins d'une heure de plaisirs!
« Pourvu que sous le toit qu'ont habité mes pères,
« Quand les vents siffleront sur les ondes amères,
« Je caresse mes fils assis sur tes genoux;
« Ou que, cédant encore à des transports plus doux,

« Quelquefois sur ton sein mon innocente ivresse
« Retrouve un seul instant d'amour et de jeunesse,
« Je rends grace au destin qui combla tous mes vœux.
« L'or, qui fit tant de maux, fera quelques heureux;
« Nos faciles bienfaits préviendront l'infortune :
« Plus de tristes combats, plus de gloire importune;
« O maîtresse adorée ! oublions nos douleurs;
« Viens couronner ton front et de myrte et de fleurs;
« Viens, la rive t'appelle et les roses sont prêtes. »
Il disait; et déjà, près du cap des tempêtes,
Son fragile vaisseau fendait les flots émus :
Tout à coup, bouillonnant sur des rocs inconnus,
Le sombre azur des mers au loin blanchit d'écume;
Sous le ciel le plus doux le tonnerre s'allume;
Un rideau nébuleux s'étend sur l'horizon,
Il noircit, il s'élève, et soudain l'aquilon
Des vagues à grand bruit soulève la furie :
Le gouvernail se rompt, l'air siffle, le mât crie,
Et le vaisseau, penché sur ses flancs entr'ouverts,
S'enfonce et disparait dans le gouffre des mers.
Mais l'onde rend sa proie à la rive jalouse :
Emmanuel, ses fils, sa noble et tendre épouse,
Victimes qu'attendait un plus horrible sort,
Par un affreux prodige échappent à la mort.
Du fond de ces forêts accouru vers la plage,
Un Cafre impitoyable accueillit leur naufrage.
Avec un art perfide imitant la douleur,
Il égara leurs pas et trahit leur malheur.
Tandis que du sommeil la douceur passagère
(Faible et dernier plaisir permis à la misère)

Se glissait dans leurs sens accablés et surpris,
Le barbare, enlevant tous ces tristes débris
Que la mer respecta dans sa fureur soudaine,
Fuit, chargé de son crime, et laisse sur l'arêne
Tout nus, sans alimens, sans guide, sans appuis,
Par sa fausse pitié ces malheureux séduits.
Quel réveil, Dieu puissant! une terre inconnue
Et le ciel enflammé s'offrent seuls à leur vue!
O toi qui fis parler le spectre d'Ugolin,
Qui nous montras ses fils, épuisés par la faim,
Collant leur bouche avide à ses mains paternelles,
Et voulant de leurs corps nourrir ses dents cruelles,
Lui-même de ses bras leur offrant les lambeaux,
O peintre de l'enfer! prête-moi tes pinceaux!
Du moins, dans les accès de sa faim dévorante,
Ugolin sous ses yeux n'avait pas son amante.
Souza n'a plus qu'un fils: le plus jeune et sa sœur,
Expirans, et baignés d'une froide sueur,
N'entendent plus les cris de son ame indignée.
Léonore auprès d'eux, vaincue et résignée,
Sent les traits de la mort dans son sein pénétrer;
Mais ses yeux affaiblis craignent de rencontrer
Les perfides mortels errans sur ces rivages.
Sa beauté, qui l'expose à leurs desirs sauvages,
Aux portes du trépas redouble ses tourmens:
C'en est fait; la pudeur, en ces affreux momens,
Dans le sable embrasé creuse un dernier asile.
Léonore y descend; et sa vertu tranquille,
Des Cafres ravisseurs bravant l'atrocité,
Ne livre que sa tête à leur férocité.

Fuis, malheureux Souza ! fuis, Léonore expire !
O qui peindra jamais son effroi, son délire,
Son désespoir muet, son immobile horreur !
Tout à coup, transporté d'une ardente fureur,
Il saisit dans ses bras le seul fils qui lui reste ;
Il court en frémissant loin de ce bord funeste,
Au milieu des forêts il va finir ses jours :
Trop certain d'y trouver, au fond des antres sourds,
Un tigre moins perfide en sa rage effrénée,
Que l'homme du désert et la mer mutinée.
Amans infortunés ! déplorables époux !
Puissent mes faibles vers, malgré le temps jaloux,
Appris par tous les cœurs qui sentent la nature,
De vos manes plaintifs appaiser le murmure !
Oui, vos noms, consacrés par mes accens pieux,
D'âge en âge effraîront l'hymen ambitieux,
Et l'amour imprudent qui confie à Neptune
Son fragile bonheur, ses vœux et sa fortune.
Hélas ! j'erre comme eux sous un ciel inhumain ;
Patrie, amis, parens, je vous appelle en vain !
Ah ! trop heureux celui qui des mers Atlantiques
Au rivage natal, dans ses foyers antiques,
Ramène, pleins d'honneurs, au midi de ses ans,
Ses lares enrichis de trésors innocens !
Plus heureux le mortel qui, dans la paix du sage,
Cultivant de ses mains son modeste héritage,
Ne va pas acheter, sous des astres vengeurs,
Des trésors passagers, par de longues douleurs ;
Qui, content des bienfaits de la fortune avare,
Prend une place obscure à ce festin bizarre

Où des rangs inégaux sont donnés par le sort ;
Et qui, lorsque le temps vient éveiller la mort,
Convive satisfait, sans trouble, sans envie,
S'éloigne doucement du banquet de la vie !

M. Esmenard.

LE COMBAT A MORT.

A la suite d'une querelle
Où le gascon Fijeac avait fait l'insolent,
Pour en découdre, un bretailleur l'appelle.
Arrivé sur le pré, mons Fijeac, tout tremblant,
Dit : Nous né nous vattons qué jusqu'au premier sang.
Non, mon petit monsieur, dit l'autre, point de grace,
Le combat ne finira pas
Que l'un de nous ne *reste* sur la place.
Hé donc ! repart Fijeac, *restez-y*, jé m'en bas.

M. Gobet.

LA TABLE D'UN PARVENU.

ÉPIGRAMME.

Voyez-vous chez Mercès le concours agréable
D'hommes lettrés qu'il régale aujourd'hui ?
— Je le vois, ce Mercès a pour eux bonne table,
Et ces messieurs ont de l'esprit pour lui.

M. Croizetiere.

L'ÉCUREUIL.

FABLE.

Un petit écureuil, dans sa cage tournante,
A certain courtisan servait d'amusement.
Que ta marche est extravagante !
Disait le maître ; à tout moment
Je te vois dans le mouvement ;
Tes manières sont ridicules;
Tu montes, tu descends, tu sautes, tu recules,
Sans t'arrêter au juste point
Qui ne te fatiguerait point.
Eh ! répond l'Écureuil, pauvre ami, suis-je libre
De me fixer? et toi
Qui veux me critiquer, saisis-tu mieux que moi
La justesse de l'équilibre ?
Que l'homme est plein de vanité !
Il rit de ma légéreté,
Tandis que les accès de sa folie extrême
Le font errer de tout côté,
Courir, aller, venir, retourner sur lui-même,
Sans jamais parvenir à la tranquillité
Qui ferait sa félicité.

PESSELIER.

ÉLÉGIE.

En vain toujours errante et toujours inquiète,
Je crois fuir ma douleur en fuyant ma retraite.
Ici, pour mes yeux seuls, la nature est en deuil,
Et tout semble avec moi gémir sur un cercueil.
Malgré moi-même, hélas! de ma fille expirante
Je retrouve en tous lieux l'image déchirante;
Je sens encor ses maux, je la revois en pleurs,
Tour à tour résistant, succombant aux douleurs,
S'attacher à mon sein, et d'une main débile,
Sur ce sein malheureux se chercher un asile.
Le nom de mère, hélas! qui fit tout mon bonheur,
Ses accens douloureux l'ont gravé dans mon cœur.
Par un dernier effort où survit sa tendresse,
Je la vois surmonter ses tourmens, sa faiblesse;
Ses yeux cherchent mes yeux, sa main cherche ma main;
Elle m'appelle encore, et tombe sur mon sein....
Dieu puissant! Dieu cruel! tu combles ma misère!
C'en est fait, elle expire, et je ne suis plus mère!
Ses yeux, ses yeux si doux, sont fermés pour toujours.
Ma fille!... non le sort n'a pas tranché tes jours;
Me séparer de toi n'est pas en sa puissance:
La preuve de ta vie est dans mon existence.
Oh! reste dans mes bras; pour combattre tes maux
J'inventerai des soins et des secours nouveaux;
Tout deviendra possible au transport qui m'inspire:
Ma fille, tu vivras, puisqu'enfin je respire.

Accusant, menaçant, implorant tous les dieux,
J'invoquerai pour toi les enfers et les cieux;
Palpitante d'effroi, ta mère infortunée
Ose te disputer à la mort étonnée :
Entends, entends mes cris.... tu ne me réponds plus..
O trop aveugle espoir! ô tourmens inconnus!...
Dieux! rends-moi mon erreur et ce transport funeste;
Mon délire est, hélas! le seul bien qui me reste!

Madame Victoire BABOIS.

LE RENDEZ-VOUS.

POURQUOI ces pleurs, gentille pastourelle?
Te voilà seule au bosquet des amans!
— Vous le voyez, j'attends un infidèle,
Et son bonheur a causé mes tourmens.
J'aimais Daphnis, j'en étais adorée;
Bientôt Daphnis obtint un rendez-vous;
Il devança l'heure si desirée;
Je le payai du baiser le plus doux.
Le lendemain nouvelle impatience,
Nouveau baiser pour prix de son amour.
Hier enfin il devança le jour;
Il obtint tout; je perdis l'innocence.
Las! aujourd'hui je l'attends à mon tour.

M. JUSTIN-GENSOUL.

ÉPISODE

QUI TERMINE LE PREMIER CHANT DE L'*ANNÉE CHAMPÊTRE*.

POUR moi, dès que l'oiseau dont la voix douce allie
Le plaisir, la tendresse et la mélancolie,
Sous l'arbre du printemps vient chanter ses amours,
Loin de ma couche solitaire,
Aux paisibles rayons de Phébé qui m'éclaire,
Du bois harmonieux je cherche les détours;
J'erre au gré du hasard, des ombres incertaines
Que sur moi des zéphyrs font jouer les haleines.
J'observe, au bord de ce ruisseau,
Ce saule pâlissant dont la feuille agitée
Redouble de blancheur sous la lune argentée.
Le jour tendre et douteux qui luit sous ce berceau,
Brille et plaît sans fatigue à ma vue enchantée.
Chaque fleur, sous chaque arbrisseau,
Doux espoir de l'automne et des dons qu'elle étale,
D'avance m'enrichit du parfum qu'elle exhale:
La campagne est charmante, et je n'y veux plus rien
Qu'un être intéressant pour qui mon cœur soupire,
Q'une femme, en un mot, à qui je puisse dire:
« Dans ces champs avec toi que je me trouve bien! »
J'eus ce bonheur jadis. La saison de Borée
Plus redoutable encore à ses derniers frimas,
D'une jeune beauté, de mon cœur adorée,
Avait éteint les yeux, desséché les appas.

La pâleur de la mort décolorait les roses
Sur sa bouche expirante à peine encore écloses.
Je voyais se flétrir ces lys
Que par respect pour sa jeunesse,
Pour sa pudeur, sur-tout pour ma tendresse,
Vainqueur de mes desirs, je n'avais point cueillis.
Je mourais des douleurs que dévorait Delphire.
Bordeu, qui contre un mal, sans cesse renaissant,
Vit échouer son art une fois impuissant,
Bientôt lui-même osa me dire :
« Au plus grand des malheurs il faut te préparer ;
« Delphire, à son aurore, au tombeau va descendre.
« Tout ce qu'il te plut d'adorer,
« Dans dix jours ne sera qu'une insensible cendre.
« De la sauver il n'est qu'un seul moyen :
« Le printemps qui renaît dans les champs nous rappelle ;
« Fais y porter Delphire, et demeure avec elle ;
« Invoque la nature où l'art ne peut plus rien. »
Je le crus. Aux bords de la Seine
Je possédais un champêtre domaine,
Quelques arpens de terre, un bosquet, un vallon,
Où mon œil d'un ruisseau pouvait suivre la trace,
Un verger, du lait frais, enfin ce peu qu'Horace,
Par son esprit, par ses vers pleins de grace,
Obtint jadis d'Auguste et d'Apollon.
J'y transportai Delphire ; et, tout à ma tendresse,
Je veillai sur ses jours à mes soins confiés.
J'invoquai tous les dieux amis de la jeunesse,
Tous ceux que la beauté, l'innocence intéresse.
Chaque matin une chèvre à ses pieds

Lui portait en tribut le lait de ses mamelles.
Quelques plantes, des fleurs, ressources naturelles,
D'un suc toujours actif et jamais épuisé,
Raffraîchissaient son sang par la fièvre embrasé.
D'une lueur d'espoir ma constance suivie
Éloigna les dangers, adoucit ses tourmens.
Je la vis soulever sa tête appesantie;
Sourire à ma présence, à mes empressemens;
Dans son pouls ranimé de momens en momens,
Courut à pleins canaux la sève de la vie.
Le lys qui pâlissait refleurit sur son sein.
Des jeux prêts à s'enfuir je ralliai l'essaim.
Un peu de vanité se glissa dans mon ame;
 Et, s'il faut parler sans détour,
Esculape jadis ne connut qu'un dictame;
Moi, j'en possédais deux, le printemps et l'amour.
Delphire, qui d'abord ne put suivre ma trace,
Languissante beauté, faible comme une grace,
Emprunta pour marcher le secours de mon bras.
Jusqu'alors la campagne et ses simples appas
 Ne m'avaient point causé d'ivresse:
 J'étais sans amour, sans maîtresse,
 Je regardais tout froidement.
 Mais quel fut mon ravissement,
Quand je vis la nature, en la saison nouvelle,
Et parer ma Delphire, et s'embellir par elle!
Comme mon sein ému frémit de volupté,
Lorsqu'à l'azur des cieux, des eaux, de la verdure,
Parut se marier à mon œil enchanté
 L'or mouvant de sa chevelure!

Lorsque je vis les bois, leurs sentiers, leurs détours,
Emprunter leurs attraits, leur grace de la sienne,
Et de sa taille aérienne
Au loin se dessiner les magiques contours!
Enfin, lorsque courant, dans mon heureux délire,
Et de Delphire au lis, et du lis à Delphire,
Frappé par leur éclat, séduit par leur couleur,
Je crus, comme Zéphir, ne changer que de fleur!
Un soir que, de l'ombre jalouse,
Phébé, du haut des cieux, de son disque d'argent
Versait ce jour si doux aux amours indulgent,
Delphire auprès de moi s'assit sur la pelouse;
L'arbre paisible des hameaux,
L'orme, sur notre tête étendait ses rameaux.
Ce calme prolongé de la forêt muette,
L'étoile de Vénus, et l'ombre si discrète,
Et le printemps ami des amoureux desseins
Enhardissaient ma bouche aux plus tendres larcins:
J'invoquai tous les dieux aux vrais amans propices.
Delphire à ma témérité
N'opposa qu'un seul cri sur sa bouche arrêté;
Mon amour l'appaisa par de doux sacrifices.
Ainsi que moi bientôt ivres de volupté,
Et ses sens et son cœur devinrent mes complices.
Elle me devait sa santé,
Et j'en recueillis les prémices.
Pour prix de ma fidélité
Ma maîtresse devint volage.
Hélas! à cet écueil qui n'a point fait naufrage?
Qu'ils sont rares les cœurs constans!

Je n'en chéris pas moins mon premier esclavage :
Et lorsque sur l'aile du temps
La saison des amours chez nous fait un voyage,
Je reviens chanter sous l'ombrage
Les bois, Delphire et le printemps.

M. André MURVILLE.

VERS

A UN GÉNÉRAL SUR SON MARIAGE.

AINSI vous suivrez les drapeaux
D'un dieu terrible, et d'un dieu débonnaire ;
L'un vous montre du doigt les lauriers de la guerre,
L'autre les myrtes de Paphos.
Mars vous dit : Couvrez-vous de sang et de poussière ;
Mais l'Hymen vous appelle à de plus doux travaux.
L'un vous promet l'honneur d'être au rang des héros,
Et l'autre le plaisir d'en faire.

QUATRAIN.

J'ENTENDS toujours l'homme crier misère,
Et chaque jour accuser le destin ;
Mais chaque jour, on attend, on espère,
Et chaque jour nous vivons pour demain.

M. HOFFMAN.

LA VOLUPTÉ.

TRIOLETS.

Quand la volupté nous sourit,
Qu'elle a d'attraits ! qu'elle a de charmes !
Tout plaît, tout enchante et ravit,
Quand la volupté nous sourit.
Dupes des sens, le cœur, l'esprit,
La raison même rend les armes :
Quand la volupté nous sourit,
Qu'elle a d'attraits ! qu'elle a de charmes !

Lorsque la volupté s'enfuit,
Combien de regrets et de larmes !
Les yeux s'ouvrent, le remords suit,
Lorsque la volupté s'enfuit.
Tout son vain prestige est détruit,
Ce n'est plus que trouble et qu'alarmes ;
Lorsque la volupté s'enfuit,
Combien de regrets et de larmes !

M. Kerivalant.

LA VÉNUS DE ZEUXIS. (1)

Aux yeux de la Grèce charmée,
Zeuxis de son brillant pinceau
Venait de faire éclore un chef-d'œuvre nouveau.
« Rien n'égale ta renommée,
« Lui dit-on. Désormais il faut peindre Vénus;
« Mais peins sa grace enchanteresse,
« Son aimable sourire et ses traits ingénus;
« Rends enfin le tableau digne de la déesse. »
— « J'y consens, dit-il, je suis prêt;
« Mais vous, amenez-moi vos filles les plus belles;
« Que des traits de chacune d'elles
» Je saisisse le plus beau trait.
« Puis-je mieux de Vénus composer le portrait? »
On lui présente cinq modèles :
La voluptueuse Zélis,
Aglaure à la taille légère,
Et la vive Thémire, et la tendre Glicère,
Enfin la modeste Anaïs.
Le peintre, à leur aspect, est transporté d'ivresse.
Il voit dans ces beautés l'élite de la Grèce.
— « Non, j'en jure par les appas
« Que vous présentez à ma vue,

(1) Ce trait, rapporté depuis peu dans un de nos journaux, appartient effectivement à Zeuxis, quoiqu'on l'ait attribué à Appelles. Voir PLINE, chap. x, liv. xxxv. (*Note de l'auteur.*)

« Non, dit-il, à Vénus vous ne le cédez pas.
« Mais quoi ! dans mon tableau Vénus doit être nue !
« Comment la peindre d'après vous,
« Si vous ne quittez pas ces vêtemens jaloux ? »
— « Les quitter !... non, jamais ; » c'est toute leur répons
J'en excepte pourtant Zélis,
Qui dément le refus que leur bouche prononce.
Être peinte en Vénus, et peinte par Zeuxis,
Quel triomphe ! on dira : Zélis n'a point d'égale,
Puisque Vénus en elle a trouvé sa rivale.
Dans l'instant même, à ses pieds sont épars
Et voile, et bracelets, et tunique, et ceinture :
Zélis enfin n'offre plus aux regards
Que les trésors de la simple nature.
Bientôt l'exemple est imité
Par Thémire, Aglaure et Glicère.
Une secrette vanité
Leur dit : Comme Zélis vous avez droit de plaire.
Laquelle en effet préférer ?
Zeuxis est en extase : il a beau comparer.
Mille appas que son œil dévore ;
Incertain sur le choix, il ne sait qu'admirer,
Et ce qu'il admire, il l'adore.
Cependant Anaïs restait les yeux baissés.
— « Auriez-vous moins d'attraits que Zélis ou qu'Aglaur
« Lui dit-il tendrement ?... oh ! non... vous rougissez
« Imitez-les plutôt. » — « Moi ! que je les imite !
« Ah ! dût-on m'adjuger la pomme de Pâris,
« Je la refuserais offerte à pareil prix. »
A ces mots elle prend la fuite.

Mais la toile va s'animer.
Chaque modèle a pris sa place.
L'artiste vient de s'enflammer,
Et déjà même, au dessin qu'il en trace,
De Cythérée on devine la grace.
Son pinceau délicat ose enfin l'exprimer.
O prodige ! Vénus respire ;
Elle sourit et semble dire :
Venez, heureux mortels, j'enseigne l'art d'aimer.

Zeuxis avait à-peine achevé son ouvrage,
On l'expose soudain aux yeux des amateurs.
Quel concert d'éloges flatteurs !
Chacun avec transport lui donne son suffrage :
Ses rivaux n'en sont point jaloux.
L'un d'eux même, l'un d'eux s'écrie :
« O Vénus ! digne objet de mon idolâtrie !
« Je te vois, je t'adore et tombe à tes genoux !

Loin de partager ce délire,
Zeuxis sur son tableau fixe un œil inquiet,
L'en détourne, y revient, et se tait, et soupire.
Un connaisseur lui dit : « Pourquoi cet air distrait ?
« Quand la Grèce entière l'admire,
« Jugerais-tu donc seul ton ouvrage imparfait ? »
— « Oui, répond il. » — « Erreur ! détaillons chaque trait :
« Pouvais-tu rendre mieux la jambe de Thémire,
« Et la taille d'Aglaure, et le sein de Zélis ?
« Je vois Glicère me sourire ;
« Non, je me trompe, c'est Cypris. »

— « Cher ami, c'est en vain que tu flattes Zeuxis :
« Ce qui manque à Vénus manquait à mes modèles,
« Ce doux charme, ce fard des belles.... »
— « Quoi donc ? » — « La pudeur d'Anaïs. »

M. LE BAILLY.

COUPLETS

Sur l'anniversaire de la naissance de M. MARIN, *plus qu'octogénaire et doyen des hommes de lettres.*

BOIRE est un grand plaisir pour nous,
C'est un aveu que je dois faire ;
Mais ce plaisir m'est bien plus doux
Le jour de ton anniversaire.
A ta santé ; trinquons, buvons :
Aujourd'hui tout nous y dispose,
Et tous les ans, si nous pouvons,
A pareil jour doublons la dose.

Doubler la dose, oh ! non, ma foi,
La partie est trop inégale.
Qui voudra poursuivre avec toi
Cette imprudente martingale ?
Hé bien, morbleu ! je l'entreprends ;
Je vois mon sort et je le brave,
Quand tu devrais, dans cinquante ans,
Me forcer à vider ta cave.

M. Fabien PILLET.

LA RAISON ENIVRÉE PAR L'AMOUR.

ODE ANACRÉONTIQUE.

LA Raison sous une treille
Vit-un jour l'enfant ailé,
Qui de sa coupe vermeille
Choquait la coupe d'Églé.

Mes enfans, craignez, dit-elle,
Craignez les dons de Bacchus :
Par sa liqueur infidelle
Bientôt vous seriez vaincus.

Ma bonne, répond l'espiègle,
Vous parlez bien ; grand merci :
Vous serez toujours ma règle ;
Mais buvez un coup aussi.

En vain la grondeuse élude,
Amour la presse en riant,
Et d'étourdir une prude
Bacchus est impatient.

La Raison prenant un verre
Plein du nectar ennemi,
De si près lui fait la guerre,
Qu'elle le vide à demi.

Dans sa docte véhémence
Contre un jus pernicieux,
Elle achève et recommence,
Trouvant qu'elle en parlait mieux.

Grace au breuvage perfide,
La Raison toujours parlant,
Heureuse qu'Amour la guide,
S'en retourne en chancelant.

M. LEBRUN.

A MADAME M....

LORSQUE je vois ce pied charmant
Dessiné par l'amour, et moulé par les graces,
Ce pied dont l'œil ému ne peut quitter les traces,
Du saint Père, entre nous, je plains l'aveuglement:
Pour baiser son pied très-vulgaire,
Quel mortel se prosterne? hélas! le seul chrétien.
Ah! que par faveur singulière,
Il obtienne qu'au lieu du sien,
On puisse, Églé, baiser le tien,
Il verra sous sa loi fléchir toute la terre.

M. VIGÉE.

LE TORRENT.

IMITÉ DU PERSAN.

LA voix des aquilons a grondé sur nos têtes ;
La foudre a sillonné les airs ;
Et le torrent fangeux, grossi par les tempêtes,
Fait mugir l'écho des déserts.
Viens, ma Zaphné, suis-moi sous cet épais feuillage.
Le printemps habite ces lieux ;
Nous verrons le torrent qui frappe le rivage,
Et bondit en flots écumeux.

Tu cèdes mollement à mon bras qui t'entraîne,
Ton front se penche sur mon sein,
Et je crois respirer avec ta douce haleine
Le souffle embaumé du matin ;
Des accords de ta voix charme ce lieu sauvage ;
J'entendrai tes chants amoureux,
Oui, malgré le torrent qui frappe le rivage,
Et bondit en flots écumeux.

Dans ces tendres accords la volupté soupire....
Je sens tous les feux du desir....
Viens, reçois ce baiser qu'appelle ton sourire,
Ange d'amour et de plaisir !
Des parfums les plus doux j'ai goûté l'assemblage
Dans ce baiser délicieux.

Sois discret, ô torrent qui frappes le rivage !
Et bondis en flots écumeux.

Mais d'où vient ta rougeur ? quoi ! ton amour timide
S'oppose à des plaisirs si doux !
Regarde cette fleur que dans son cours rapide
Cette onde emporte loin de nous :
O Zaphné ! cette fleur est ta fidelle image,
Et le temps échappe à nos vœux,
Plus prompt que le torrent qui frappe le rivage,
Et bondit en flots écumeux.

Dans un nouveau baiser expire ta colère :
Un nuage voile tes yeux....
Que peux-tu craindre encor ? le ramier solitaire
Est le seul hôte de ces lieux.
Ces jeunes citronniers couvrent de leur feuillage
Cet asile mystérieux,
Et nos soupirs brûlans meurent sur le rivage,
Au bruit du torrent écumeux. (1).

M. Justin-Gensoul.

---

(1) Cette idylle a été traduite en prose et avec infiniment de grace par M. Parny : je n'ai cherché qu'à l'imiter, ne pouvant espérer de mieux faire. (*Note de l'auteur.*)

A MON CAVEAU.

DANS ce caveau frais et joli,
Où, sans me vanter, je vous range
Tous les ans, après la vendange,
Mes vingt feuillettes d'un Marli
Que je bois toujours sans mélange,
O mon vin ! prêtes-moi tes feux !
Je vais entonner ta louange.
Il nous faut un prodige étrange :
Enivre-moi, si tu le peux.
Parfois plus d'un auteur fameux
Vit blanchir et fumer son verre
Des flots d'un champagne écumeux
Qui s'irritait dans la fougère ;
Et soudain buvant sa colère,
Lui dut les traits les plus heureux.
Que de fois ta verve légère,
Aï, dans des soupers brillans,
En mille éclairs étincelans
Fit jaillir l'esprit de Voltaire !
Ta sève agitant les cerveaux,
Rompant ses fers, bacchante aimable,
Autour de lui tombait à table,
En torrent de mousse adorable,
De ris, de verve et de bons mots.
Corneille, au front mâle et sévère,
Français avec un cœur romain,

Grace au baune, grace au madère,
Se mettait quelquefois en train.
Ce bon homme, sa coupe en main,
Creusait plus d'un grand caractère,
Et, terrible au fond de son sein,
Comme en un volcan toujours plein,
Entendait gronder son tonnerre.
Je crois que nos vins de Marli
Ne l'auraient pas si bien servi;
Sur ce point là je me résigne.
Ah! le Parnasse a des coteaux,
Des bosquets, des fleurs, des ruisseaux,
Et pas un seul arpent de vigne.
Quel oubli! le Bacchus gaulois
Versa tous ses dons à la fois
Sur la Champagne et la Bourgogne.
Mais je bois sans être jaloux,
Je bois rondement, sans courroux,
Et sans que mon front se renfrogne,
Nos vins d'Anteuil et de Saint-Clou,
Et de Nanterre et de Chatou,
Et le surène et le boulogne
Que Dieu fait croître auprès de nous:
Le même bois les produit tous.
L'important, disait feu Grégoire,
En pa ant du vin, c'est de boire.
Qu'il soit veillé, fait au logis,
Bien cuvé, clair comme un rubis,
Que grain à grain on vous l'égrappe,
Bu sans eau, notez bien ceci,

Je vous réponds d'un vin qui tape,
Autant au moins que vin du pape,
Fût-il ou de Garche ou d'Issi.
Maître Adam pensait bien ainsi,
Lorsqu'à Nevers, dans son délire,
Il célébrait, sous son caveau,
Son vin d'Arbois, vieux ou nouveau,
En vers qu'il dédaignait d'écrire;
Mais qui, sortis de son tonneau,
Sans rabot, sans maillet, sans lime,
Opulens de verve et de rime,
Montaient fumans à son cerveau.
Vin fécond, quel est ton empire!
Vin charmant, tu n'as qu'à sourire,
Le triste amant est consolé.
Sur les maux que me fit Ismène,
Ton nectar à peine eut coulé,
Que je voyais, moins désolé,
Se perdre dans ton jus perlé
Les rigueurs de mon inhumaine.
Que le falerne chez Mécène
D'Horace égayait les festins!
C'est là, content de ses destins,
Qu'il oubliait, dans ses ivresses,
Et tous les torts de ses maîtresses,
Et les vers de tous les Cotins.
Des graces le poète antique,
Sur sa lire anacréontique,
Chantait, au déclin de ses jours:
O vins enchanteurs de la Grèce!

Soyez pour moi, pour ma vieillesse
Encor plus chers que mes amours !
Lorsque Rabelais en folie,
La joie et le ris dans les yeux,
D'esprit, d'ivresse radieux,
Plongeait sa raison dans l'orgie,
Ce n'était point, je le parie,
En lui versant du vin de Brie ?
C'était à coups de condrieux.
Et quand notre bon La Fontaine,
Sans bruit, dans un vin fortuné,
Vous avait pris son hypocrène,
Vieil enfant, sans soins et sans peine,
Comme il dormait après dîné !
Mais quel est, tenant une lyre,
Ce mortel que Saint-Maur admire,
Dont mon œil d'abord est charmé ?
C'est Chaulieu, ce convive aimable,
Pour les fleurs, le sommeil, la table,
Les beaux vers, les belles, formé ;
Chaulieu des Graces tant aimé,
Prêchant le plaisir par l'exemple,
S'enivrant aux banquets du Temple,
D'un vin par le temps parfumé.
Amant léger, mais ami rare,
Du tendre et délicat La Fare,
S'il apprit à sentir l'amour,
A La Fare il apprend à boire,
Entre les muses et la gloire,
Entre les ris et la victoire,

Vénus, Vendôme et Luxembourg.
Le dur Caton buvait dans Rome;
Chapelle au vin donnait la pomme;
Piron buvait, et l'on sait comme;
Boileau buvait; je bois aussi,
Car j'ai toujours, en honnête homme,
Honoré le vin, dieu merci.

M. Ducis.

LA ROSE ET LE BOUTON.

FABLE.

Au bouton qui venait d'éclore
La rose dit avec aigreur:
Tu voudrais m'éclipser, et tu n'es pas encore!
Et vous qui n'êtes plus, répondit en douceur
Le bouton qui se croit l'enfant gâté de Flore,
Vous voulez avec moi disputer de fraîcheur!
Hélas! le jour qui passe et celui qui doit suivre,
Reprit le jardinier, se touchent de bien près:
Vous n'avez qu'un moment à vivre,
Et vous ne pouvez vivre en paix!

M. Boisard.

VERS

A M. AUGUSTE DE LABOUÏSSE.

Salut au poète amoureux
Qui chante une autre Éléonore !
Ce nom favorable et sonore
Embellit quelques vers heureux
Qu'au Parnasse on répète encore.
Que dis-je heureux ? Est-ce un bonheur
De faire pleurer l'élégie ?
Et le sourire du lecteur
Peut-il dédommager l'auteur
Qui perd une amante chérie ?
Votre succès sera plus doux ;
L'amour est sans ailes pour vous ;
Dans vos vers point de longue absence,
Point d'hymen forcé, d'inconstance,
D'exil, ni d'adieux éternels.
Combien les adieux sont cruels !
Votre muse heureuse et féconde
Chante des amours sans regrets ;
Et d'*Éléonore seconde*
J'en félicite les attraits.

M. Parny.

ÉLÉGIE.

A peine seize fois j'ai vu le doux printemps
Sourire à la terre embellie ;
A peine seize fois j'ai vu fuir les autans,
Et le sombre chagrin flétrit déjà ma vie !
Dans l'âge des plaisirs, dans l'âge des amours,
Aux amours, aux plaisirs je suis mort pour toujours.
En vain la rose, ornement du bocage,
Parfume l'air de son odeur ;
En vain zéphyr de son aile volage
Des peupliers mouvans agite le feuillage ;
Hélas ! pour le mortel en proie à la douleur,
La rose est sans parfum, le zéphyr sans fraîcheur !
A l'heure où Morphée en silence
Répand sur les humains ses pavots bienfaisans,
Le paisible sommeil, promis à l'innocence,
Ne vient plus rafraîchir mes sens ;
Mais, lorsqu'après une pénible veille,
La fatigue a fermé mes yeux appesantis,
Un songe douloureux en sursaut me réveille
Et glace mes esprits.
Prestige mensonger, dont l'image m'oppresse !
Je te vois, Virginie, à mon rival heureux
Céder ta main enchanteresse,
Trouver bon que sa main la presse,
Et que ses yeux se fixent sur tes yeux....
Pour calmer les tourmens dont l'horreur me dévore,

Quelquefois je m'enfonce en un bois ténébreux ;
Là, sous l'ombrage épais des pins religieux,
Attentif et rêveur, je vais relire encore
Les vers où, digne, hélas ! d'un plus heureux destin,
L'ingénieux et sensible Bertin
Exhale en traits de feu sa tristesse éloquente.
Devait-il donc se voir trahi par son amante,
Lui qui, cher aux neuf sœurs comme au dieu des combats,
Sur sa lyre mélodieuse
Tant de fois d'Eucharis a chanté les appas !
Lui, dont la pitié généreuse,
Malgré sa perfidie a pleuré son trépas !
Mais pourquoi m'étonner s'il fut trompé par elle ?
Tel fut toujours le sort de tout amant fidèle.
L'insensé qui se fie aux sermens d'une belle
A d'un roseau fait son appui.
Au destin de Bertin mon destin fut semblable :
Comme lui je brûlai d'un amour véritable ;
Je fus délaissé comme lui.
Mais plus à plaindre encore, encor plus misérable,
Jamais une autre amante, à mes vœux favorable,
En moi n'allumera de nouvelles ardeurs ;
Et peut-être jamais, d'une main secourable,
L'amitié n'essuîra mes pleurs.

M. Aymeric N.

CHANSON
SUR CHAULIEU.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

SAGE aimable et voluptueux,
Disciple et rival de Chapelle,
La grace est ton partage heureux,
Chaulieu, ton seul nom la rappelle.
Jaloux d'amuser ton loisir
Plus que d'illustrer ta mémoire,
Tu ne cherchais que le plaisir,
Chaulieu, tu rencontras la gloire.

Rimeur facile, ingénieux,
Quelquefois ta muse indolente
Touche son luth harmonieux
D'une main molle et nonchalante;
Mais souvent trop d'art affaiblit
Le doux charme de la nature;
Souvent la beauté sembellit
De ce qui manque à sa parure.

Jardin riant, paisible lieu,
Du Temple heureuse solitude,
Où Rousseau, La Fare et Chaulieu
Goûtaient les charmes de l'étude!
Là, les échos nous ont redit
Que, sous l'ombrage solitaire,

Mille fois leur goût applaudit
Aux premiers accens de Voltaire.

C'est encor là que deux guerriers,
Deux Vendôme, amis du poète,
Coiffés de pampre et de lauriers,
Venaient souper dans sa retraite :
Couple aimable, illustre et gourmand,
Brillant de grace et de génie,
Sachant conduire également
Un siége, une intrigue, une orgie.

Jamais Chaulieu n'eut d'ennemis,
Hors la goutte affreuse et cruelle,
Qu'à pas lents chez tous ses amis
La volupté mène avec elle :
Il la reçut dans son séjour,
Exempt d'humeur et de colère,
Comme une fille de l'amour,
Sans se brouiller avec son père.

Abbé, mais peu fervent, dit-on,
Philosophe, et plein d'indulgence,
L'Église, ainsi que l'Hélicon,
L'accuse un peu de négligence.
D'Oléron le prieur vanté
Ne chanta ni vêpres ni messe;
Aussi n'est-il un saint fêté
Qu'au calendrier du Permesse.

M. Després.

TRADUCTION

DU PSEAUME CXXXV,

Super flumina Babylonis.

Assis sur les bords de l'Euphrate,
Un tendre souvenir redoublait nos douleurs;
Nous pensions à Sion, dans cette terre ingrate,
Et nos yeux malgré nous laissaient couler des pleurs.

Nous suspendîmes nos cythares
Aux saules qui bordaient ces rivages déserts;
Et les cris importuns de nos vainqueurs barbares
A nos tribus en deuil demandaient des concerts.

Chantez, disaient-ils, vos cantiques;
Répétez-nous ces airs si vantés autrefois;
Ces beaux airs que Sion, sous de vastes portiques,
Dans les jours de sa gloire admira tant de fois.

Comment, au sein de l'esclavage,
Pourrions-nous de Sion faire entendre les chants?
Comment redirions-nous, dans un climat sauvage,
Du temple du Seigneur les cantiques touchans?

O cité sainte! ô ma patrie!
Chère Jérusalem, dont je suis exilé,
Si ton image échappe à mon ame attendrie,
Si jamais loin de toi mon cœur est consolé;

Que ma main, tout à coup séchée,
Ne puisse plus vers toi s'étendre désormais !
A mon palais glacé que ma langue attachée
Dans mes plus doux transports ne te nomme jamais !

Souviens-toi de ce jour d'alarmes,
Seigneur, où par leur joie et leurs cris triomphans,
Les cruels fils d'Edom, insultant à nos larmes,
S'applaudissaient des maux de tes tristes enfans.

Détruisez, détruisez leur race,
Criaient-ils aux vainqueurs de carnage fumans ;
De leurs remparts brisés ne laissez point de trace,
Anéantissez-en jusques aux fondemens.

Ah ! malheureuse Babylone,
Qui nous voit sans pitié traîner d'indignes fers,
Heureux qui, t'accablant des débris de ton trône,
Te rendra les tourmens que nous avons soufferts !

Objet des vengeances célestes,
Que tes mères en sang, sous leurs toits embrasés,
Expirent de douleur en embrassant les restes
De leurs tendres enfans sur la pierre écrasés !

MALFILATRE.

BOUTADE.

HOMME d'esprit, d'auteur je fais l'ingrat métier ;
Que ne suis-je né sot, pour être au moins banquier !

LE CYGNE ET L'OIE.

FABLE IMITÉE DE FAERNE.

Un riche, à la campagne et pour son agrément,
Nourrissait avec soin un cygne avec une oie;
Tous deux avaient un plumage d'argent,
Tous deux faisaient son bonheur et sa joie.
Le cygne, au sein des eaux, par son chant amoureux
Réjouissait son maître et tout le voisinage;
L'oie, un jour de festin, en pompeux étalage,
Devait offrir sur table un mets délicieux.
Ce jour arrive; un repas somptueux
Est commandé. Sur l'oie, aussi blanche que grasse,
Le cuisinier, suivant l'ordre reçu,
Se dispose à faire main basse.
C'était le soir. Par la couleur déçu,
Pour l'oie, ô ciel! le bourreau prend le cygne.
Ce pauvre oiseau, le cou tendu,
Allait périr... Soudain, par un bonheur insigne,
Trompant du sort l'influence maligne,
Il fait entendre un chant plein de douceur.
Qui fut penaut? le cuisinier, sans doute.
Tout aussitôt vers l'oie il dirige sa route,
Et, lui donnant la mort, répare son erreur.

Heureux celui qui, dans la fleur de l'âge,
Fait provision de talens!

Si le savoir est utile en tout temps,
Au sein de l'infortune il l'est bien davantage.
Dans l'exil ou dans l'esclavage,
Pauvres, et maudissant l'inclémence du sort,
J'ai connu maint grand personnage
Que leurs talens ont sauvés de la mort.

M. BOINVILLIERS.

ÉPIGRAMME.

UN homme aimait son or, et rien de plus.
Avint pourtant qu'Amour, de sa sagette
Blessa son cœur. Par malheur, la fillette
N'avait qu'esprit et beauté sans écus.
Or, pauvreté pour mon ladre était vice.
Il veut guérir; il fuit; mais, flèche en main,
L'enfant ailé talonne mon vilain.
Que faire donc, dit-il à l'Avarice,
Pour ne l'aimer?... C'est bien aisé, cela,
Répond l'Amour : mon cher, épouse-la.

IMITATION DE SYRUS.

UN léger prêt t'assure un débiteur solvable,
Même un ami.
Que t'offre à l'échéance un prêt considérable?
Un ennemi.

CHANSON.

AIR *du Troubadour Béarnais.*

En vain les feux du midi
Dévorent l'humble fougère,
Ce bois présente un abri
Au chasseur, à la bergère:
Mais il n'est point de séjour
Impénétrable à l'amour.

Quand l'hiver pâle et tremblant
Vient attrister la nature,
Auprès d'un chêne brûlant
Je me ris de la froidure:
Mais il n'est point de séjour
Impénétrable à l'amour.

Volage habitant des airs,
L'oiseau change de patrie;
Seul, aux plus lointains déserts
Le lion se réfugie:
Mais il n'est point de séjour
Impénétrable à l'amour.

Sur les mers le nautonnier,
Dans sa hutte le sauvage,
Et le prince, et le guerrier,
A ses lois tout rend hommage:

Car il n'est point de séjour
Impénétrable à l'amour.

Ce dieu jusqu'au fond des eaux
Poursuit la fraîche naïade ;
Sous l'écorce des ormeaux
Il blesse l'hamadryade :
Car il n'est point de séjour
Impénétrable à l'amour.

ENVOI.

Long-temps, hélas ! j'avais cru
Qu'on pouvait fuir son empire ;
Mais dès l'instant où j'ai vu
Votre bouche me sourire,
J'ai senti qu'en ce séjour
M'avait attendu l'amour.

M. S. E. Géraud.

INSCRIPTION

POUR LA STATUE DE NAPOLÉON Ier.

La France a retrouvé dans ce héros chéri
Le bras de Charlemagne et le cœur de Henri.

M. Chevalier de Saint-Amand.

PROLOGUE

Du quatrième livre d'un nouveau recueil de Fables que l'auteur se propose de publier.

QUOI ! des fables encor ? quoi ! des fables toujours ?
— Je n'ai pas fourni ma centaine ;
Aux fabulistes de nos jours
C'est le nombre prescrit. — Passe pour La Fontaine,
On ne compte pas après lui ;
Ses récits les plus longs n'apportent nul ennui.
En relisant les vers échappés de sa veine,
Un charme continu vous séduit, vous entraîne ;
Bref, il a triomphé de tous ses devanciers,
Et le bon homme est mort, sans laisser d'héritiers.
— Hola ! censeur, hola ! soyez plus équitable.
La Fontaine, sans doute, est le dieu de la fable ;
Mais sur cette matière enfin
Raisonnons un moment. Vous admirez Molière ?
— Qui ne l'admire pas ! c'est un auteur divin.
— La place qu'il occupe est aussi la première ;
Mais, pour mieux l'honorer, ferma-t-on la carrière
A Régnard, à Piron, à Destouche, à Colin ?
Si Corneille et Racine, au faîte du Parnasse,
L'un près de l'autre assis, tiennent la même place,
Après eux, Crébillon et Voltaire.... — Alte là !
Il s'agit bien de tout cela,
Quand on parle de l'apologue !...
Vos modernes conteurs, par leur froid dialogue,

M'ont si fort ennuyé.... — Vous les avez donc lus?
— Si bien que j'ai promis de ne les lire plus.
— Vous n'en citez aucun; permettez que j'en nomme
Dix ou douze.... — Pourquoi pas cent?
— Le choix serait embarrassant;
Citons-en moins : à part nous mettons le bon homme.
Avouez que Richer parfois est ingénu?
— A force d'être simple il me paraît trop nu.
— Soit : passons à La Motte. — Oh! La Motte, il m'assomme
Avec ses longs discours.... du reste, ingénieux,
Il créa ses sujets; c'est ce qu'il fit de mieux.
— Aubert a bien aussi ce dernier avantage?
— Celui-là me plaît davantage.
Je le trouve moins apprêté.
Chez lui le sentiment n'exclut pas la gaîté,
Et la raison toujours s'y mêle au badinage.
Florian m'intéresse aussi :
Il peut prendre sa part de cet éloge-ci.
— Fort bien; ces deux auteurs ont donc votre suffrage?
Poursuivons, s'il vous plaît : Dorat et Pesselier,
Je ne dois pas les oublier,
Qu'en pensez-vous? — D'esprit l'un et l'autre pétille;
Mais Jean n'en eut pas moins, et sut mieux le cacher;
Or ces deux messieurs-là, soit dit sans vous fâcher,
Ne sont point gens de sa famille.
Vive un conteur naïf! — Parlons de Le Monnier.
— Volontiers; j'aime ce dernier,
Il a du naturel... Pardonnons à sa muse
D'être parfois bourgeoise, et même un peu diffuse.
Que son *Enfant bien corrigé*

Donne de bons avis aux enfans, à leurs mères!...
— Je vous y prends : voilà des éloges sincères!...
Allons, je suis moins affligé;
Par vous-même, entre nous, le procès est jugé.
On peut donc faire encor des fables? — Oui, mais guères.
— O l'excellent conseil! hé bien, je le suivrai.
Le Monnier vous a plu; par lui je finirai.
Voici le mot que dit à l'un de ses confrères
Ce fabuliste tonsuré :
« La Fontaine est notre curé,
« Mais on peut trouver place au rang de ses vicaires. »

M. Le Bailly.

VERS

Pour le Portrait de madame la comtesse de B...

Belle ame, figure touchante,
En deux mots voilà son portrait;
L'une asservit quand l'autre enchante :
Qu'opposer à ce double attrait?
En vain la sagesse réclame
Contre leur charme impérieux :
Si le sage échappe à ses yeux,
Il n'échappe point à son ame.

M. Laya.

A MADAME LA DUCHESSE
DE SAXE-GOTHA,
SUR SA CONVALESCENCE.

Grand Dieu ! qui rarement fais naître parmi nous
De graces, de vertus cet heureux assemblage,
Quand ce chef-d'œuvre est fait, sois un peu plus jaloux
De conserver un tel ouvrage.
Fais naître en sa faveur un éternel printemps ;
Étends dans l'avenir ses belles destinées,
Et raccourcis les jours des sots et des méchans,
Pour ajouter à ses années.

Voltaire.

A MONSIEUR DE FAUCOMP...,

Qui faisait l'éloge de mes Contes.

Des folâtres récits de ma légère muse,
C'est pour se délasser que votre esprit s'amuse ;
Quant à moi, mon cœur jouit bien :
Un couple intéressant, des amis estimables,
C'est ce qu'on voit chez vous... Des contes ne sont rien
Près de ces vérités aimables.

M. Guichard.

LE SAULE DES REGRETS.

SAULE, cher à l'amour et cher à la sagesse, (1)
Tu vis l'autre printemps sous ton heureux rameau
Le chantre aimé des dieux moduler sa tristesse,
Et l'onde vint plus fière enfler ton doux ruisseau.

Sur le feuillage ému, sur le flot qui murmure
L'amour a conservé ses soupirs douloureux.
Moi, je te viens offrir les pleurs de la nature:
Ne dois-tu pas ton ombre à tous les malheureux?

Dans ce même vallon, doux saule, j'étais mère!
Mon ame s'enivrait d'orgueil et de bonheur;
Dans ce même vallon, seule avec ma misère,
Je n'ai que ton abri, mes regrets et mon cœur.

Ma fille a respiré l'air pur de ton rivage,
Elle a cueilli des fleurs sur ces gazons touffus.
Ses charmes innocens, les graces de son âge
Ont embelli ces lieux: doux saule, elle n'est plus!

J'aimais à contempler sa touchante figure
Dans le cristal mouvant de ce faible ruisseau;
J'y trouvais son souris, sa blonde chevelure...
Hélas! je cherche encore, et n'y vois qu'un tombeau.

(1) M. Ducis a fait le saule du sage, le saule de l'amant et le saule du malheureux.

Cesse de protéger la tranquille sagesse ;
A l'amour étonné retire les bienfaits.
Je viens, loin des heureux, t'apporter ma détresse ;
Sois l'asile des pleurs, sois l'arbre des regrets.

Dérobe à tous les yeux ce douloureux mystère ;
Que ton ombre épaissie enveloppe mon sort.
Sous tes pâles rameaux retombant vers la terre,
Enferme autour de toi le silence et la mort.

Dieux ! tu m'entends ; déjà sur ta tige flétrie
La fleur perd son éclat, la feuille sa fraicheur.
Doux saule, tu me peins le terme de la vie ;
Hélas ! tu veux aussi mourir de ma douleur.

Ton aspect dans mon cœur vient d'arrêter mes larmes :
Ah ! laisse-moi du moins le pouvoir de gémir ;
De mes regrets plaintifs rends-moi les tristes charmes :
Je le sens, il me faut ou pleurer ou mourir.

Lorsqu'assis à tes pieds, sous les vents en furie,
Le sage voit ton front se courber sans effort,
Il pardonne au destin, il supporte la vie :
Apprends-moi donc aussi qu'il faut céder au sort.

Ah ! rends-moi du printemps la fraîcheur renaissante ;
Rends à mon cœur flétri ses dons trop tôt perdus ;
Rends-moi les arts, la paix, l'amitié plus touchante....
Mais, non, ne me rends rien : doux saule, elle n'est plus.

Madame Victoire Babois.

STANCES

A UNE JEUNE ÉRUDITE.

TANT de lecture est une erreur.
Vous fatiguez votre mémoire ;
Il vaut mieux, jeune Adèle, écouter votre cœur,
Et chercher vos héros ailleurs que dans l'histoire.

Peut-être en pourrez-vous choisir
Qui seront mieux à votre usage.
Voyez autour de vous : n'est-il aucun plaisir
Qui de ces vanités au moins vous dédommage ?

Ah ! croyez-moi : sachez aimer,
Et vous serez assez savante.
De tout ce qui n'est plus à quoi bon s'informer,
Et pour le temps passé, perdre l'heure présente ?

Suivez plutôt les doux penchans
Où le bel âge vous convie ;
Et loin d'user vos jours à lire des romans,
Commencez par l'amour celui de votre vie.

M. S. E. GÉRAUD.

A bien payer pour être mal servi.
Le moindre bruit captive mon oreille....
On a frappé... c'est elle ! heureux moment !
Elle parait aux yeux de son amant,
Plus belle encor qu'elle n'était la veille.
Par un baiser, savouré lentement,
J'ai salué mon aimable convive.
Le cœur lui bat : inquiète et craintive,
Elle craignait qu'un regard curieux
N'eût épié ses pas mystérieux.
Je la rassure. Elle entre : je détache
Le nœud jaloux du chapeau qui la cache.
Vingt mots confus et jamais achevés
Sont sur sa bouche au passage enlevés.
Pour retracer mes transports, mon ivresse,
Il faudrait être ou l'Albane, ou Parny :
Si je n'ai point leur grace enchanteresse,
Amour ! amour ! auprès d'une maîtresse,
Te bien goûter c'est t'avoir défini.
  Mes chers amis, là-dessus bouche close.
Au déjeûner revenons, et pour cause.
La chère est simple ; et les mets du repas
Sont peu nombreux, mais ils sont délicats.
Une bouteille antique et bien choisie
Fait dans nos sens passer son ambroisie ;
Et si parfois ma main, comme au hazard,
Saisit sa coupe auprès de moi placée,
Prenant la mienne, avec un doux regard,
Elle me dit : « Je saurai ta pensée. »
  Le dessert vient : la pomme est de saison,

Et moi, tout fier de la comparaison,
En présentant ou recevant la pomme,
Je suis Pâris ou bien le premier homme.
  Je cherche enfin, devenu plus pressant,
A l'entourer d'un lien caressant;
Elle dit *non*, s'appaise, se courrouce;
Son œil m'attire, et sa main me repousse:
Prélude heureux qui double les plaisirs!
  Bientôt, au gré de ses nouveaux desirs,
Étourdiment elle ordonne à ma muse
De lui tourner un récit qui l'amuse:
« Y penses-tu, lui dis-je? moi, rimer!
« Auprès de toi je ne sais rien qu'aimer.
« A tes genoux j'ai déposé ma lyre.
« Rêves de gloire ont des charmes pour nous;
« Mais, je le sens, délire pour délire,
« Rêves d'amour sont encor les plus doux. »
  Preste! il faut voir ses jolis doigts de rose
Éparpiller et mes vers et ma prose!
Qu'avec plaisir mon aimable lutin,
Bouleversant mon grec et mon latin,
Parvient enfin au tiroir solitaire
Où ses billets vont se réfugier!
Elle apperçoit celui que le premier
Elle traça loin des yeux de sa mère.
En souriant elle voit ses cheveux
Enveloppés dans la même romance
Qui l'accusait de son indifférence,
Et soupirait mes timides aveux.
  Mais elle entend sonner l'heure cruelle!

Elle va fuir ! ... mon bonheur avec elle !
« Demeure encor ! ... » — « Je ne puis... il est tard... »
Un long baiser, le baiser du départ
Vient m'embraser de son humide flâme.
D'un pas furtif elle sort sans témoin ;
Elle s'éloigne, elle emporte mon ame ;
Et mon adieu la suit encor de loin.
Je rentre, et, seul avec ma rêverie,
Je vois par-tout son image chérie ;
J'aime à toucher tout ce qu'elle toucha ;
En soupirant je dis : « Elle était là ! »

M. Millevoye.

FIN.

TABLE.

*

ANONYMES.

FIN DE LA TABLE.

NOTICE
DES OUVRAGES DE POÉSIE
QUI ONT PARU DANS L'AN TREIZIÈME.

POÈMES.

PARADIS perdu, traduit par Jacques Delille. Paris, Giguet et Michaud, imprimeurs libraires, rue des Bons-Enfans, n° 6; an 13 — 1805.

Traduction très-libre, dans laquelle le poète, comme le dit M. *Michaud*, auteur de la préface, s'est livré à son propre génie, et se montre peut-être plus souvent que le traducteur.

Des corrections qui ont été assez généralement approuvées; des paraphrases qui, malgré le charme du style, n'ont pas trouvé grace auprès des partisans de la concision mâle, énergique, et parfois sublime, de *Milton*.

Entreprise qui offrait tant de difficultés, qu'il n'est pas étonnant que M. *Delille* n'ait pu les vaincre toutes avec un égal succès. Poème, au surplus, dans lequel il s'est maintenu à la hauteur de son talent, et qui ajouterait à l'éclat de sa réputation, s'il était possible d'en avoir une plus brillante que celle dont il jouit.

L'Amour maternel, poème par Charles Millevoye; de l'imprimerie de Crapelet.

Paris, Lefevre, libraire, rue Haute-Feuille, n° 29; an 13 — 1805.

Quelques morceaux qui rappellent un peu trop des poèmes publiés récemment, et font regretter que l'auteur glane avec complaisance dans un champ où il pourrait moissonner; mais en général de l'harmonie, de la sensibilité, un vrai talent.

La Navigation, poème par J. Esmenard; 2 vol. in-8° de 300 pages chacun. Paris, Giguet et Michaud, imprimeurs libraires, rue des Bons-Enfans, n° 6; an 13 — 1805.

Le poète prend la navigation à sa naissance, et la suit chez différentes nations, dans ses progrès, dans ses découvertes, jusqu'au moment où le célèbre et infortuné *La Peyrouse* a été perdu pour la France.

Peu d'invention, peu d'intérêt; de la langueur et de la monotonie; un emploi trop fréquent de l'apostrophe et de l'exclamation; des constructions prosaïques; point de souplesse dans le style, et quelquefois de l'obscurité; mais aussi des morceaux écrits d'une manière large et ferme; des détails techniques rendus avec un art très-peu commun; et quand l'auteur est bien inspiré, ce qui lui arrive assez souvent, de la correction, de l'élégance, de la force et de l'élévation. En total, ouvrage où l'on trouve encore plus à louer qu'à blâmer, et qui, sous plus d'un rapport honorant son auteur, lui fait prendre sa place, non parmi les versificateurs, mais parmi les poètes.

Achille à Scyros, poème en six chants, par J. Ch. Luce de Lancival, professeur de belles lettres au Lycée impérial, membre de l'Athénée des Arts, de celui des Étrangers, etc., ci-devant professeur de belles

lettres dans l'Université de Paris, avec cette épigraphe :

Nomen Achillis amant.....
STACE.

Prix, 1 fr. 80 cent. et 2 fr. 20 cent. par la poste ; de l'imprimerie de Gillé. Paris, Le Normant, imprimeur libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42 ; an 13—1805.

Tableau régulier et complet fait sur une ébauche incomplète de *Stace.*

De l'intérêt ; une grande variété dans les détails. Quelques vers, mais en très-petit nombre, qui ne sont peut-être pas tout à fait du ton de l'épopée ; en général, un style correct, élégant, noble et précis.

Les Géorgiques de Virgile, traduites en vers français par A. Cournand, professeur de littérature au Collége de France ; 1 vol. in-8° ; prix 3 fr. 50 cent., et 5 fr. Paris, Bernard, quai des Augustins, n° 31.

Traduction qui n'a point effacé celle de M. *Delille.* Pourquoi M. *Cournand*, qui est très-versé dans la connaissance des poètes latins, n'a-t-il pas préféré d'en traduire un qui lui eût sauvé une rivalité difficile à soutenir ?

Le Phénix, poème imité de Claudien par M. Chevalier de Saint-Amand, membre de plusieurs Académies ; Bourges, de

l'imprimerie d'Augustin Manceron; an 13—1805.

Style facile et correct.

Les Quatre Ages de la Femme, poème par A. F. R. Teulières. Paris, Giguet et Michaud, imprimeurs libraires, rue des Bons-Enfans, n° 6; et L. Collin, libraire, rue Git-le-Cœur, n° 18; an 13—1805.

Sujet heureux. Du talent, des détails agréables; versification qui décèle parfois la jeunesse de l'auteur.

Mes Quatre Ages, poème par J. M. Saint-Cyr Poncet-Delpech le fils, avec cette épigraphe :

> Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs
> BOILEAU, Art Poétique.

Paris, Giguet et Michaud, imprimeurs libraires, rue des Bons-Enfans, n° 6; et L. Collin, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 18.

L'auteur, dans les premiers chants, parle de ce qu'il a été, et dans les deux derniers, de ce qu'il voudrait être.

De l'esprit, de la gaieté, de la raison, des vers heureux; mais de la facilité qui trop souvent ressemble à de la négligence.

Le Triomphe de la Lumière, poème lyrique en deux chants, lu dans une société d'amis de la nature et des arts; par Julien Paillet, ex-professeur aux Écoles Cen-

trales; Dijon, Carion imprimeur, rue de la Liberté, n° 895. Paris, au cabinet littéraire de Florent Guillot, passage des Petits-Pères; Dessenne, palais du Tribunat, galeries de pierre, n° 2; et les marchands de nouveautés.

L'Hiver et le Printemps mis aux prises. L'auteur fait du Printemps le génie de la lumière, l'*Oromase* des Persans; et de l'Hiver, le génie des ténèbres, ou *Arimane*. Il peint ainsi le dernier :

Pour sceptre tous les maux reposent dans ses mains,
Les besoins lui servent de trône,
Et les vents en furie ont tressé sa couronne.

Les Oiseaux de la Ferme, poème par M. Lalanne, avec cette épigraphe :

Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.
LA FONTAINE.

Paris, F. Louis, libraire, rue de Savoie, n° 6; 1805.

Une bonne manière; de la pureté, de la correction; des détails, rebelles en apparence à la poésie, rendus avec un talent peu commun; mais point de plan; quelques vers négligés, et une tirade sur les cruautés récentes des nègres envers les blancs, à propos de poules. En total, ouvrage qui fait honneur à M. *Lalanne*. Mais quel mal M. Lalanne a-t-il fait à *Palissot;* et pourquoi celui-ci se croit-il toujours obligé de l'injurier de ses éloges?

Les Destinées de la France sous la quatrième dynastie, poème par P. J. B.

Nougaret, de la société libre des Sciences, Lettres et Arts de Paris. Paris, Mongie, libraire, cour des Fontaines, n° 1; et galeries du palais du Tribunat, n° 224; Pillot aîné, libraire, sur le Pont-Neuf, n° 5; an 13, 1804; brochure in-8° de 13 pages.

Le poète fait parler tour à tour Apollon et Clio. Le dieu et la muse s'accordent pour célébrer les hauts faits du héros qui gouverne la France, pour rendre hommage à ses talens et à ses vertus, et pour féliciter les Français du bonheur dont ils jouissent sous son règne.

Vers qui décèlent un très-bon citoyen.

La Mort de Sapor, suivie de la Génésiade et de la Destruction de l'Olympe; poèmes par M. Haly; prix 15 sous. Paris, Le Normant, libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42.

Ces vers, extraits de la *Génésiade*, suffiront pour donner une idée du talent de l'auteur. *Lucifer est sur la voûte éthérée;*

Il s'écrie : O demeure et noble et *fortunée*,
En richesse, en beauté presqu'égale au ciel *même*,
Reçois dès ce moment Adam pour ton seul *maître*;
Ou du moins apprends-moi quel est ton hab*itant*,
Qui ose disputer ses trônes à l'*enfer?*
Il dit, ET D'UN SEUL SAUT passe à l'astre du jour.

Sapho, poème en dix chants, par L. Gorse, 2 vol. in-8°; Paris Giguet et Michaud, rue des Bons-Enfans, n° 6.

Le Retour du Héros, poème par M. Balisson de Rougemont ; Paris, Cavanach-Barba ; an 13.

Sujet heureux, que l'auteur a traité avec un peu de précipitation ; des vers bien tournés et des négligences. Du talent.

Le Vallon de Sylvanez, par M. V. Daruty, membre de l'Athénée des Etrangers de Paris, associé correspondant de la société libre des sciences et belles lettres de Montpellier ; ouvrage lu à l'Athénée des Etrangers dans la séance du 16 germinal an 13, avec cette épigraphe :

> Nature, ô séduisante et sublime déesse !
> Oh ! qui pourra saisir dans leur variété
> De tes riches aspects la changeante beauté.
>
> L'HOMME DES CHAMPS.

De l'imprimerie de Didot l'aîné. Paris, Desenne, libraire, palais du Tribunat, et les marchands de nouveautés ; Montpellier, Renaud, libraire, Grande-Rue ; Avignon, Joly, libraire ; Toulouse, Bellegarde, libraire : brochure in-8° de 18 pages.

Plan un peu vague, transitions un peu brusques ; mais, de temps en temps, des vers harmonieux et bien tournés.

L'Intrigue au Collége *ou* le Fauteuil renversé, poème héroï-comique en quatre chants, par F. D. Paris, L. Collin, libraire,

rue Gît-le-Cœur, n° 18; Martinet, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré; et les marchands de nouveautés.

ODE.

Ode à S. E. M. R. J. Schimmelpenninck, grand pensionnaire de la république Batave, par J. Ch. J. Luce de Lancival, professeur des belles lettres au Lycée impérial, membre de l'Athénée des Arts, de celui des Etrangers, de la Société Philothecnique, etc., avec cette épigraphe :

Si fractus illabatur orbis
Impavidum ferient ruinæ.
HORAT.

De l'imprimerie de Fain et compagnie. Paris, Le Normant, imprimeur libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42; an 13 — 1805.

Hommage rendu à un homme qu'on peut louer sans craindre de passer pour flatteur; de la verve, du mouvement et de l'harmonie.

STANCES.

Les Marins et les Soldats français, stances lues aux séances de la société libre des Sciences, Lettres et Arts de Paris, le 28 thermidor et le 5 fructidor an 12 — 1804; par M. P. J. B. Nougaret.

Manœuvrons, déployons nos voiles,
Le vent est propice à nos vœux ;
Les cieux brillent de mille étoiles ;
Levons l'ancre d'un bras nerveux.
La gloire enfante des miracles
Sur les pas de Napoléon ;
Nous franchirons tous les obstacles
Qui nous séparent d'Albion.

ÉLÉGIES.

A l'Ombre de Prascovia, comtesse de Scheremetoff, élégie par M. Alexandre Duval, membre de la société philotechnique. Paris, de l'imprimerie de Didot l'aîné ; brochure in-8° de 15 pages.

Du naturel.

Élégies par Mme Victoire Babois, sur *la* Mort de sa Fille, âgée de cinq ans, avec cette épigraphe :

Hélas ! et j'étais mère, et je n'ai pu mourir !
VOLTAIRE.

Paris, de l'imprimerie de P. Didot l'aîné, an 13.

Début très-heureux dans la carrière poétique. Le ton de l'élégie bien saisi et bien soutenu. De la correction, de l'élégance, de la sensibilité. Talent distingué.

ROMANCE.

Guillaume le Conquérant *ou* la descente en Angleterre ; romance historique par J. Lablée ; air et accompagnemens par Me-

hul. Paris, Mme Dubois, libraire, rue du Marché Palu, nº 10; broch. in-8º de 20 p.

Du naturel et de la sensibilité.

RECUEILS.

Œuvres de Gresset, nouvelle édition, augmentée de pièces inédites ; 3 vol. petit in-12 de 300 pages environ chacun. Paris, Bleuet jeune, libraire, place de l'Ecole, nº 45 ; an 13 — 1805.

Édition attendue et desirée depuis long-temps. Beaucoup de morceaux qui n'étaient pas connus, et dans lesquels on trouve cette étonnante facilité, cette philosophie aimable, cette grace piquante, cet abandon charmant, qui placeraient *Gresset*, comme poète léger, à côté de *Voltaire*, si, plus original que lui dans son style, il était aussi ingénieux dans ses pensées, aussi fin, aussi délicat, aussi gracieux dans ses sentimens, et aussi varié dans ses tours et dans ses compositions. Au surplus, nouvelle obligation que les amis des lettres ont à M. *Fayolle*, qui, l'an passé, leur a donné une édition de *Bernard* si différente de celle qu'ils avaient dans leur bibliothèque.

Le Miroir de l'Ame *ou* la Bienfaisance en action, recueil de poésies sur différens sujets, par M. Dugrandmesnil, avec cette épigraphe :

Justice et vérité,... voilà mon caractère.

Paris, Langlois, passage Saint-Roch, nº 35, et les marhands de nouveautés ; brochure in-8º de 92 pages.

Sans préjuger en rien de mon faible talent,
Je desire envers moi qu'on se montre indulgent.
J'ai tâché de tracer quelque trait de morale,
J'ai tâché de donner des leçons de vertu ;
J'ai choisi mes sujets ; .... et si par intervalle,
Je n'avais pas atteint du succès l'heureux but,
Je ferai mes efforts, dans un nouvel ouvrage,
Pour réparer mes torts et me montrer plus sage,
Et pour moi le plaisir de l'applaudissement
Est toujours à mes vœux le plaisir le plus grand.
Mon sincère desir est de vous satisfaire.
Dans ce premier volume, ah ! si j'ai pu vous plaire,
Je reprendrai la plume avec plus de vigueur,
Je peindrai mes tableaux avec plus de chaleur,
J'y mettrai tout mon zèle, etc.

Ces vers, extraits d'une épître de l'auteur au public, suffisent pour donner une idée de son caractère, de ses intentions et de son talent.

La Dunciade, poème, nouvelle édition, précédée d'un avis au lecteur qu'on ose croire digne d'attention, augmentée de quelques détails, et terminée par un opuscule du même auteur sur un ouvrage qui vient de paraître, et dont il rend compte. Paris, de l'imprimerie de Fournier fils, in-18 ; an 13 — 1805.

Nouvelle édition qui ne s'est pas plus vendue que les autres, quoique l'auteur ait *osé croire* que le titre longuement ridicule dont il l'avait chargée appellerait l'*attention*. Nouvelle dépense faite par le bon *Palissot*, qui, au lieu d'employer les pensions et les revenus des places qu'il a usurpées sous le régime révolutionnaire, à faire des économies pour ses héritiers, ne les emploie qu'à la réimpression éternelle et fatigante de méchancetés froides et usées

Les Plaisirs du Poète, poème; la Satire des Romans du jour, et autres poésies, par Charles Millevoye : seconde édition corrigée et très-augmentée. Paris, Capelle et Renand, libraires, commissionnaires, rue J. J. Rousseau.

Des corrections heureuses, et des additions qui donnent un nouveau prix à un recueuil que l'on avait déjà distingué de ceux que publie tous les jours le commun des *faiseurs*.

Le Village abandonné, poème d'Olivier Goldsmith, les chants de Selma et Oithona, poèmes d'Ossian, traduits en vers français par P. A. L. Paris, Hénée, imprimeur, rue Saint-André-des-Arcs, n° 2, ancien logement de feu M. Knapen; Demoraine, libraire, rue du Petit-Pont, n° 97; Delaunay, libraire, palais du Tribunat, galeries de bois, n° 243; an 13 — 1805.

Début d'un jeune homme qui paraît avoir de l'oreille et de la sensibilité; mais qui profiterait plus en traduisant *Homère*, *Virgile et Horace* qu'en traduisant *Ossian*.

Fables par Ab. L. Lemarchant-Delaviéville, membre de l'Athénée des Arts de Paris, de la société libre des Sciences, Lettres et Arts, et de celle des Belles Lettres, avec cette épigraphe :

Une morale nue apporte de l'ennui,
Le conte fait passer la morale avec lui.
LA FONTAINE.

Paris, Fr. Cocheris, successeur de Ch. Pougens, quai Voltaire, n° 10.

Fables annoncées et promises au public depuis plus de trente ans, et que l'auteur, si l'on en croyait certains critiques, se serait un peu pressé de publier.

Fables nouvelles, avec un avertissement relatif à une nouvelle édition des *Conseils donnés à une mère sur l'éducation de ses enfans;* par P. Cavayé, professeur de belles lettres au Pensionnat-Bonhomme à Castres. Montpellier, Durville, libraire à la Grande-Rue; Toulouse, Manavit, imprimeur libraire, rue Saint-Rome.

Cinquante fables toutes plus curieuses les unes que les autres. Beaucoup de vers à retenir, tels que ceux-ci, qui se trouvent dans la fable intitulée *: Les Écoliers et le Professeur.* Les petits *égrillards* se disposaient à manger un fromage :

Survint alors leur professeur,
Homme comme il le faut, doux, affable, sans bile,
Et de la plus aimable humeur;
Il porte finement son long bras sur leur table,
Et prend avec dextérité
Ce fromage si délectable,
Objet de leur cupidité.
Ils n'ont point vu d'abord l'auteur de la rapine;
Ils s'arment tous de leur quignon,
Criant qu'on extermine
Un si plaisant frippon.

Petite Encyclopédie poétique *ou* Choix de Poésies dans tous les genres, par une société de gens de lettres, tomes 10, 11

et 12. Paris, Capelle et Renand, libraires commissionnaires, rue J. J. Rousseau; 1805.

Derniers volumes qui complètent une collection où se trouvent à peu près réunis tous les meilleurs morceaux dans les différens genres de poésies.

Les Quatre Saisons du Parnasse, *ou* Choix de Poésies légères depuis le commencement du dix-neuvième siècle, avec des mélanges littéraires et des notices sur les pièces nouvelles. Paris, chez l'éditeur, rue du Battoir, nº 19; Mme Dubois, rue du Marché-Pallu, nº 10; et les principaux libraires des départemens.

Choix très-varié de morceaux en prose et en vers. Impression très-soignée. Entreprise qui doit réussir.

Almanach des Muses, pour l'an 13, quarante-unième volume de la collection. Paris, Louis, libraire, rue de Savoie, nº 6; an 13 — 1805 : brochure in-18 de 296 pages.

Le Chansonnier des Graces, avec la musique gravée des airs nouveaux choisis et rédigés par M. Beauvarlet-Charpentier, professeur; neuvième volume de la collection. Paris, Louis, libraire, rue de Savoie, nº 6; an 13 — 1805.

De très-jolies pièces dans un genre où excellent les Français.

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

On insère des poésies fugitives dans beaucoup de journaux, et notamment dans le *Journal de l'Empire*, dans le *Publiciste*, dans le *Mercure*, dans la *Revue*, dans le *Journal de Paris*, dans le *Courrier des Spectacles*, dans les *anciennes et nouvelles Petites Affiches*, etc.

THÉATRES.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

La Prise de Jéricho, oratorio en trois parties ; 21 germinal.

Sujet tiré de l'Ancien Testament. Peu d'intérêt ; style assez pur. Musique composée de morceaux choisis parmi les chefs-d'œuvre des meilleures écoles, que les amateurs ont trouvé inférieure à celle de l'oratorio de *Saül*. Au reste, de beaux chants, de belles décorations, un beau spectacle.

Achille à Scyros, ballet pantomime en trois actes, par M. Gardel ; pluviose an 13.

Le poème de *M. Luce de Lancival* mis en action avec les changemens ou embellissemens qu'exigeait la scène lyrique.

Thétis est inquiète du sort d'*Achille*. Elle craint que les Grecs ne l'enlèvent au centaure *Chiron*, à qui elle a confié son éducation, et ne le fassent marcher avec eux contre les Troyens. Elle l'a donc retiré

des mains du centaure et l'a conduit à la cour du roi *Lycomède*, où il est déguisé sous des habits de femme. *Achille* n'a pas vu *Déidamie*, fille de *Lycomède*, sans être épris de ses charmes. Il est tout entier à son amour lorsqu'*Ulysse* et *Diomède* arrivent pour demander à *Lycomède* des secours contre les Troyens; mais le véritable motif qui les amène est le desir et l'espoir de trouver *Achille*, dont la présence doit entraîner la conquête et la ruine de Troie. Déjà ils ont quelques soupçons; mais ils vont tenter une épreuve qui doit leur réussir : ils donnent une fête guerrière à *Lycomède*, et des présens sont étalés aux yeux de ses filles, parmi lesquelles se trouve *Achille*. Les jeunes princesses prennent, l'une un collier, l'autre un luth, etc. Une armure a frappé les regards du fils de *Thétis*, il s'en saisit, et s'en revêt; un casque ombrage son front, une lance s'agite dans sa main; c'en est fait, *Achille* est reconnu. Le bruit des clairons se fait entendre, et ce signal annonce aux Grecs qu'ils peuvent désormais compter sur *Achille*. *Lycomède* voit qu'il a été trompé, et son ressentiment éclate. *Déidamie* cherche à l'appaiser, et lui avoue l'amour qu'*Achille* lui a inspiré, celui qu'elle ressent pour lui. Bientôt *Thétis* paraît avec l'*Hymen*, pour décider l'union des deux amans. Elle est conclue, la déesse emmène *Déidamie*, et *Achille* s'embarque avec les Grecs.

De l'intérêt, du mouvement, de très-beaux costumes. Spectacle magnifique. Ballet digne de son auteur.

THÉATRE FRANÇAIS.

TRAGÉDIES REPRÉSENTÉES.

Cyrus, tragédie en cinq actes, par M. Chénier; frimaire an 13.

Pièce dans laquelle l'auteur de *Charles IX* s'était proposé de célébrer le couronnement du héros qui gouverne les Français. Allégorie facile à saisir, mais où l'art du poète s'est trouvé en défaut. Trop de ressemblance avec la *Mérope* et la *Sémiramis* de *Voltaire*. Point d'intérêt, des inconvenances, et de temps en temps, néanmoins, de beaux vers qui ont soutenu l'ouvrage jusqu'à la fin. Une seule représent.

Les Templiers, tragédie en cinq actes, par M. Raynouard ; 24 floréal an 13.

Le pouvoir et la richesse des Templiers les ont rendus redoutables, et ont soulevé contre eux l'envie et la haine. On les accuse de *blasphêmer l'Eternel dans leurs rites secrets*, *d'attaquer l'autel pour renverser le trône*, et de mener entre eux la vie la plus scandaleuse et la plus dissolue. Le premier ministre, *Enguerrand de Marigny*, et le chancelier *Guillaume de Nogaret* sont leurs dénonciateurs auprès du roi *Philippe le Bel*, qui n'est que trop porté à les croire coupables, et veut que leur procès soit instruit. Il l'est en effet, et les Templiers sont condamnés à périr au milieu des flammes. Dans ce terrible arrêt se trouve enveloppé *Marigny*, fils du premier ministre. Ce jeune homme aimait *Adélaïde*, fille du prince de Béarn, et en était aimé. Il allait s'unir à elle lorsque *Philippe le Bel* offrit *Adélaïde* aux vœux d'un autre époux. *Marigny* désespéré a quitté la France, est allé combattre les infidelles, et témoin des hauts faits des Templiers, a brigué la faveur d'être admis dans leur ordre. Il l'a obtenue, un serment inviolable le lie, et cependant les Templiers qui l'ont reçu sont tombés tous sous le fer des Musulmans, et il ne reste de ce serment aucune trace écrite. *Marigny* pourrait donc ne point partager le sort de ses malheureux confrères ; mais l'honneur lui fait un

devoir de périr avec eux. A cet égard, les prières, les remontrances, les menaces même de son père, qui, en conspirant la perte des Templiers, voit qu'il a involontairement conspiré celle de son fils, ne peuvent ébranler son ame. L'arrêt va donc être exécuté, malgré l'intérêt qu'ont témoigné pour les condamnés et la reine, et le connétable de *Châtillon*, et le jeune *Marigny*, qui précédemment les a défendus avec chaleur. La reine tente un dernier effort sur l'esprit et sur le cœur de son mari : *Philippe le Bel* semble s'émouvoir, et donne l'ordre que l'on suspende le supplice des Templiers ; mais l'ordre arrive trop tard, les Templiers ne sont plus.

Tragédie qui a obtenu le plus grand succès. Le rôle du grand maître dessiné parfaitement, rempli de noblesse et de magnanimité ; le rôle du jeune *Marigny* très-intéressant, les autres rôles à peu près manqués, notamment celui de *Philippe le Bel*. Des beautés du premier ordre dans le troisième et le cinquième acte, de la langueur dans les autres. Beaucoup d'intérêt quand le grand maître est en scène, assez peu quand il n'y est pas. Style inégal, souvent élevé, parfois sublime, parfois aussi faible et commun. Au total, ouvrage défectueux, mais dont les défauts sont rachetés par des traits admirables, qui suffisent pour justifier l'enthousiasme avec lequel il a été entendu et suivi.

Astyanax, tragédie en trois actes, en vers, par M. *** ; thermidor.

Essai malheureux : du talent ; mais pourquoi s'aviser de refaire l'*Andromaque* de *Racine* ?

TRAGÉDIE IMPRIMÉE ET NON REPRÉSENTÉE.

Sylla, tragédie en cinq actes et en vers, précédée d'une dissertation dans laquelle

on cherche à prouver par la tradition, par l'histoire, par des anecdotes particulières et par un examen du style et des caractères, que cette pièce est du *grand Corneille;* publiée d'après un manuscrit du dix-septième siècle, déposé chez M. Thion de la Chaume, notaire de Paris, par M. C. Palmézeaux. Paris, Charron, libraire, passage Feydeau; Cérioux, quai Voltaire; Mme Masson, rue de l'Echelle; Barba; palais du Tribunat.

Pièce attribuée successivement à *Mallet de Bresme*, au P. *Buffier* et au P. *Delarue*. L'auteur de *Zaïre* la regardait comme l'ouvrage d'un écolier; M. *C. Palmezeaux* la trouve digne de *Corneille*, et prétend qu'elle est en effet de ce grand homme; mais on sait tout l'ascendant de *Voltaire* sur l'esprit des incrédules.

COMÉDIES REPRÉSENTÉES.

L'Avis aux Maris, comédie en trois actes et en vers, par MM. Sewrin et Chazet; brumaire an 13.

Sujet tiré d'un conte de madame de *Genlis*, intitulé le *Mari Instituteur*, et déjà traité sur deux théâtres principaux. (Voyez *la Jeune Femme colère*, théâtre de l'Impératrice.)

De jolis détails; mais un fonds trop léger pour trois actes. Du succès.

Le Tyran domestique *ou* l'Intérieur d'une Famille, comédie en cinq actes et en vers, par M. Duval; ventose an 13.

Valmont, par son caractère impérieux et despotique, fait le malheur de sa femme et de ses deux enfans. Son beau-frère, qu'il ne connaît pas, mais auquel il a des obligations essentielles, s'introduit chez lui sous un nom supposé, afin d'étudier son caractère, et de rendre, s'il est possible, le repos à une famille malheureuse. Il conseille donc bientôt à madame *Valmont* de feindre une séparation, et de fuir avec ses enfans. Elle s'y refuse d'abord, mais finit par y consentir; et part en laissant une lettre pour son mari. Celui-ci la reçoit en présence de son beau-frère, qui, témoin de sa douleur et de ses remords, lui avoue le stratagème de sa femme, et l'engage à profiter de la leçon.

De l'intérêt; un style franc. Ouvrage estimable.

L'Homme à sentimens *ou* le Tartuffe de Mœurs, comédie en cinq actes et en vers, par M. Cheron; germinal an 13.

Ouvrage précédemment joué, et favorablement accueilli au théâtre *Feydeau*.

Madame de Sévigné, comédie en trois actes et en prose, par M. Bouilly; prairial an 13.

Madame de *Sévigné* habite la campagne, et son fils, qui l'habite avec elle, cherche à séduire *Marie*, jeune paysanne promise à *Pilois*, jardinier de la maison. Dès que madame de *Sévigné* est instruite des intentions de son fils, elle a un entretien avec lui, et ne tarde pas à le ramener à des principes honnêtes et délicats. Mais il est un second tort dont il s'est rendu coupable : il vient de passer trois jours à Paris avec le jeune *St.-Amand*, fils unique du receveur des tailles de Meaux. Ce

jeune homme était chargé, par son père, de verser vingt-deux mille francs dans la caisse de la recette générale. *Sévigné* ayant joué et perdu, sur sa parole d'honneur, une somme assez considérable, le jeune *St.-Amand* est venu à son secours, et l'a prié d'accepter la somme dont il avait besoin. Il l'a prise sur le dépôt qui lui était confié, espérantt retrouver le jour même cet argent chez un ami de son père; mais cet ami était absent. Que faire? Il est allé dans une maison de jeu, se flattant d'y gagner la somme qu'il avait prêtée, et, au contraire, y a laissé le reste de ses vingt-deux mille francs; de sorte que *Sévigné* n'a eu d'autre ressource que de le ramener sans argent chez sa mère, à qui il a raconté sa mésaventure. Il faut un sacrifice; madame de *Sévigné* n'hésite point à le faire : elle charge son fils d'aller à Paris vendre un écrin. Les jeunes gens se disposent à partir, quand tout à coup arrive M. d'*Armanpière*, receveur général. Inquiet de voir le receveur de Meaux, son parent, en retard, il vient lui en demander la cause. Il ne peut donc rester que peu d'instans chez madame de *Sévigné*, et, dès-lors, l'écrin ne sera pas vendu à temps, si l'on ne trouve le moyen de le retenir. Madame de *Sévigné* met tout en usage pour le garder à dîner; et, dans cet intervalle, on court chez différentes personnes pour tâcher de rassembler des fonds. On parvient a recueillir une grande partie de la somme, mais nul espoir de trouver le reste. *Sévigné*, désolé, est près d'aller tout découvrir à M. d'*Armanpière*, lorsque *Piloïs*, qui a deviné l'embarras de son jeune maître, vient lui offrir deux mille écus, dont madame de *Sévigné* lui avait précédemment fait présent pour son mariage. Reconnaissance et remords de la part du jeune *Sévigné*, remise des fonds à M. d'*Armanpière*; conclusion du mariage de *Pilois* avec *Marie*.

Double intrigue, qui nuit un peu à l'intérêt; quelques longueurs; mais des scènes très-bien filées; de l'esprit, et beaucoup de mots heureux.

THÉATRE DE L'OPÉRA COMIQUE.

Le Droit d'Aînesse, opéra en un acte, paroles de M. ***, musique de M. ***; 13 vendémiaire an 13.

La fille d'un honnête bourgeois est éprise d'un jeune homme qui, depuis long-temps, aspire à sa main; mais son père a décidé qu'elle ne se marierait qu'après sa sœur aînée. Celle-ci, naturellement indifférente, a toujours dédaigné les partis qu'on lui offrait. Les deux amans s'avisent alors d'un stratagême. Le hasard conduit chez eux un jeune provincial, homme d'un caractère très-froid : on lui ménage plusieurs entrevues avec la sœur aînée. On feint de les croire épris l'un de l'autre, et l'on finit par le leur persuader. Leur mariage est conclu, et celui des deux amans ne souffre plus d'obstacle.

Point d'intérêt; situations forcées. Musique faible et sans couleur. Point de succès.

Le Chevalier d'industrie, opéra en un acte, paroles et musique de MM. ***; brumaire an 13.

Pièce qui n'a eu qu'une représentation.

Avis aux Femmes, opéra en un acte, paroles de M. Guilbert-Pixerecourt, musique de M. Gaveaux; an 13.

Même sujet que l'*Avis aux Maris* et la *Jeune Femme colère*.

Du succès.

Milton, opéra en un acte, par MM. Dieulafoi et Jouy, musique de M. Spontini; pluviose an 13.

Milton, secrétaire de *Cromwel*, proscrit par les partisans de *Charles II*, et privé de la vue, se retire dans une campagne solitaire, où sa fille lui prodigue les soins les plus tendres. Un jeune Anglais, amoureux de sa fille, s'est introduit près de lui, et le sert en qualité de secrétaire. Un quaker, ami de *Milton*, et vivement inquiet sur le sort du poète, qui vient d'être porté sur la liste des proscrits, arrive, et reconnaît, dans le jeune Anglais, le fils du lord *Davenent*, l'ennemi le plus implacable de *Cromwel*. Il le soupçonne de s'entendre avec son père pour livrer *Milton*, mais il se trompe; le jeune lord a obtenu la grace de *Milton*, et ne demande, pour prix de ses services, que la main de celle qu'il aime.

De l'intérêt. Musique agréable.

L'Intrigue aux Fenêtres, opéra en un acte, paroles de MM. Bouilly et Dupaty, musique de M. Nicolo; ventose an 13.

Imbroglio très-gai, et d'un genre neuf. Musique agréable et piquante.

Julie *ou* le Pot de Fleurs, opéra en un acte, paroles de M. ***, musique de MM. Spontini et Fay; ventose an 13.

Julie doit épouser M. de *Verseuil*; mais elle aime un jeune officier qu'elle n'a pas vu depuis long-temps. Elle laisse tomber, par mégarde, un pot de fleurs de sa fenêtre, et le hasard veut que ce pot tombe sur le jeune officier, qui, par bonheur, n'est

point blessé. Cependant il monte furieux, et pénètre dans l'appartement de *Julie*, qu'il reconnait aussitôt. Il apprend alors qu'on veut la contraindre à épouser M. de *Verseuil*, et il forme le double projet de se venger de son rival et de fléchir le père de sa maîtresse; mais il ne connait ni l'un, ni l'autre, ce qui occasionne une méprise, qui fait tout le nœud de la pièce : il s'adresse à M. *Verseuil* pour obtenir la main de *Julie*, et parle au père de celle-ci, comme à un rival qu'il veut mettre à la raison. Enfin tout s'explique, et *Verseuil* cède prudemment la main de *Julie*.

Des invraisemblances ; peu de comique ; peu de succès.

Délia et Verdikan, opéra en un acte, paroles de M. ***, musique de M. Lebreton ; prairial an 13.

Verdikan, passionnément amoureux de la fille d'un riche Arménien, ne trouve d'autre moyen pour s'introduire auprès de sa maîtresse que de se faire passer pour le fils du sophi, auquel il ressemble fort heureusement ; fort heureusement encore l'Arménien se prête à tout, et unit sa fille au prétendu sophi. Il ne tarde pas à être détrompé ; mais le mariage est conclu, et il ne lui reste plus qu'à pardonner.

Ouvrage d'une faiblesse extrême, et qui n'a obtenu que deux représentations.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE,

RUE DE LOUVOIS.

L'Acte de Naissance, comédie en un acte et en prose, par M. Picard ; le 11 vendémiaire an 13.

Madame de *Rosmond*, veuve un peu surannée, a chargé M. *Duboulo*i, homme franc et brusque, de poursuivre un procès d'où dépend une partie de sa fortune. Il s'agit de savoir si elle était majeure il y a vingt ans : le fait est vrai ; mais il lui en coûte d'en donner la preuve. Elle livre cependant son acte de naissance. M. *Duboulo*i, qui lui fait la cour depuis long-temps, lui déclare alors qu'il sera forcé de porter ce titre devant les tribunaux, et même de le faire imprimer. Madame de *Rosmond* est désespérée, et préfère perdre son procès. Il lui reste cependant un moyen, c'est d'épouser M. *Duboulo*i, et de souscrire au mariage de sa fille avec un jeune notaire dont elle est éprise. On se charge, à ces conditions, de lui épargner la *publication* de son acte de naissance. Ces deux mariages sont convenables, et elle finit par y consentir.

Sujet piquant, détails agréables. Du succès.

La jeune femme colère, comédie en un acte et en prose, par M. Etienne ; frimaire an 13.

Une jeune personne, naturellement sensible, mais d'un caractère très-emporté, vient de s'unir à celui qu'elle aime. Son nouvel époux entreprend de la corriger : il affecte, à la moindre contrariété, une colère extrême, maltraite ses gens, les congédie, désole tout le monde, et fait sentir ainsi à sa femme combien de tels excès sont honteux. Celle-ci rentre en elle-même, et promet de se corriger.

Ouvrage bien conçu et bien exécuté. Succès brillant.

Le Susceptible, comédie en un acte et en prose, par M. Picard ; nivose an 13.

Le susceptible consent à unir sa fille avec un jeune homme qu'elle aime ; mais le père de celui-ci, homme brusque et rond, exerce à chaque instant l'humeur ombrageuse du susceptible. Ils sont près de se brouiller ; cependant les amans se conduisent avec tant d'adresse et de ménagemens, qu'ils parviennent à maintenir entre eux la bonne intelligence, et à les faire consentir à leur bonheur.

Peu d'intérêt, peu de comique ; mais un dialogue piquant et rapide. Demi-succès.

Bertrand et Raton *ou* l'Intrigant et sa Dupe, comédie en cinq actes et en prose, par M. Picard ; ventose an 13.

On connaît la fable de *La Fontaine* :

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commençaux d'un logis, avaient un commun maître ;
D'animaux malfaisans c'était un fort bon plat :
Ils ne craignaient tous deux aucun quel qu'il pût être.

Le sujet de cette fable est le même que celui de la pièce nouvelle, à la différence près que, dans celle-ci, Raton n'est pas un fourbe comme son camarade, mais un demi-niais, très-confiant et très-facile à tromper, ce qui affaiblit le comique, et détruit tout espèce d'intérêt.

Ouvrage peu digne de son auteur. Demi-succès.

Le Menuisier de Livonie, comédie en trois actes et en prose, par M. Duval ; ventose an 13.

Le jeune *Charles*, menuisier dans un hameau de Livonie, ignore sa naissance, et l'élévation de sa sœur *Catherine* au trône de Russie. Il est épris de la fille d'un proscrit illustre, le comte de *Mazepa*,

qu'il soutient du fruit de son travail. Son amour pour *Eudoxie* lui a suscité une querelle avec un des officiers de *Pierre le Grand*. Cet officier se plaint au czar, qui, d'après quelques informations, se doute que *Charles* est le frère de sa femme. Il vient incognito, suivi de *Catherine*, et se dit le prince de *Menzicoff*. Il veut éprouver le caractère de *Charles*, et le fait mettre en prison sous le prétexte de l'insulte faite à l'un de ses officiers. Il le fait interroger par le magistrat du village, homme vil et imbécille, toujours prêt à flatter la puissance, et à vendre ses jugemens. Le czar, satisfait de la conduite ferme et courageuse de *Charles*, le reconnaît pour le frère de *Catherine*, et l'élève au rang de prince. *Charles* cependant ne veut pas se séparer d'*Eudoxie*. Il avoue son amour au czar, qui, en apprenant qu'elle doit le jour au comte de *Menzicoff*, s'abandonne à sa fureur, et s'écrie avec force : *Où est-il? Il est mort*, lui répond *Eudoxie*. Ce mot désarme le czar, et le bonheur de *Charles* ne souffre plus d'obstacle.

Des situations quelquefois peu naturelles; beaucoup de gaieté. Du succès.

Un tour de Soubrette, comédie en un acte et en prose, par M. Gersin; germinal an 13.

Un riche Espagnol, père d'une fille charmante, a deux valets, dont l'un est le comte de *Lesimos*, amoureux de sa fille, et l'autre, un pauvre diable qui a la manie de se croire le fils de quelque grand seigneur (sa bonne mine et son esprit ne lui permettent pas d'en douter). Cependant l'Espagnol apprend qu'il a près de lui un valet déguisé. La soubrette, pour empêcher que les soupçons ne s'arrêtent sur le comte de *Lesimos*, s'avise de faire passer le

valet pour l'homme de condition. Celui-ci, qui s'imagine qu'on reconnaît enfin sa noble origine, se prête à tout; ce qui amène des scènes d'un excellent comique. Son illusion pourtant se dissipe bientôt; le véritable *comte de Lesimos* se découvre, épouse sa maîtresse, et tout rendre dans l'ordre.

De l'esprit, et un bon ton de comédie.

Le Projet singulier, comédie en un acte et en vers, par M. Justin-Gensoul; germinal an 13.

Losan, jeune étourdi, fait des dettes, se bat en duel, et a le malheur de tuer son adversaire. Il est bientôt contraint de prendre la fuite pour se dérober aux poursuites de la justice. Jeune, et d'une figure agréable, il se déguise en femme; mais il quitte peu de temps après cet habit pour prendre celui d'officier. L'hôtel qu'il habite est occupé en même temps par madame *de Fontange*, mère d'une fille charmante dont il est épris. Madame de *Fontange* soupçonne quelque intrigue amoureuse entre les jeunes gens, et se dispose à changer de demeure lorsque le hasard fait tomber dans ses mains le portrait de *Losan* en femme, ainsi que des billets doux qui lui font présumer que le jeune officier n'est qu'une femme déguisée. Dès ce moment elle ne pense plus à l'éloigner de sa fille, et *Losan* se garda bien de la détromper. Sur ces entrefaites, *Lisimon*, père de *Losan*, arrive. Il a obtenu la grace de son fils; mais il veut se remarier, afin de le punir de toutes ses fredaines. Madame de *Fontange* combat d'abord sa résolution, et finit par lui proposer une jeune personne dont elle lui vante la fortune et la beauté, en lui avouant cependant qu'elle est déguisée en homme. *Lisimon* est enchanté, et demande une entrevue. Madame de *Fontange* y fait consentir *Lo-*

san. Le père se dispose à faire sa cour à une personne charmante ; il s'approche d'un air galant, et reconnaît.... son fils. Grande surprise de part et d'autre ; grande colère. Enfin, tout s'appaise ; le jeune homme promet de se corriger, et épouse celle qu'il aime.

Fond auquel on peut reprocher de l'invraisemblance ; mais des scènes comiques, des détails agréables et le vrai style de la bonne comédie. Succès décidé.

L'Espoir de la Faveur, comédie en cinq actes et en prose, par MM. Etienne et Nanteuil ; floréal an 13.

Un baron allemand, brave et franc militaire, se propose d'unir *Amélie*, sa jeune pupille, à un simple lieutenant sans fortune, mais plein de mérite. Ses parens, peu flattés de ce mariage, rompent avec lui, et refusent d'assister aux noces sous divers prétextes aussi légers qu'insultans. Cependant un page du prince apporte à *Amélie* un riche écrin, comme un gage de l'impression qu'elle a faite sur le cœur du souverain. Cette nouvelle se répand bientôt dans la famille, et chacun s'imaginant qu'elle va devenir au moins la maîtresse du prince, s'empresse de lui faire la cour. Ils se liguent pour la forcer à répondre à leurs vues ambitieuses et à rompre son mariage avec son jeune amant. Elle leur résiste avec courage lorsque le page revient sur ses pas, et lui avoue avec confusion qu'il s'était mépris en lui remettant cet écrin que le prince avait destiné à une autre. Dès-lors tout change, plus d'espoir de faveur, chacun retourne chez soi. Le baron et les deux amans s'applaudissent seuls d'un incident qui assure leur bonheur.

Sujet riche et vraiment dramatique ; mais que les auteurs ont à peine *effleuré*. Point de succès.

Les Descendans du Menteur, comédie en trois actes et en vers, par M. Armand-Charlemagne ; prairial an 13.

Deux menteurs, ou plutôt deux intrigans, cherchent à se duper l'un l'autre. Après bien des mensonges et des ruses inutiles, ils se reconnaissent pour frères, et descendans du fameux *Dorante* de Corneille. Cette découverte les met dans l'impossibilité de se tromper plus long-temps, et les force à se découvrir mutuellement la vérité.

Des vers heureux. De la gaieté.

L'Un pour l'Autre, comédie en un acte et en vers, par M. Delaunay ; messidor an 13.

Sujet tiré du roman de *Gil Blas*. De l'esprit et de jolis vers.

Grimaldi *ou* le Dépositaire infidèle, comédie en trois actes et en prose, par M. Hoffman ; messidor an 13.

Imbroglio dans le genre espagnol. Beaucoup de mouvement et de gaieté. Du succès.

THÉATRE DE LA PORTE St-MARTIN.

Pauline ; 5 vendémiaire an 13.

Le Désastre de Lisbonne ; 1er frimaire.

Le Mari Instituteur, comédie en un acte et en vers ; 23 frimaire.

La Forêt du Danube, mélodrame; 13 nivose.

Le Valet ambitieux, comédie en trois actes; 3 ventose.

Les Gondoliers vénitiens, ballet pantomime; 15 ventose.

Le Baron de Felsheim, mélocomédie en trois actes et en prose, à spectacle; germinal.

Strob et Verner *ou* les Suites d'un Duel, mélodrame nouveau; 16 germinal.

Stéphanie *ou* le Danger des Romans, comédie nouvelle en trois actes et en vers; 30 floréal.

Stanislas, roi de Pologne, mélodrame nouveau en trois actes, à grand spectacle; 16 prairial.

La Fausse Marquise, mélodrame nouveau, en trois actes; 17 messidor.

Le Page inconstant, ballet en trois actes, 28 messidor.

Ramire *ou* le Fils naturel, mélodrame nouveau en trois actes, à spectacle; 20 thermidor.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Les Amans sans amour, comédie en deux actes; 2 vendémiaire.

Folie et Raison, vaudeville en un acte; 28 vendémiaire.

Les Deux Jambes, comédie en un acte; 5 brumaire.

Le Major Franck, comédie en un acte et en prose; 16 brumaire.

L'Original et le Portrait, anecdote en vaudevilles et en un acte; 24 brumaire.

Bertrand Duguesclin et sa Sœur, trait historique en deux actes; 6 frimaire.

La Nouvelle Nouveauté, comédie épisodique en un acte et en prose; 16 frimaire.

La Réunion de Famille du jour de l'An, comédie en un acte; 10 nivose.

Sophie Arnould, comédie en trois actes; 24 nivose.

Le Jaloux malade, comédie en un acte; 9 pluviose.

Les Femmes Colères, divertissement en un acte en prose et en vaudevilles; 22 pluviose.

La Laitière de Bercy, comédie en deux actes ; 4 ventose.

Les Lutins *ou* la Cave enchantée, parade en un acte ; 7 ventose.

La Belle Marie, comédie en un acte ; 28 ventose.

Thomas Muller *ou* les Effets de la Faveur, comédie en trois actes ; 16 germinal.

Arlequin tyran domestique, enfantillage en un acte ; 19 germinal.

L'Athénée des Femmes ; 14 floréal.

La Parisienne à Madrid, comédie en un acte ; 28 floréal.

Colombine dans la tour de Lert, mélodrame en dix-sept scènes ; 15 prairial.

La Métempsycose, comédie nouvelle en un acte ; 5 messidor.

Une Matinée, de madame Geoffrin, comédie en un acte ; 13 thermidor.

Mademoiselle Gaussin ; 19 thermidor.

Les Templiers ; fructidor.

THÉATRE MONTANSIER.

Bonace ; 19 vendémiaire.

Les Deux pour Un ; 27 vendémiaire.

Les Mariages inattendus ; 24 brumaire.

Le Peintre Lentara ; 29 brumaire.

Mylord Go ; 7 frimaire.

La Poste prussienne *ou* Un trait du prince Henri ; 21 frimaire.

Le Dansomane de la rue Quincampoix *ou* le Bal interrompu ; 12 nivose.

Jeanneton colère, vaudeville grivois ; 24 nivose —

Cadet Roussel maître d'école à Chaillot ; 6 pluviose.

Maître André Poinsinet *ou* le Perruquier poète ; 16 pluviose.

Le Diable en vacances, opéra bouffon en un acte ; 27 pluviose.

Avis à Jocrisse, comédie en un acte ; 8 ventose.

Monsieur Lardon, comédie en un acte ; 29 ventose.

L'Intrigue sur les Toits, vaudeville en un acte ; 1 germinal.

Point d'Adversaire, opéra en un acte ; 18 germinal.

Les Prétendus, opéra en un acte ; 9 floréal.

Anière à Gonesse ; 14 floréal.

La Dupe de sa Ruse ; 28 floréal.

Le Pont des Arts, vaudeville en un acte ; 12 prairial.

Les Pompiers de Bergame, parodie des Templiers ; 16 prairial.

Monsieur Vautour *ou* le Propriétaire sous le scellé, vaudeville en un acte ; 24 prairial.

Tout le Monde a tort, opéra en un acte ; 6 messidor.

La Convalescence de Gourmandin ; 15 messidor.

Le Prétendu de Troyes, comédie en un acte ; 24 messidor.

L'Intrigue qui tombe des nues ; 6 thermidor.

Le Turc de la rue Saint-Denis, comédie en un acte ; 17 thermidor.

FIN DE LA NOTICE.

2.7-88